

HORACE VAN OFFEL

---

LE DON JUAN  
RIDICULE



ROMAN



PARIS

EDITEUR

ALBIN MICHEL

22, rue Huyghens

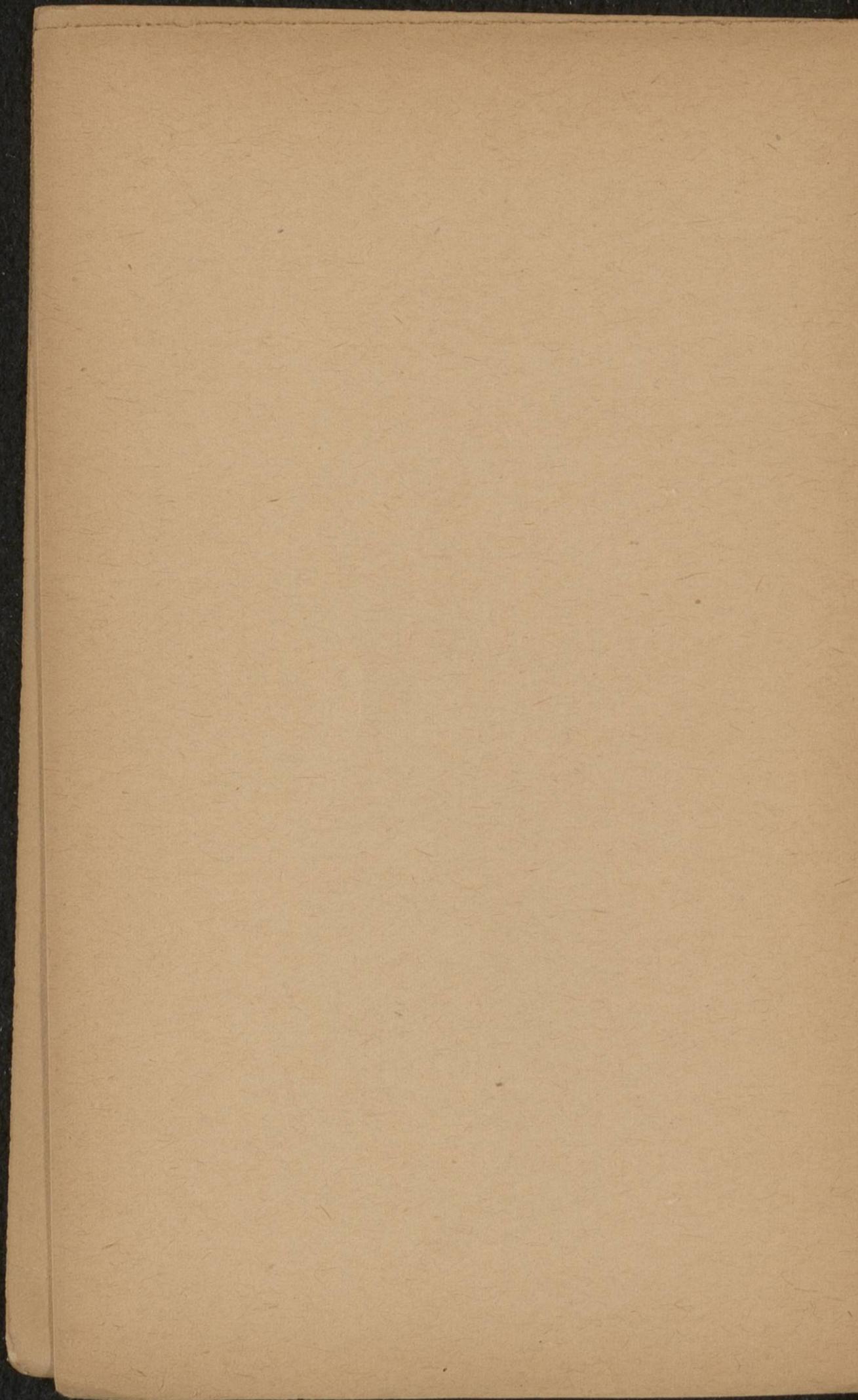
(XIV<sup>e</sup>)

THE HISTORY OF  
THE UNITED STATES

OF AMERICA

MU

20591



LE DON JUAN RIDICULE

DU MÊME AUTEUR :

---

L'Oiseau de Paradis . . . . .	ALBIN MICHEL, éditeur.
Les Nuits de Garde . . . . .	— —
Le Tatouage bleu . . . . .	— —

---

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés  
pour tous pays.

*Copyright by Albin Michel 1918.*

HORACE VAN OFFEL

LE

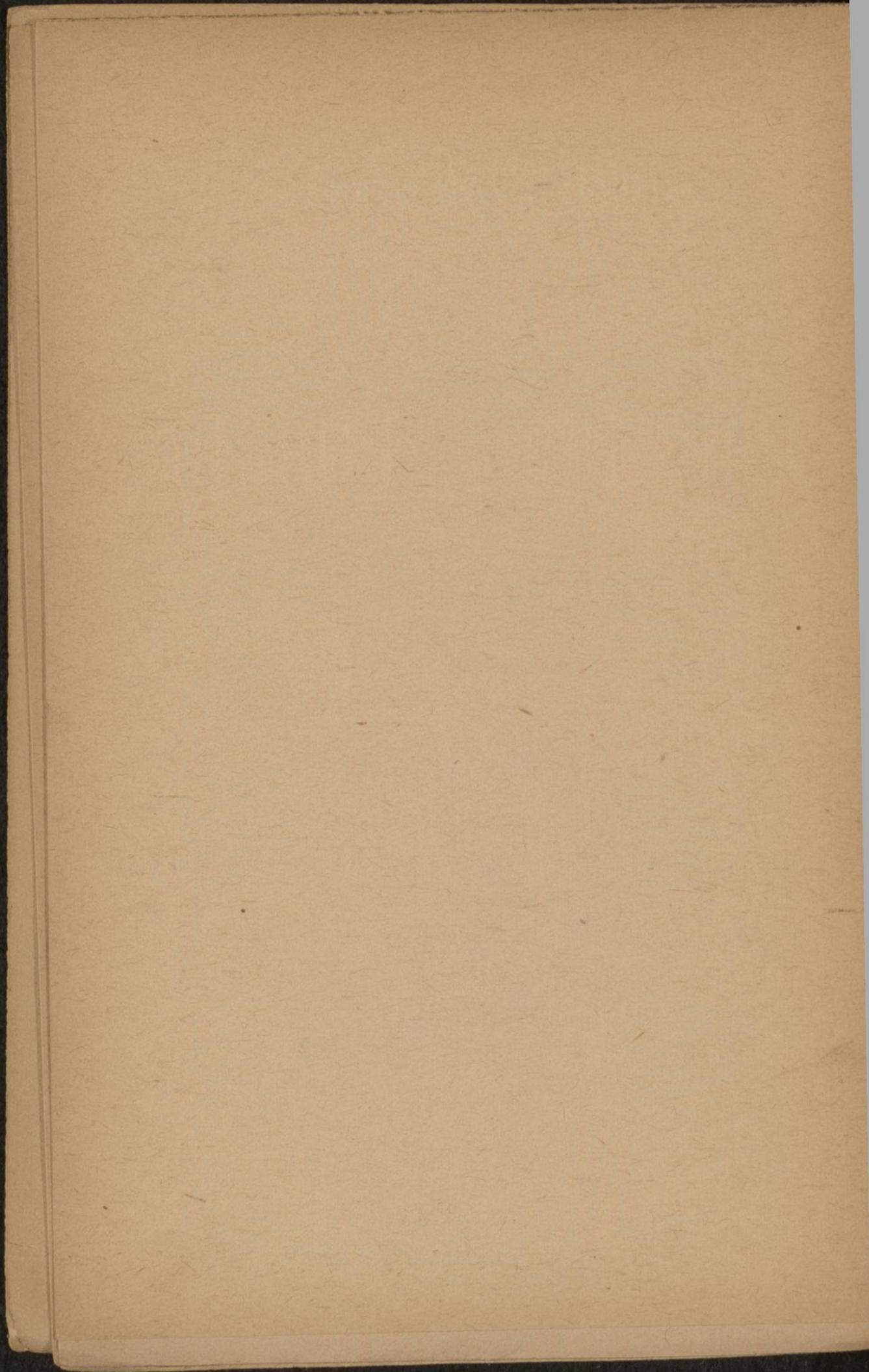
# Don Juan Ridicule



PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22



# LE DON JUAN RIDICULE

---

---

## CHAPITRE PREMIER

ELSA

Au fort, tout le monde disait que Brunin me ressemblait comme un frère. Brunin était un brave garçon et un excellent sous-officier.

Tous les soirs nous sortions ensemble. Les troupiers riaient de nous voir si fiers, la taille pincée dans notre tunique, la coiffure inclinée sur l'oreille, les moustaches retroussées en virgules blondes sur nos joues basanées.

Au fond nous étions beaucoup moins turbulents que nous 'en 'avons l'air. 'Nous

aimions seulement d'étonner les autres en affichant des allures de casseurs d'assiettes, mais c'était tout.

Nous n'allions en ville que pour regarder les choses de loin, sans y toucher. Pour sourire aux jeunes filles qui passaient dédaigneuses, pour lire les affiches des théâtres, pour renifler l'odeur de la bière fraîche à la porte des cafés, pour admirer l'étalage des marchands de victuailles et des bouquinistes.

Un libraire fameux de la *Longue rue Porte aux Vaches* nous séduisait particulièrement. Toutes les semaines il exposait dans sa vitrine les dernières nouveautés de Paris.

C'étaient des romans à la mode, des tranches de vie, des études de mœurs, des romans d'amour habillés de couvertures éclatantes. On y voyait des femmes nues, des femmes en corset et des femmes en pantalon. Les titres nous laissaient rêveurs. Les *Exaspérées*, les *Embrasées*, la *Chair qui tue*,

*L'Orgie Moderne.* — Nous eussions bien voulu y prendre part, à cette orgie moderne. Et il nous semblait que les Parisiens étaient bien heureux de vivre dans un tel monde : un Pays de Cocagne, où l'on n'a qu'à tendre la main pour y trouver, à souhait, de l'or, du champagne, des truffes et des dames galantes. Nous en arrivions à maudire le sort qui nous avait fait naître à Anvers, où les femmes sont froides et où l'amour vaut son prix. Nous ne savions pas encore que tous ces livres, — nous étions si jeunes ! — ressemblaient à ces flacons variés qui ornent les buffets des liquoristes, portant des étiquettes différentes, mais contenant tous le même et mortel poison.

Un jour Brunin m'arrêta au milieu du faubourg de Kiel, juste en face du vaste cimetière de la ville.

— J'ai découvert, dit-il, une jolie fille. C'est à un pas d'ici, dans un estaminet, au

---

*Bon repos.* Elle s'appelle Elsa. Je te la montrerai, si tu veux.

Je n'aimais pas ce lugubre faubourg de Kiel. Il y avait là toute une population misérable qui vivait des morts.

Dans les cabarets mêmes, les comptoirs où l'on versait l'eau-de-vie étaient encombrés d'ex-voto, de couronnes de perles et d'ornements funèbres.

— Non, répliquai-je. Je ne veux pas m'attarder.

— A ton aise, fit Brunin. Et il me laissa seul.

Le lendemain il me quitta de la même manière, au même endroit. Il en fut ainsi durant toute la semaine. Je me disais :

— Ça passera !

Mais cela passa si peu que mon ami prit l'habitude de ne plus m'attendre à l'heure de la sortie. Finalement je ne le voyais plus que de temps en temps, à l'exercice.

Une fois je l'aperçus, sa conquête !

Elle se tenait sur le seuil du *Bon Repos*, et elle regardait au loin avec tout le vent de la rue dans ses jupes.

Elsa était belle, certes. Un peu potelée, avec une grande bouche gourmande et des yeux rieurs paresseusement allongés vers les tempes.

Au commencement je n'attachai pas beaucoup d'importance à cette aventure. Mais plus tard, lorsque je m'aperçus que Brunin négligeait son service, je devins inquiet. Mon camarade filait un mauvais coton, c'était certain.

A présent il rentrait au milieu de la nuit sans permission et sautait le mur plus souvent qu'à son tour. Au régiment l'on ne joue pas longtemps ce jeu sans se faire pincer. Alors c'est bientôt fini : on ne sort plus de l'engrenage des punitions.

J'essayai d'intervenir.

C'était un soir que je me trouvais en sentinelle à l'entrée de la poterne. De ma vie je ne me souvenais d'avoir vu une nuit aussi belle et aussi paisible que cette nuit-là.

La lune donnait aux fossés l'aspect d'un miroir où se reflétait l'image crénelée des remparts. La forteresse dormait, concentrée et formidable, pareille à un cuirassé à l'ancre au milieu des flots. Au-dessus des parapets, les vieux canons tendaient leur museau de bronze vers les menaces du dehors.

Et par-delà les glacis, les arbres d'un parc voisin se tassaient dans l'ombre, dominés par quelques peupliers dont les cimes frémissantes et souples semblaient caresser l'innombrable poussière des étoiles.

Vers minuit, Brunin passa devant ma guérite, sans me reconnaître. Je l'arrêtai :

— Eh bien... ?

— Ah ! c'est toi, mon vieux, je suis fatigué.

---

— Je le vois bien. Veux-tu que je te dise une bonne chose? Encore un mois de cette vie et tu es flambé.

— Tu rêves, répondit Brunin, et il s'éloigna en haussant les épaules. Je l'entendis frapper à la porte pour réveiller le sergent de garde.

Huit jours après mon ami entra dans ma chambre. Il était pâle.

— Je suis perdu. Demain le commandant de la compagnie contrôlera ma comptabilité, il me l'a fait annoncer aujourd'hui, et il me manque cinquante francs.

— Cinquante francs ?

— C'est le conseil de guerre, la dégradation. Si je ne trouve pas l'argent il ne me restera qu'à...

— Mais ça se trouve, cinquante francs. As-tu essayé ?

— Tout. Que peux-tu pour moi ? Dis vite...

---

— Rien ce soir. Mais je pourrais filer demain sous un prétexte quelconque et aller chez mon oncle Jean. Va dormir et tranquillise-toi.

A peine relevé de faction, je fis comme je l'avais promis. Je m'arrangeai avec le sergent de garde et je me dirigeai au pas gymnastique vers la ville.

Au bout de l'étape, j'eus une contrariété. L'oncle Jean était parti en voyage. Alors je dus me rabattre sur mon cousin Emile qui habitait près du port.

J'entrai chez lui tout en sueur. Comme le temps pressait de plus en plus, je lui racontai toute l'histoire sans rien cacher. Emile comprit. Il me donna l'argent sans discuter.

Mais j'eus beau me hâter, je n'arrivai au Fort que vers dix heures du matin. Je franchis le pont au galop. A l'entrée du corps de garde le chef de poste m'arrêta :

— Inutile de courir, il a son compte.

— Ah ! tant mieux...

— Tu ne comprends pas : Son compte..., c'est-à-dire, une balle de Mauser dans la tête. Il a poussé la gâchette avec son doigt de pied. Veux-tu le voir ?

Je suivis le sous-officier qui se dirigea vers les locaux disciplinaires, établis dans les casemates de la gorge. Il me fit entrer dans une cellule voûtée. Brunin était là, étendu tout roide sur le lit de camp. Il avait les pieds nus et la tête enflée démesurément.

— Et tout ça, murmura le sergent, en élevant son falot, pour cette sale rosse du *Bon Repos*.

\*\*\*

Quelque temps après, en passant par le faubourg de Kiel, je vis Elsa sur le seuil de sa porte, avec tout le vent de la rue dans ses jupes.

Elle m'appela :

— Beau soldat, me dit-elle, tu me plais. Paie-moi une anisette.

J'avais les cinquante francs de mon cousin Emile en poche. La fille était parfumée et elle souriait. Je lui payai autant d'anisettes qu'elle voulut.

Lorsque je sortis de l'auberge, j'étais ivre d'amour et d'alcool.

— A demain, murmura la belle en m'embrassant. A demain, mon petit Valentin...

— Oui, répondis-je. Et comme il faisait nuit noire, je regagnai le fort à tâtons.

— N... de D... ! s'écria la sentinelle en me voyant apparaître au bout du pont, est-ce toi Valentin ? Le diable m'emporte si tu ne m'as pas fait peur ! J'ai cru voir venir le spectre du fourrier Brunin. Ah ! c'est bien vrai que tu lui ressembles comme un frère !!

## II

### HONORINE

J'habitais alors chez mon père à Anvers. Un matin je me rendis à l'Hôtel-de-Ville pour faire signer je ne sais plus quel papier.

La Grande Place d'Anvers est un endroit merveilleux. D'un côté l'on y voit les maisons des anciennes Gildes, décorées de blasons, d'emblèmes héraldiques, d'enseignes, de statues vermeilles, au fond la tour élégante de Notre-Dame et, au centre, les bronzes tumultueux de la Fontaine Brabo, dont le style mouvementé rappelle une composition de Rubens.

C'était un jour de marché. La place était encombrée de boutiques remplies de victuailles. Il y avait des monceaux de pommes rouges, de figues, de dattes, d'oranges, de citrons, de bananes, de poissons d'argent et de nacre, d'anguilles entassées en nids de vipères, de fromages de Hollande et de harengs fumés, dorés comme des ducats.

Au milieu de cette foire, les charrettes à chiens des laitiers formaient un campement à part, dans un enchevêtrement fou, de harnais, de brancards, de roues et de grands mâtins fauves au poil hérissé.

Le soleil mettait des touches de feu sur les cruches de cuivre et d'étain. Les chiens hurlaient, mordaient, aboyaient. Lorsqu'ils se taisaient un instant, on entendait le carillon de la cathédrale éparpiller sa chanson, alerte et métallique, comme un vol d'oiseaux dans les airs.

Devant l'entrée de l'Hôtel de Ville, de nom-

breux équipages de noce se suivaient en une file ininterrompue. Equipages de première, de deuxième et de troisième classe, un peu comme les corbillards se succèdent à la porte d'un cimetière.

En Flandre, le spectacle des gens qui se marient ne manque pas d'une certaine pompe.

Je montai à la galerie du premier étage pour voir passer les cortèges. Parmi les spectatrices, l'on est toujours certain de rencontrer quelques jeunes demoiselles à la recherche d'un époux.

Je contemplai un instant les fresques de la galerie relatant les plus glorieux épisodes de l'histoire d'Anvers. On y voit le peintre Quentin Matsys reçu par les compagnons de saint Luc et les hardis capitaines du Nord revenant des Indes avec de l'or et des épices.

En-dessous de moi montait l'escalier de marbre avec son tapis de velours grenat.

---

C'était par là que les futurs époux et leurs témoins se rendaient à la salle Leys, pour y être unis selon la loi par Monsieur le bourgmestre.

Pauvres et riches, tous allaient lentement au son des orgues nuptiales, précédés de massiers, en grand costume, et de pages frisés comme des agneaux.

Je regardais tout cela d'un œil bienveillant quand j'aperçus, non loin de moi, une jeune fille que je connaissais depuis longtemps.

Elle s'appelait Honorine. Elle était la sœur de la couturière qui venait travailler chez nous à la journée.

Je me souvenais de l'avoir vue toute petite, avec de courtes jupes et un air malheureux.

Elle appartenait à une famille misérable. Son père était un ancien batelier. Une nuit de tempête sa péniche avait sombré près des îles Walcheren, en engloutissant tout son bien. Alors il était devenu débardeur.

---

Il perdit la vie à la suite d'une chute dans un fond de cale. Sa femme resta seule sans ressources avec dix enfants. C'étaient dix filles !

Honorine était la cadette.

A l'époque où Léontine, l'aînée, travaillait chez nous, Honorine avait neuf ans. Elle était étrangement belle.

C'était comme une fleur délicate, un peu perverse, apparue monstrueusement à la surface d'une eau trouble.

Toutes ses sœurs étaient laides. Mais laides d'une laideur sans merci. Une laideur de larves nées loin de la lumière.

Elles avaient des peaux livides, d'une pâleur vénéneuse, des joues flétries, des fronts ridés, des bouches aux lèvres invisibles, des yeux creusés par la famine, des cheveux rudes et sans couleur. La beauté d'Honorine était le fruit inattendu et miraculeux de toutes ces disgrâces réunies !

L'ovale de son visage était parfait. Ses yeux clairs, très arqués et très étroits, la courbe téméraire de ses sourcils faisaient penser à quelque gageure imprévue d'un portraitiste de génie. Il y a des têtes pareilles dans les toiles de Botticelli, mais dans les toiles de Botticelli seulement.

Et pourtant Honorine avait la bouche trop grande, le masque trop blanc, les paupières parfois rouges. Mais, par une inexplicable et merveilleuse harmonie des formes, des contours et des couleurs, ces imperfections devenaient des perfections dans son sublime et doux visage.

C'était de la laideur idéalisée. C'étaient de l'anémie et de la pauvreté poussées à l'extrême ; poussées jusqu'à la distinction rare, la noblesse précieuse d'une princesse inconnue et lointaine.

Oui, vraiment, il aurait fallu le créateur du *Printemps*, pour la peindre, comme il aurait fallu Donatello pour la sculpter.

Et il y avait bien longtemps que j'étais amoureux de cette fille. Hélas ! il se pourrait même que je n'eusse jamais aimé qu'elle.

Je la saluai :

— Bonjour, mademoiselle Honorine, vous venez donc vous mettre en appétit de mariage ?

— Il faut bien finir par là, répondit Honorine.

Cela me parut raisonnable. Nous bavardâmes encore un peu, puis nous sortîmes.

Je marchai un temps à côté d'Honorine sans souffler mot, hésitant, ne sachant trop comment pousser mes premières pointes.

Honorine rompit le silence :

— Vous avez donc quitté le service militaire, monsieur Valentin ?

— Pas tout à fait. Je suis en congé de convalescence. Mais je ne servirai plus longtemps.

— Et que comptez-vous entreprendre

quand vous serez rentré dans la vie civile ?

— Je travaillerai chez mon père. Papa s'occupe de la construction de moteurs pour bateaux. C'est une bonne affaire. Nous avons maintenant un yacht sur l'Escaut avec lequel nous faisons de la réclame. Si vous voulez, je vous prendrai un jour avec moi, nous irons en Zeelande.

— Bon ! et que diraient les gens ?

— Ils diraient ce qu'ils voudraient. Que nous sommes fiancés peut-être... ?

— Est-ce une déclaration ?

— Si vous voulez.

— Vous allez vite !

— Oh ! non, vraiment non ! Car voilà bien dix ans que j'y pense.

Elle parut saisie de cet aveu. Sa voix claire se voila un peu.

— Dix ans..., et cela sans parler ?

— Quoi de plus naturel ? Nous étions des enfants. Puis je suis devenu soldat. Les sol-

---

dats ne peuvent pas songer à se marier. A présent ce n'est plus la même chose puisque je vais bientôt être libre...

Honorine ne répondit rien.

Elle marchait à côté de moi, tenant la tête penchée. Son sourire m'encourageait.

— Pourrai-je vous revoir ? lui demandai-je, à quelques pas de sa maison.

— Je ne vous le défends pas.

— Mais où cela... et quand ?

— Venez dimanche matin, à la Place Verte.

Elle me donna sa main. Une petite main fiévreuse. Je crus que mon cœur allait se briser dans ma poitrine.

J'étais ivre de bonheur. J'aimais !

Jusque-là, je n'avais connu que des amours misérables de troupier ; des aventures honteuses dans les bouges à soldats et à matelots du Port, et voici qu'une vraie jeune fille, — une vierge peut-être ? — allait entrer dans ma vie.

Je retournai chez moi d'un pas léger. Je regardais les gens, les bêtes, le soleil et toutes les choses avec des yeux neufs. J'étais inexprimablement heureux. Je me grisais de ces mots immenses et misérables : j'aime ! j'aime !

\*  
\*\*

En très peu de temps, Honorine devint, dans mon imagination, un être extraordinaire. Je la plaçai au rang des amantes immortelles.

Elle était Béatrice, elle était Juliette, Charlotte, Ophélie.

Le jour du rendez-vous, je me trouvai à la Place Verte bien avant l'heure.

La Place Verte est le forum d'Anvers. Le dimanche il s'y tient un marché aux fleurs. Les sociétés de musique se succèdent sur le kiosque. Et les élégants de la ville y vien-

---

ment parader, en attendant la sortie de la grand'messe de Notre-Dame.

Cet usage doit dater du seizième siècle. Les vieux Anversois appellent encore la place le « Vert-Cimetière ». Tous les gens honorables et connus de la ville se soumettent à cette tradition.

Respectueux des vieilles coutumes, je m'étais habillé avec soin. J'avais mis une rose à ma boutonnière. Mon apparition dans la foule fut remarquée.

Satisfait, j'allai me poster devant le portail de l'église. Le chant des orgues venait jusqu'à moi.

Un moment j'eus l'envie d'entrer dans la cathédrale, pour essayer de prier. Quelle chose fâcheuse de ne pas toujours être certain d'avoir un Père au ciel. Ce doit être si doux de prier, lorsqu'on est content.

Mais devant moi la place offrait un beau spectacle. Elle était remplie de gens endi-

manchés qui marchaient entre les fleurs. Des drapeaux mouvants, éclatants, multicolores et innombrables flottaient aux fenêtres des maisons. Les terrasses des cafés étaient envahies par d'intrépides buveurs de bière. Et les cloches sonnaient en haut, tandis qu'en bas roulaient les tambours, tonnaient les grosses-caisses, tintaient les cymbales et éclataient les fanfares héroïques des clairons, des trompettes et des bugles.

Des régiments de la Garde civique, hérissés de baïonnettes et de plumets, revenaient de l'exercice ; des sociétés d'arbalétriers, de tireurs à l'arc, de chasseurs de mésanges partaient pour de phénoménales bombances ou pour accomplir quelque cérémonie funèbre en l'honneur d'un membre défunt.

Et au milieu de ce joyeux tumulte, la statue de Pierre-Paul Rubens se dressait massive, joviale et trapue.

Le feutre empanaché jeté à ses pieds, la

rapière au flanc, le manteau sur l'épaule, le geste large, la jambe ferme et bien tournée, il ressemblait à un Hercule vêtu de velours et de satin : un demi-dieu familier, adoré par ce peuple fou de couleur, de luxe, d'or et de lumière.

Mais les portes de l'église s'ouvrirent. Une bouffée d'encens caressa mes narines. L'orgue poussa un dernier et puissant soupir. Le mendiant accroupi non loin de moi agita sa sébille.

Les fidèles sortirent du temple, en masse serrée. C'était comme un flot opulent de velours, de soieries précieuses, de dentelles, de pierreries et de fourrures.

Autour de moi j'entendais des appréciations sur les familles qui défilaient :

— Voilà les Jenissen-Bœckx.

— La fille est charmante, mais les parents difficiles.

— Le père marche dans la procession avec un flambeau de cire...

— Quelles sont ces blondes adorables ?

— On dirait des ondines, les filles du Dieu Scaldis.

— Peuh ! rien à faire. De belles toilettes, mais pas le sou : broderie au-dessus, crotte en-dessous.

— Regardez la mère Donckers vêtue de pourpre comme un cardinal !

— Il y a deux ans, elle était encore à son banc, au marché aux poissons.

Je me tenais tranquille dans mon coin, appuyé sur ma canne, le feutre incliné sur l'oreille. Quelques beaux yeux candides s'arrêtèrent sur moi. Mais les mamans hautaines me foudroyaient du regard. Quelqu'un me jugea dédaigneusement :

— C'est quelque petit employé qui fait du genre.

C'était dur pour un dandy de ma sorte !

Mais j'aperçus Honorine. Son visage m'apparut tout lumineux dans la cohue. Je m'avançai. Elle sourit.

— Ah ! vous êtes de parole, c'est bien.

Nous traversâmes la place en nous dirigeant vers le Meir.

Honorine avait ses habits de fête. Une robe simple, mais toute fraîche et qui semblait sortir d'une boîte : une vraie toilette de couturière.

Ses souliers vernis craquaient, pas une tache ne se voyait sur ses gants blancs à baguettes noires. J'étais bien mis moi-même. On nous regardait. Quelle sensation délicieuse d'aller ainsi bien jeunes, bien jolis, bien propres ! On a l'air d'être deux enfants très sages qui s'aiment avec la permission de tout le monde.

Nous parlions gaiement de choses innocentes. Honorine me raconta des histoires de son atelier. Puis nous fîmes des projets. Elle aurait voulu habiter une maisonnette claire, un peu en dehors de la ville... Tout cela me parut merveilleux.

Avant de nous séparer, elle me demanda :  
— Si vos sœurs apprennent que nous nous promenons ensemble, croyez-vous qu'elles n'y trouvent rien à redire ?

— Et quoi donc ?

— Je ne sais pas. Elles sont si fières !

\*\*\*

Mes amours avec Honorine furent comme un doux printemps dans ma vie.

Notre liaison était chaste. Tous les soirs c'étaient des rendez-vous furtifs, de longs bavardages au coin d'une rue déserte.

Parfois j'attendais Honorine à la sortie de son atelier. Elle était employée dans une grande maison de confection. Souvent elle me montrait ses doigts de fée remplis de piqûres d'aiguilles.

Honorine avait le caractère espiègle et la langue bien pendue. Elle remarquait et défi-

nissait avec une plaisante justesse le côté ridicule de tout ce qu'elle voyait et de tout ce qu'elle entendait. A cause de cela il n'était guère facile d'être sentimental avec elle. Les grands mots, les grandes phrases, les grands serments la faisaient rire ; mais rire toute entière, rire des yeux, de la bouche, du menton, des épaules. Le rire malicieux et éclatant de Puck ou d'Ariel.

Cependant ma compagnie lui plaisait. Car je riais aussi, même quand j'étais triste. D'abord j'avais dû me contenter de simples poignées de main, après chaque entrevue. Mais ensuite étaient venus les baisers sur les joues et sur les lèvres. Je faillis devenir fou la première fois que son haleine se mêla à mon haleine.

Un dimanche nous nous rendîmes au Cercle Van Dyck, une chambre de rhétorique fameuse d'Anvers. Le cercle donnait un bal à ses membres. Nous dansâmes durant toute la soirée sans nous reposer.

Honorine était légère et souple. Je sentais sa taille se cambrer sous mes doigts et sa poitrine haleter contre ma poitrine. Déjà il me semblait que je la possédais toute entière.

Vers la fin de la soirée, le président du Cercle me prit à part :

— Vous savez, me dit-il, que notre Société participe cette année au grand cortège du mois d'août. Nous représenterons la Belle et la Bête. En vous voyant danser avec Mademoiselle B..., il m'est venu une idée.

— Bah ! je la devine, vous voulez que je fasse la Bête ?

— Oui et non. C'est-à-dire que vous figurerez dans le dernier groupe, celui du mariage, où la Bête s'est métamorphosée en Prince Charmant.

La proposition me parut gracieuse. Car, à Anvers, les bourgeois et même les jeunes gens de la noblesse figurent dans les cortèges. C'est presque un honneur que d'être

choisi pour y jouer un rôle considérable. Honorine était trop bonne Anversoise pour ne pas partager mes sentiments là-dessus.

Dès lors, il ne s'agissait plus que de penser à nos costumes. Un célèbre costumier de la ville les exécuta d'après mes croquis.

\*  
\*\*

Le jour de la sortie du cortège, je m'habillai chez moi. Il me fallut plus de trois heures pour me mettre sous les armes.

Mon père, mes sœurs, mes frères, toute la famille s'en mêla. C'est, qu'en ces circonstances, on représente un peu les siens ; et, à Anvers, qu'on aille à un enterrement ou à un mariage, à un baptême ou un concours de masques, l'essentiel est de toujours bien *paraître*, de ne pas être blâmé, pour sa mauvaise tenue, par les amis, les parents et les voisins.

J'avais un pourpoint blanc à crevés jaunes, tout tailladé et brodé d'or, une toque à l'espagnole et des bottes en peau de daim. Une vaste fraise empesée et une longue rapière complétaient mon équipement.

— Un Vélasquez ! Un vrai Vélasquez ! s'écria mon père, grand amateur de ces sortes de déguisements qui lui avaient valu jadis de légitimes et immenses succès.

La servante entra toute émue.

— Monsieur Valentin, votre cheval est là, *il* vient de sonner !

— Comment mon cheval ! On m'a donc envoyé un cheval savant ?

— Je veux dire que le cheval est là, conduit par un jeune homme vêtu comme un prince...

Je descendis en faisant sonner mes éperons sur les marches de l'escalier. Au milieu d'un quadruple mur d'admirateurs, ma monture piaffait sous son caparaçon de velours et d'or-

froi. Elle balançait gracieusement sa tête ornée de plumets recourbés en arrière.

Je me mis en selle et je me dirigeai vers le lieu de rassemblement du cortège.

Je traversai la ville au trot.

Anvers la superbe avait son grand manteau de fête. Un étendard démesuré flottait au sommet de la tour pointue de Notre-Dame. Des lampes d'argent brûlaient à tous les carrefours, aux pieds des Madones. Et les monuments et les maisons, les boutiques et les banques, disparaissaient sous les plis mouvants d'innombrables bannières, d'oriflammes et de drapeaux. A toutes les fenêtres, à tous les balcons, il y avait des guirlandes de fleurs, des écussons et des courtines frangées d'or.

Le funèbre vêtement moderne avait disparu de la circulation. De toutes parts arrivaient des cavaliers et des piétons déguisés de l'une ou de l'autre manière. C'étaient des

Greco et des Romains, des Gaulois blonds vêtus de peaux de bêtes, des troupes entières de reîtres et de lansquenets, de seigneurs et de dames, de bourgeois, de personnages illustres.

Çà et là des chars en souffrance, trop lourdement chargés, attendaient des chevaux de renfort pour se remettre en route. Et, sur leurs gradins de bois et de carton pâte, les Dieux et les Déesses, les Génies et les Héros, les Symboles et les Pucelles prenaient des poses nonchalantes, familières, pour se dédommager, sans doute, des longues heures d'immobilité qui allaient suivre.

Près de la place Saint-Jean, je rejoignis la tête du cortège. Déjà la majeure partie des groupes était rangée dans l'ordre du départ.

Les tambours de la ville avaient posé à terre leurs énormes caisses, peintes en rouge et en blanc. Ils précédaient la Baleine, gigantesque monstre marin couvert d'écailles.

Sur le dos de la Baleine, Cupidon apprêtait ses deux lances d'eau, destinées à arroser copieusement l'épaisse cohue des spectateurs. Cette plaisanterie faisait la joie des Anversois depuis plus de trois siècles.

Ensuite venaient les géants : Druon Antigone, — le coupeur de mains, et son épouse.

La tête de Druon dépassait les fenêtres des premiers étages. Avec sa barbe noire, ses épais sourcils, ses yeux terribles, son casque surmonté d'un vautour, il ressemblait au Dieu Mars. La géante avait la figure de Pallas Athéné.

Je m'arrêtai un moment pour admirer le fameux char de Rubens.

Il datait, disait-on, du xvii<sup>e</sup> siècle. Et il ressemblait à une pompeuse galère, à coque arrondie en conque marine, surchargée de sculptures et portant l'image d'un Triton en poupe.

Il fallait un attelage de douze chevaux, de

taille colossale, pour le mettre en mouvement.

Quelques pas plus loin, je trouvai mes compagnons du Cercle Van Dyck.

Du premier coup d'œil j'aperçus Honorine. Elle se tenait immobile, en selle, sous un dais de drap d'or.

Honorine était gracieusement assise sur une haquenée isabelle. La bête était harnachée à l'espagnole, avec des pompons, des panaches, des glands et une croupière en tissu d'argent.

Je m'approchai de mon amie la toque à la main.

— Que tu es belle, Honorine !

Elle rit, les sourcils hauts, les yeux en coulisse.

Ainsi elle ressemblait à quelque malicieuse héroïne de Perrault ou de Shakespeare. A la Princesse Finette, à Peau d'Ane, à Béatrix, — la bavarde fiancée de Bénédict, à Portia, à Rosalinde.

Oui, sa robe de brocart était pareille à l'inoubliable robe couleur du temps; et, dans l'auréole éblouissante de sa fraise à larges godrons, son menu visage avait bien l'éclat et le mystère d'un joyau précieux de l'ancien temps !

Mais le roulement des tambours nous avertit que la cavalcade allait s'ébranler.

Les trompettes sonnèrent une fanfare héroïque et nous partîmes.

Ce fut une glorieuse promenade !

Nous traversâmes l'ancienne et la nouvelle ville. Les faubourgs, les quartiers maritimes, les paroisses riches et les paroisses pauvres. Aux larges avenues bordées d'hôtels particuliers, de banques, de brasseries, succédaient des ruelles étroites et tortueuses. Là les antiques maisons penchaient leurs pignons pointus, dentelés et semblaient se bousculer pour mieux nous voir.

Partout c'étaient des cris, des rires et des

musiques. On nous jetait des fleurs. Et nous entendions qu'on disait sur notre passage :

— Tiens, voilà Valentin van Derfel et Honorine B...

— Ils sont donc fiancés ?

— C'est un joli couple...

— Oui, mais une tête folle.

Alors je regardais ma compagne et je me demandais :

— Une tête folle... ? Qui ça, une tête folle, elle ou moi ?

De temps en temps le cortège s'arrêtait, pour permettre aux chars et aux groupes de regagner leurs distances. Alors les *commisaires* s'empressaient et nous faisaient servir à boire. Il faisait chaud, Honorine demandait chaque fois de la bière de Louvain qui est fraîche, claire et recommandée par les médecins.

Nous n'arrivâmes à la Grand'Place — où la cavalcade devait se disloquer, — qu'à la tombée du soir.

L'aspect de la place était plus magnifique que tout ce que nous avions vu jusque-là.

Le vieil Hôtel-de-Ville, disparaissait sous un déploiement prodigieux de bannières de soie et de banderolles. Toutes les cloches de la cathédrale chantaient, en ébranlant l'air d'une vaste clameur d'allégresse. L'eau jaillissait, en sources impétueuses, de la Fontaine Brabo et rebondissait sur le visage mouillé, les seins, la croupe des sirènes et le torse de bronze des Dieux marins.

L'*Ommeganck* fit trois fois le tour du Marché. Il s'enroula et se déroula à la manière d'un énorme serpent. Ainsi nous devenions, en même temps, et figurants et spectateurs.

Et, au rythme solennel des fifres et des tambours, nous vîmes passer et repasser la monstrueuse Baleine et Cupidon, les Dauphins, le Géant et la Géante, la Frégate et le *Rubenswaegen*.

Le char de Rubens avançait lentement, en

oscillant, tel un navire trop chargé porté par une mer houleuse. Les cavales gigantesques de son attelage piétinaient, et du feu jaillissait de leurs larges sabots armés de fer. Les roues criaient, les essieux gémissaient et tout l'édifice à chaque instant s'arrêtait, se penchait d'une façon inquiétante, pour reprendre ensuite son équilibre et sa marche triomphale.

Sur son passage la foule courbait la tête. Là-haut, dans une apothéose de nymphes, de déesses, de figures nues et d'allégories se dressait le buste du père de l'Ecole Flamannde. Le front vaste, l'œil souriant, il regardait son peuple fidèle; ce peuple qui le vénérât ainsi qu'on vénère un Dieu fastueux, puissant et débonnaire.

Une longue acclamation suivit le char qui s'enfonçait dans la brume.

Nous fîmes une dernière halte devant la Taverne du Renard,

Déjà à l'intérieur des maisons, les lampes étaient allumées. Honorine, un peu lasse, me parut plus belle encore, dans cette demi-obscurité, que pendant le jour.

La foule des curieux s'était dispersée. Autour de nous ne circulaient plus que des personnages en costume, des varlets, des pages, des écuyers. Cela s'harmonisait admirablement avec le décor de la vieille ville.

— Dire, murmurai je, en m'approchant d'Honorine, dire que c'est ici que je vous ai parlé pour la première fois d'amour.

Honorine eut un petit geste d'impatience.

— C'est beau ! continuai-je. Il n'y a plus rien ! Le temps est aboli et maintenant nous vivons dans un conte. C'est comme un vieux, un très vieux rêve enfin réalisé...

— Je voudrais... fit Honorine.

Mais je l'interrompis :

— Il n'y a plus de réalité. Vous êtes une fée, je suis prince ; nous venons de fêter nos fiançailles.

— Ah ! descends-moi donc de cheval ! s'écria Honorine. Vous ne pensez donc à rien ? Vite ! vite !

— Mais qu'as-tu ?

— Ce que j'ai ? La belle demande. J'ai le ventre enflé comme un petit tonneau ; avec toute cette bière, ce n'est pas étonnant. Allons, vite, vite ! Ou je fais pipi sur ma selle...

Elle avait dit cela lestement, sur le ton d'une héroïne de Paul de Kock. Je tirai, de saisissement, si fort sur mes rênes que mon cheval se cabra et m'envoya sur le pavé, avec ma toque, ma fraise, ma rapière, mes bottes et mes éperons. Honorine partit d'un éclat de rire fou.

— Ah ! c'est trop, c'est trop ! répétait-elle, c'est trop... Mais tant pis..., la chose est faite.

Ainsi finit cette fête magique.

\*\*\*

Le lendemain de ce jour mémorable, j'étais chez moi, à déjeuner, quand ma sœur Louise, me dit :

— C'est donc sérieux, cette histoire avec Honorine ?

— Et pourquoi pas ?

— Le choix n'est pas heureux. Honorine est une tête folle.

— Ah ! c'est donc ça que j'entendais sur notre passage ? Une tête folle..., qu'est-ce que cela veut dire ?

— Elle a eu des aventures...

Mais Louise ne voulut rien ajouter à cette affirmation. Je n'osai d'ailleurs pas trop insister pour en savoir davantage. Il ne faut pas toucher au passé des femmes, ni les regarder de trop près. Elles sont comme ces fleurs éclatantes épanouies à la surface des

étangs, lorsqu'on s'en empare il ne vous reste souvent en main qu'un paquet de pétales visqueux...

Le soir j'allai retrouver Honorine. Elle me parut soucieuse. Mais j'eus beau l'interroger, elle n'en voulut point convenir.

Les jours suivants elle vint plusieurs fois en retard aux rendez-vous. Puis elle n'y vint plus du tout. Quel écroulement !

Je lui écrivis une lettre affolée. Cette lettre resta sans réponse. Alors j'allai rôder autour de sa maison. Honorine resta invisible. Qu'était-il arrivé ? Elle était peut-être malade ?

Je montrais ma douleur. Mais autour de moi, mes frères, mes sœurs, affectaient de ne s'apercevoir de rien. Il se tramait quelque chose contre Honorine et moi, cela était certain.

Le premier dimanche qui suivit son abandon, je me rendis à la Place Verte. J'al-

lai attendre à la porte de la cathédrale la sortie de la grand'messe.

Enfin, l'absente apparut ! Elle brillait toujours, pâle et belle, dans l'obscurité cohue, Mais elle n'était pas seule.

Trois de ses sœurs, les trois plus laides de la famille, l'entouraient et semblaient la surveiller. On eut dit une princesse captive, un trésor vivant gardé par trois jeunes sorcières.

Je voulus m'approcher ; les trois furies me clouèrent sur place, en me lançant trois regards de vipères irritées. Alors, je n'insistai plus. Je tirai mon chapeau et je partis.

Jamais je n'ai su ce qui s'était passé réellement. Je pense que nos deux familles, jugeant l'union peu convenable, s'entendirent pour nous séparer.

De longues années après, je revis Honorine. Elle était mariée et elle avait beaucoup d'enfants.

J'étais marié également. Nous habitons

tous les deux une petite maison à la campagne ; Honorine au nord, moi au sud de la ville.

Nous nous serrâmes la main, et Honorine me parla de sa vie.

Elle était heureuse.

Moi aussi, je parlai de mon intérieur et je vantai l'existence que j'y menais. Du passé, il ne fut pas question.

Pendant qu'Honorine bavardait joyeusement, reprise de temps en temps par son rire espiègle et éclatant, je la regardais avec tristesse.

Sa beauté était fanée, disparue, effacée !

La laideur originelle avait triomphé, à la fin, des grâces fragiles de son mystérieux visage. Seuls les yeux subsistaient encore. Ses yeux audacieusement arqués vers les tempes et remplis de lumière et de malice.

— Adieu, dit-elle. Et bonne chance.

— Merci, Honorine.

Elle s'éloigna lentement. Je fis un geste pour courir après elle, et pour lui dire.

— Arrête ! Je t'aime encore, je n'ai jamais aimé et je n'aimerai jamais que toi !

Mais la réflexion « bah ! je la reverrai » m'arrêta.

Alors elle continua son chemin et elle disparut.

Elle disparut pour toujours.



### III

#### LA BELLE IRÈNE

*Je le jure sur la tête de ma mère !  
(Serment très féminin).*

Il y avait à Anvers une Brasserie fameuse, la Brasserie du Paon.

Elle était établie dans une des plus vieilles maisons de la rue Haute.

L'enseigne qui représentait l'oiseau de Junon faisant la roue était taillée dans la pierre au-dessus de la porte.

A l'intérieur trois billards s'alignaient sous les lampes électriques, à abat-jour vert, et le vaste comptoir du fond avec sa table de zinc, son percolateur de cuivre et ses mesures d'étain reluisait comme une châsse.

Selon la coutume, la Brasserie servait de local à plusieurs sociétés d'agrément : sociétés de Tireurs d'Arbalète, de Pêcheurs à la ligne, et d'Anciens Militaires. Elle était également fréquentée par les jeunes artistes de la ville.

Ceux-ci avaient installé un atelier sous les combles. Ils se cotisaient pour y faire venir des modèles, de jolies filles brunes, blondes ou rousses. Cela leur faisait à bon compte une sorte d'académie libre.

Le goût étant aux sports, Jean Druck, leur doyen, organisa une section de boxe et d'escrime. Il m'invita à assister à ces réunions.

En ce temps j'aimais beaucoup le jeu de l'épée. J'entends le jeu inoffensif, courtois et un peu maniéré du fleuret. Je me rendis donc au Paon, muni de quelques bonnes lames et de tout mon attirail d'escrimeur.

Je venais de m'équiper et de nouer mes sandales, quand Jean Druk m'interpella.

— Vraiment, dit-il, tu es un spadassin né ! Tu as l'air d'un coupe-jarret du temps de Marnix de Sainte-Aldegonde !

— Pas de littérature, répliquai-je.

Et j'allai me placer au milieu de la salle, à la disposition du premier amateur qui se présenterait.

En face de moi la porte s'ouvrit. Je vis entrer une servante qui portait un plateau chargé de verres.

C'était une grande femme. Elle avait un visage assez ordinaire, mais corrigé par d'épais cheveux châtain et de beaux yeux bruns d'une douceur extrême. Ses mains étaient rouges.

Cette fille s'arrêta l'espace d'une demi-seconde et elle me regarda d'un air singulier. Alors il se passa quelque chose de mystérieux. Elle me parut transfigurée et ma tête s'emplit d'idées confuses. Je ne sais pourquoi l'image de Diane de Poitiers traversa mon

esprit. Puis il me sembla qu'il y avait, entre la servante et moi, un lien invisible, une parenté inexplicable de sang, de caractère et de pensées.

Mais elle détourna les yeux, vida son plateau et disparut.

— Voilà une crâne fille! dis-je à Jan Druk.

— C'est la belle Irène. Elle est vaniteuse comme le paon de l'enseigne et n'entend pas la plaisanterie..., tu y perdrais ton temps.

Je haussai les épaules, je me mis en garde et je n'y pensai plus.

★  
★★

Pendant toute la soirée, je n'eus à faire qu'à des ferrailleurs. J'allais me retirer fort mécontent, lorsqu'il me vint enfin deux adversaires dignes d'être combattus.

L'un m'opposa un jeu serré, classique, supérieur au mien par la précision des attaques

de pied ferme. L'autre ne valait que par la force.

C'était un gros et lourd garçon qui tirait sans y mettre beaucoup de malice. Mais comme il avait le bras solide, de l'entêtement et de l'énergie il fallait se méfier de tout avec lui. Son fer, chassé par une parade ordinaire, revenait toujours en ligne et il *remisait* avec fureur, cherchant à toucher n'importe comment. Les battements de son épée vous rompaient, en outre, poignet, bras et jambes.

Avec de tels escrimeurs je m'enflamme, je me fâche, je nie les touches mal venues et, bref, je m'amuse beaucoup. C'est pourquoi je résolus de retourner souvent à la nouvelle salle d'armes.

• Ainsi je devins un habitué de la Brasserie du Paon. Mais je la fréquentai bien pendant six mois, sans adresser la parole à cette « serveuse » que j'avais remarquée le premier

soir. Pourtant je la suivais souvent des yeux pendant qu'elle circulait entre les tables.

Elle avait une taille imposante. Sous son corsage noir, on devinait un buste parfait, des épaules rondes et une adorable poitrine. Son tablier blanc faisait ressortir la courbe voluptueuse de ses hanches.

Irène se distinguait de ses compagnes par le soin qu'elle mettait à se chausser. Elle portait des talons d'une hauteur invraisemblable. Souvent j'entendais Madame Jeanne, la caissière, qui lui disait :

— Irène ! Irène ! tu marches sur des échasses. Un de ces quatre matins, tu te rompras le cou, en allant tirer la bière à la cave.

Quand, par hasard, les yeux d'Irène rencontraient les miens, les yeux d'Irène n'étaient pas tendres.

En ce temps-là, cela m'était parfaitement égal !

\*\*

Un soir que j'étais monté à l'atelier j'y trouvai deux jeunes gens qui, le fleuret au poing, frappaient l'air de cent coups inutiles.

— Vous n'y êtes-pas, leur dis-je : en escrime, comme en tout, d'ailleurs, il ne s'agit pas de frapper au hasard, mais de frapper juste et à propos. Faire à un moment donné ce qui doit être fait et non pas autre chose. Ce n'est pas un jeu de vigueur et de vitesse, mais un jeu d'imagination, de volonté et d'esprit. Par exemple...

Je pris un des fleurets, et, sans prendre le temps de mettre un masque, je me disposai à montrer aux deux novices le mécanisme précis d'un simple dégagement. Mais l'élève qui était resté armé perdit son sang-froid, et il se mit, au milieu de la démon-

tration, à parer d'une façon si désordonnée qu'il me blessa au front et à la joue.

— Bien ! voilà du bel ouvrage.

Je descendis la figure inondée de sang.

— Ciel ! s'écria la caissière en me voyant, qu'avez-vous, monsieur Valentin ? Vous voilà blessé ?

— Ce n'est rien ; un peu d'eau et il n'y paraîtra plus.

Pendant que j'étais au lavabo, occupé à me tamponner, j'entendais qu'on parlait de moi dans le café.

Madame Jeanne expliquait à Irène :

— Monsieur Valentin vient d'avoir un accident ; va lui chercher un peu de taffetas chez le pharmacien.

— Bah ! répondit la serveuse, cela ne vaut pas la peine. Ça lui apprendra de s'amuser à des bêtises là-haut !

En dépit de cet avis peu charitable, Irène vint me rejoindre.

— Vous voilà joli !

Elle avait dit cela d'une voix douce que je ne lui connaissais pas. Elle riait ! Et cela donnait à ses traits, habituellement durcis par une moue hautaine, une expression inattendue et charmante. L'étrange émotion du premier soir me reprit, nous reprit peut-être.

— Je vais vous panser...

Ses doigts touchèrent mon visage. Un frisson me traversa de la nuque aux talons. J'étais devenu, tout à coup comme un enfant, sans force, sans volonté. Il se dégageait du corps d'Irène un parfum grisant. Nous nous quittâmes sans dire une parole.

\*\*\*

A partir de ce jour, je devins plus familier avec Irène.

Je n'entrais plus au Paon sans la saluer. Chaque fois qu'elle me servait, je lui glis-

sais l'un ou l'autre compliment banal sur sa bonne mine. Elle accueillait ces galanteries, peu choisies, sans enthousiasme, mais sans mauvaise humeur. Je ne mettais du reste aucune hâte à pousser l'aventure.

J'avais alors quitté le métier militaire et je m'essayais dans le journalisme de province, — encore que ce ne soit pas une excuse, il faut bien vivre ! Un après-midi Irène s'approcha de moi et me demanda s'il était vrai que je disposais quelquefois de billets de théâtre. Ayant ouï ma réponse affirmative, elle rougit un peu et dit :

— Vous devriez m'en donner. J'ai un jour de sortie par semaine et alors j'aime aller au spectacle.

— Lequel préférez-vous ?

— Je préfère l'Opéra. Vous savez les pièces où l'on chante et où il y a de belles toilettes.

— Parfait. Vous aurez deux places pour le Théâtre Royal.

---

Lorsque je remis à Irène les billets promis, j'ajoutai au cadeau un petit conseil :

— Mettez votre plus belle toilette, on vous donnera une loge.

En ce temps, je fréquentais beaucoup le Théâtre Royal. Chaque fois que l'on jouait quelque vieil opéra j'y faisais une courte apparition, pour admirer les décors, les costumes somptueux du ténor, de la basse, du baryton, des chanteuses et des choristes. J'aimais surtout les livrets absolument stupides de Scribe. Ils me rappelaient mes anciennes images d'Epinal et certain volume illustré, joie de mon enfance, où il y avait des rebus, des caricatures de Cham et des romans remplis de brigands, de chevaliers en armure, de ligueurs, de chevau-légers et de mousquetaires. N'étant pas musicien, la musique ne me gênait guère.

J'étais encore attiré au théâtre par une chanteuse de laquelle j'étais un peu amoureux. C'était la gracieuse Helvy.

Cette artiste avait une sorte de génie. Elle chantait simplement d'une voix claire, harmonieuse et facile. Point de ces cris aigus, déchirants, point de ces pénibles vocalisés. Son gosier était une source de pures mélodies.

Puis elle incarnait si bien toutes les héroïnes, que l'aimer, c'était sentir passer en soi, — me semblait-il, l'âme de tous les amants : Faust, Werther, Rodolphe, des Grioux.

Or, comme on donnait la *Bohême* ce soir-là, j'avais pris ma place habituelle à l'orchestre. L'acte venait de finir et je regardais la salle. Dans une loge de première, je remarquai aussitôt une dame bien habillée et coiffée avec art. J'eus de la peine à reconnaître la servante du Paon. Mais c'était bien elle, Irène, mise à la manière d'une duchesse de roman-feuilleton ! Elle se leva et sortit. Je me rendis au foyer pour la voir de près et la saluer à l'occasion.

Dans la salle dorée, sous les lustres de cristal, j'eus vite fait de la retrouver. Irène avait vraiment de l'allure dans sa toilette élégante et bien drapée. Elle maniait son éventail sans maladresse. Des gants blancs cachaient ses mains blessées par le travail.

Irène était accompagnée d'un jeune homme blond, passablement laid et ridiculement petit à côté d'elle. Il avait ce type singulier des magots brabançons illustré par Teniers, avec des membres trop courts, comme atrophiés, et une très grosse tête. Irène lui donna un coup de coude. Alors il me salua non sans cérémonie.

Le lendemain, au café, je dis à la jeune femme :

— Saprستي ! que vous étiez belle hier ! On eut dit une princesse.

— On n'a qu'une vie, répliqua Irène. Je peine dur tous les jours ; il est juste que je me paie un peu de bon temps pendant mes

heures de liberté. D'ailleurs je n'ai pas toujours été serveuse de Brasserie.

— Je m'en doute un peu. Mais quel était ce vilain petit bonhomme qui vous escortait ?

— Vilain... On prend le compagnon que l'on trouve.

— Si ce n'est que cela pourquoi ne pas sortir avec moi ? Je serais volontiers votre cavalier servant.

— Depuis que vous savez qu'on peut me montrer sans rougir !

Je protestai.

— Nous irons ensemble la prochaine fois, accorda-t-elle.

La semaine suivante nous assistâmes à deux à une représentation des *Huguenots*. Irène s'occupa peu du spectacle. De nouveau elle s'était soigneusement habillée. Trop soigneusement même, car elle avait un peu l'air d'une nouvelle mariée. Elle at-

tirait l'attention des hommes. Pendant toute la soirée, elle resta immobile à sa place, la tête haute, orgueilleuse sous le feu rapide des jumelles. Il y avait dans cette fille quelque chose d'éclatant, de fort, que je ne parvenais pas à définir.

Je la reconduisis chez elle. Nous étions à pied. Tout en marchant, je plaisantais sans chercher midi à quatorze heures. Je lui faisais la cour en y mettant le moins d'esprit possible. C'est d'ailleurs la bonne manière. Irène me répondait sur le même ton.

Arrivé devant sa porte, je m'arrêtai.

— Bonsoir, murmurai-je. Je me suis bien amusé en votre compagnie.

— Moi aussi, dit-elle.

Et brusquement, sans crier gare, Irène m'attira à elle, en m'offrant sa bouche.

J'étais étonné et ravi. Mais pas si sot de le montrer. Je pris cette bouche.

C'est une des meilleures et des plus belles que j'ai eues.

\*  
\*\*

Dès lors, il n'y avait plus de raisons pour hésiter davantage.

J'invitai Irène à venir chez moi. Elle résista assez longtemps puis elle finit par céder.

A sa première visite, elle portait une robe de ville irréprochable. Elle était émue. Je l'embrassai et je la caressai le mieux que je pus. Néanmoins, elle ne voulut pas se donner tout entière. Cependant, je pus constater, ce jour-là, qu'elle avait la peau merveilleusement blanche et fine, et qu'elle portait des bas de soie, des jarretières compliquées et des dentelles au pantalon.

Ce n'est qu'au bout de quatre, cinq visites qu'elle devint ma maîtresse. Lorsqu'elle reprit ses sens, elle dit :

— Tu es bien hardi, Valentin !

Elle était rouge de plaisir et de confusion.  
C'était neuf !

Mais je m'étais agenouillé devant elle et je lui demandais pardon de ce que j'avais fait. Je disais : ,

— Est-ce que je ne t'ai pas fait mal ? Es-tu fâchée ?

— Mais non, grand sot ! Serais-je ici si je n'avais pas voulu ?

— Alors, déshabille-toi.

— Me déshabiller, pourquoi ?

— Pour voir.

J'insistai tellement qu'elle m'obéit.

La robe tomba, puis les souliers, les bas, la chemise. Après la chute de ce dernier voile, je fus frappé de stupeur.

Irène nue était miraculeusement belle, mais belle d'une beauté éblouissante, incroyable.

Son grand corps avait la puissance, l'élégance et l'éclat d'un marbre de Praxitèle

inondé de lumière. Rien ne troublait le regard dans cette divine harmonie de formes et de contours, dont les proportions étaient si accomplies qu'on n'en discernait pas tout de suite la perfection.

Irène avait les épaules rondes pudiques et effacées de la Vénus de Médicis, les seins menus des nymphes antiques, le large bassin, le dos voluptueux de la Vénus Callipyge, les jambes droites et fermes d'une déesse hindoue. ,

Seul le hâle des mains et du visage, un peu meurtri, tranchait sur cet ensemble merveilleux ; mais c'était pour en augmenter la splendeur, de tout le mystère et de toute la grâce des statues augustes et mutilées.

Non, il n'y avait rien d'animal dans cette chair superbe. Cette chair sans tache qui habillait plus glorieusement la pauvre servante que toutes les robes qu'elle possédait ou dont elle aurait pu rêver.

Je criai d'admiration.

— Qu'as-tu? demanda Irène surprise.

— Dieu ! que tu es belle !

— Eh ! je suis faite comme les autres...

Un peu maigre, peut-être.

Alors, je m'aperçus que ce chef-d'œuvre vivant, pareil en cela aux fleurs, aux arbres, au ciel ignorait sa propre magnificence !

Et je ne cessais point de m'extasier.

A chaque geste de ma maîtresse, je la suppliais de rester un moment immobile.

Tous les marbres et tous les bronzes d'Athènes et de Rome, de Florence, du Parthénon et du Louvre, de tous les jardins et de tous les Palais fameux surgissaient animés devant mes yeux.

C'était Aphrodite, c'était Pauline Borghèse, Diane sortant du bain, Hélène Fourment, Suzanne dévêtue par les vieillards... C'était ? Toutes les déesses, les naïades, les bacchantes, toutes les prêtresses, les reines,

les courtisanes ! C'était l'Eve Biblique aussi, superbement créée pour l'amour et pour la maternité.

— Tu pourrais bien te coucher, fit Irène d'une voix calme. Ma parole, on dirait bien que tu n'as jamais vu une femme sans chemise !

Mais je n'avais plus envie de rire. Je sentais que mon caprice venait de se transformer en une tendresse un peu épouvantée et douloureuse.

\*\*\*

J'avais deviné que j'allais souffrir. En général les belles femmes ont peu de cœur.

Pourtant dans les commencements de notre liaison, Irène ne me fit pas trop de mal.

Maintenant je me rendais tous les jours au Paon et j'y passais des heures entières assis dans mon coin.

En voyant marcher Irène entre les tables, sérieuse et fière, je me sentais heureux de connaître son secret et de pouvoir penser qu'elle m'appartenait.

Lorsqu'elle était libre, elle venait chez moi. Bientôt une douce familiarité s'établit entre nous. Irène me raconta sa vie.

C'était une histoire banale.

Elle était née à la campagne. Elle était fille de paysans très aisés. Et elle s'était mariée à vingt ans. Son mari, — un ivrogne, la trompait et la battait. Après l'avoir ruinée, il l'avait abandonnée en lui laissant une fillette sur les bras. Alors Irène était venue à Anvers où elle s'était placée serveuse de brasserie...

— Mais, demandai-je, et le petit monsieur avec lequel je t'ai vue au théâtre ?

— Ah ! ça, c'est monsieur Boule. Monsieur Boule fait des affaires à la Bourse. Je l'ai rencontré, il y a plus de deux ans. Il était gentil, j'étais seule et désespérée.

— Si tu ne l'aimes plus, pourquoi ne pas le quitter ?

— Comme c'est simple. Boule m'a meublé un appartement. Il paie la pension de ma fille. Puis je lui ai confié de l'argent. J'avais quelques économies.

— Cet argent, il pourrait te le rendre. M. Boule est honnête homme, je suppose ?

— Certainement, très honnête et très comme il faut ! Mais comment lui réclamer cela, tout d'un coup et sans crier gare ?... Il se douterait.

Irène exprimait ces choses ordinaires sans s'échauffer. Elle était raisonnable. Je remarquai vite que son idéal eut été de vivre une vie régulière et bourgeoise.

Elle me grondait souvent pour le désordre qu'il y avait dans mon intérieur. J'étais négligent, insouciant et dépensier.

— Il te faudrait une femme comme moi, Valentin.

— Certes, oui !

— Ne ris pas, je suis bonne ménagère. Tu verrais comme je fais la cuisine. Et tu aurais toujours tes vêtements bien brossés, du beau linge et un pli dans ton pantalon.

Je la regardais pendant qu'elle disait cela. Elle était nue et étalait royalement son impériale beauté sur le velours grenat de mon divan.

— C'est tout de même drôle, d'entendre une déesse parler de repasser les pantalons.

— Je te défends, répliqua Irène de m'appeler déesse. Je suis une femme.

Et c'était vrai. Elle était femme jusqu'au bout de ses ongles durs et roses.

Je l'attendais tous les soirs, pour la reconduire chez elle. C'était assez fatigant, car Irène était souvent retenue à son travail jusqu'à deux heures du matin. Comme elle ne voulait pas que nous quittions le café ensemble, je me postais sous les arcades de l'Hôtel

de Ville. Je la reconnaissais de loin à sa haute taille et au gracieux mouvement de ses hanches.

Une fois, elle me dit quelque chose qui me laissa rêveur. Il faisait horriblement mauvais, et les retardataires ne voulant pas quitter la brasserie, je dus me morfondre pendant plus de trois quarts d'heures dans la boue et dans la neige. Je ne voulais pas partir sans l'avoir vue, non pas à cause de l'amour, que j'avais pour elle mais pour ne pas la chagriner.

— Vraiment, railla Irène, en accourant toute frémissante sous son châle, tu es encore là, Valentin ? Tu es naïf tout de même.

Plus tard elle me donna une boucle de ses cheveux, son portrait et un ruban qu'elle avait longtemps porté.

Je gardais ces objets sur moi. Souvent je les contemplais et je les baisais en cachette.

Devant mes amis je n'eusse pas osé me montrer si sentimental. J'affectais même de traiter ma maîtresse avec une certaine désinvolture, mais dans l'intimité j'étais devenu très humble avec elle, très soumis, car j'étais sans cesse travaillé par la crainte de perdre l'unique et merveilleux trésor de sa beauté.

Irène s'aperçut vite de ma faiblesse. Elle en profita pour me taquiner d'abord et pour me torturer un peu ensuite.

Elle s'amusait à me rendre jaloux. Ce n'était pas difficile. Beaucoup de mes amis venaient au Paon. Sous mes yeux, Irène leur faisait des agaceries et cela me transportait de rage.

Je lui rendais ses cheveux, son ruban, son portrait et je m'en allais. Mais moins d'une heure après j'étais de retour, et alors je suppliais mon impitoyable amie de me pardonner ses méchancetés !

Le carnaval fut cause de notre première grande querelle.

\*\*\*

Irène me demanda de la conduire à un bal célèbre qui se donnait, tous les ans, au Théâtre des Variétés.

J'eusse préféré passer la soirée seul avec elle.

— Si je t'écoutais, dit Irène, nous serions tout le temps au lit !

— Il faut m'aimer bien peu pour le trouver mauvais...

Mais Irène tint bon. Elle désirait se montrer dans son domino de satin. Et elle mit une telle froideur dans son refus, que je m'écriai :

— Si tu veux aller au bal, vas-y. Seulement je t'avertis que tu ne me reverras plus de ta vie !

Et comme elle n'eut pas un geste pour m'apaiser ni pour me retenir, je m'en allai à grands pas.

J'étais décidé à rompre. C'était une folie après tout que de s'embarrasser d'une fille de brasserie. A quoi cela pouvait-il aboutir ? Elle était belle, je l'avais eue ! cela suffisait. Et chemin faisant, je me moquais de mon incurable sensibilité. J'étais un beau Don Juan, en vérité ! Un Don Juan qui ne pouvait s'empêcher, à chaque aventure, d'aimer comme un troubadour !

Autour de moi, dans les rues, la foule en folie menait grand tapage. Des musiques précédaient des bandes de masques qui hurlaient des refrains stupides, obscènes, parfois singulièrement tristes, presque désespérés. Une odeur de musc, de sueur, de boue et de violettes décomposait l'atmosphère. Je regardais avec dépit les femmes accrochées au bras de leurs amants. La plupart étaient

court-vêtues et elles avaient les cheveux dénoués et montraient leurs jolies jambes.

Rentré chez moi, une pesante tristesse me saisit. J'allumai ma lampe. Du dehors, le bruit des grelots, des cris, des rires, des fanfares et des crécelles montait jusqu'à moi.

Je me mis à la fenêtre. Les masques passaient toujours plus nombreux. Combien la plupart étaient jeunes ou semblaient jeunes sous leurs oripeaux menteurs !

J'allai me placer devant ma glace. Certains soirs les miroirs donnent le vertige. Dans mon visage encore beau, mais déjà ravagé par la douleur, l'épouvante de mes yeux luisait terrible. Pourquoi étais-je là ? Et que signifiaient toutes ces énormes absurdités de ma pauvre vie ? Je sentis que je devais me cramponner à la démence universelle pour ne pas sombrer dans le gouffre noir et sans fin de mes propres pensées.

— J'irai à ce bal ! criai-je à haute voix, et nous verrons...

Je m'habillai avec tout l'art dont j'étais capable.

Vers minuit j'étais aux Variétés. Je marchais dans la foule d'un pas souple, indifférent en apparence. Quelques danseuses me donnèrent de l'éventail sur le bras. Sous les loups de velours des bouches agaçantes souriaient. Cela dissipa, pour un instant, ma tristesse.

En allant ainsi de groupe en groupe, je remarquai une petite femme qui se tenait un peu à l'écart de la cohue. Elle était coiffée d'un turban brodé d'or. Je l'invitai à faire un tour de valse. Elle accepta aussitôt.

Nous voilà partis comme si nous nous connaissions de très longue date. Elle accueillait mes déclarations avec une petite lueur féroce dans les prunelles. Je la trouvais fort attirante.

— Il me semble, murmurai-je, que nous pourrions nous entendre ?

— Je ne dis pas non...

En ce moment une voix grave prononça mon nom. Je me retournai. Irène était derrière moi. Je voyais, sous son masque, briller ses yeux courroucés.

— Viens, ordonna-t-elle.

J'obéis sans hésiter, plantant là ma nouvelle conquête. Irène haletait de colère.

— C'est honteux ! s'écria-t-elle. Si je n'étais pas venue...

— Mais non.

Nous prîmes une loge, et là, à l'ombre, je serrai la jalouse dans mes bras en cherchant ses lèvres. Ce fut une étreinte sauvage, exaspérée. Irène se dégagea :

— Je veux partir d'ici, j'étouffe.

J'étais fier. Je croyais l'avoir domptée à mon tour !

Je reconduisis Irène chez moi. Et là, sans lui donner le temps de se démasquer ni de se dévêtir, je pris brutalement, en mâle pressé,

la revanche de la scène de l'après-midi. Ensuite nous passâmes une nuit heureuse.

Un mois après, Irène me dit, le visage soucieux :

— Je crois que je suis enceinte.

— Oh ! répliquai-je, en l'embrassant, donne-moi un enfant et je t'aimerai toujours....

Elle secoua la tête :

— Non, plus d'enfants, ça vieillit.

Les jours suivants, je lui trouvai un air très fatigué. Je l'attribuai à son état, sans trop m'en inquiéter. Mais dans la suite son aspect devint effrayant. Ses traits se creusaient. Parfois elle s'arrêtait au milieu de son travail, prête à défaillir, le masque soudain envahi par une pâleur affreuse. Je la questionnai.

— Mais enfin, qu'as-tu ?

— Rien ! C'est ce sale gosse qui ne veut pas passer !

Le dimanche de Pâques, je trouvai, en entrant au Paon, Madame Jeanne toute bouleversée :

— Ah ! monsieur Valentin, quel malheur ! Irène est mourante. Elle est tombée hier soir dans la cuisine en perdant tout son sang. On l'a transportée dans une clinique.

J'en restai muet, roide, comme frappé par la foudre. La veille j'avais quitté Irène plus gaiement que de coutume. Mourante ? Quelle chose insensée !

Une serveuse, qui était sortie, rentra en ce moment. Elle m'apprit qu'elle venait de la clinique, et que ma pauvre amie désirait me voir. La clinique était à un pas. J'y courus.

Je trouvai Irène couchée dans un lit de fer. Ses cheveux sombres étaient dénoués autour de son visage livide. Elle hâletait sous les couvertures et sous la vessie pleine de glace pilée qui lui écrasait le ventre. Elle sourit en m'apercevant. Déjà il me semblait

que le feu de ses yeux s'éteignait, et que l'odeur de la corruption et de la mort flotait autour d'elle.

— Vite, souffla Irène, dans une sorte de râle. Vite, Boule pourrait venir. Ne m'abandonneras-tu pas ?

— Oh ! quelle idée.

Quelqu'un marcha dans le corridor. Craignant une surprise, je tournai la tête inquiet. Irène avait pris entre ses dents la médaille qu'elle portait au cou, et elle mordait cette médaille avec force en fermant les paupières.

Le bruit des pas mourut.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle.

Elle tenait ma main. Je me mis à pleurer.

— Ne pleure pas, Valentin. Que tu es enfant ! Ecoute, on va m'opérer. Je vais peut-être manquer d'argent. Si Boule soupçonne quelque chose...

— Soupçonner quoi ?

— Je n'ai jamais eu d'enfant avec lui. Il pourrait se fâcher et me quitter.

— Oserait-il ? Et l'argent qu'il te doit ?

— Oh ! ça...

Mais il me répugnait de discuter sur un pareil sujet en ce moment tragique. Je rassurai Irène. Elle pouvait compter sur moi, pour tout, en toutes circonstances.

Avant de la quitter, je l'embrassai longuement.

— Cesse, dit-elle, avec un frémissement voluptueux dans tout son corps blessé. Je m'arrangerai pour que tu puisses revenir de temps en temps.

Pendant les huit jours qui précédèrent l'opération, je vécus complètement affolé.

Deux fois l'on m'annonça que l'état de la malade avait brusquement empiré, et qu'elle était perdue.

Alors je m'accusais de la mort de cette malheureuse.

Quand vint le moment de la redoutable épreuve, je me rendis au Paon. J'étais certain d'y avoir les premières nouvelles de la clinique.

Et j'attendais là, tout pâle, avec des larmes plein les yeux, quand madame Jeanne m'appela à part :

— « Vraiment, monsieur Valentin, vous vous frappez trop. Irène est une bonne fille, mais « elle ne vaut ni plus ni moins qu'elle vaut ».

Une serveuse était venue nous rejoindre. En entendant ce que disait la caissière, elle approuva de la tête, et elle ajouta :

— Puis, elle est loin d'être perdue, elle est solide.

— Je ne sais qu'une chose, répliquai-je, c'est qu'en ce moment on me la tue peut-être, et que c'est par ma faute !

— Votre faute ? Voyons reprit Jeanne, on ne se laisse pas tromper de la sorte. Vous n'êtes pas le seul amant d'Irène...

— Je sais, il y a monsieur Boule, mais...

— Monsieur Boule, dont elle est folle. C'est d'ailleurs un brave garçon qui lui a donné beaucoup d'argent. C'est pour lui qu'elle a quitté son mari et abandonné ses trois enfants.

— Trois! Je croyais qu'elle n'en eut qu'un seul ?

— Non, trois !...

Dès lors je ne protestai plus. Je baissai la tête, résigné à laisser couler le flot boueux des révélations. C'est toujours comme ça avec une femme, lorsqu'on entre dans son passé. Mais pourtant je ne pus m'empêcher de penser, avec une sorte de remords, qu'en cet instant Irène était couchée nue, éventrée et sans défense sous le froid couteau des chirurgiens. La caissière et la serveuse continuaient en s'interrompant l'une l'autre :

— Elle disait pis que pendre de M. Boule.

— Elle se moquait de vous. — Elle avait un

troisième amant qui lui payait ses belles toilettes. — Son mari, un brave homme a failli se tuer pour elle. — C'est peut-être un quatrième qui l'a mise enceinte !

— Mais vous la détestez donc ? m'écriai-je.

— Oh ! non, répliqua madame Jeanne, nous parlons seulement de cela, pour vous tranquilliser. C'est pitié de vous voir, arrangé comme vous l'êtes. Gardez Irène, c'est une belle fille, mais ne la prenez pas pour ce qu'elle n'est pas...

Je la remerciai de ses bons conseils et je sortis. J'étais pris d'une sorte d'engourdissement. Puis j'eus tout à coup un violent mouvement de colère intérieure :

— Qu'elle crève ! murmurai-je. Ce sera bien fait.

Maintenant, je me rappelais certaines attitudes et certains discours de ma maîtresse. Comme elle m'avait menti. Menti inutile-

ment, bêtement, salement, pour le plaisir de mentir. Encore une fois j'avais été dupe d'une banale drôlesse ! Je serais donc toujours ridicule et prêt à croire tout ce que me raconterait la première venue, pourvu qu'elle eut la peau blanche, les yeux caressants et la taille élégante.

J'avais réellement aimé Irène. Je l'avais aimée pour son incomparable et mystérieuse beauté, pour sa triste destinée, pour ses mains rudes, pour la modestie même de sa condition. Je l'avais crue naïve, honnête et simple. Et voici que tout cela, hormis sa chair magnifique, se révélait mensonge. Celle que j'avais adorée, pour laquelle j'avais crié de joie et pleuré, n'existait pas. N'avait jamais existé que dans mon imagination !

Cela me fut si dur, si cruel, si inacceptable que le souvenir seul de mon amante m'inspira, tout à coup, une sorte d'horreur.

Et alors une telle indignation s'empara de

---

moi que je résolus de chasser jusqu'à son image de mes pensées.

— Oui, oui, répétais-je, qu'elle crève ! Qu'elle crève comme une chienne et ce sera bien fait !

\*  
\*\*

Je me mis à travailler pour me distraire. Le soir j'évitais la Brasserie du Paon et j'allais boire ailleurs.

Je vécus de la sorte pendant un mois environ, sans m'inquiéter de la malade.

Je commençais à l'oublier lorsqu'un matin ma propriétaire vint frapper à ma porte :

— Monsieur Valentin, une dame vous demande au téléphone.

— Une dame ?... Dites que je n'y suis pas.

Je sortis et j'entrai dans un café où j'étais connu. Aussitôt le garçon s'approcha de moi.

— Monsieur Valentin on est venu voir après vous.

— Bah ! et qui ça ?

— Une dame.

— Une dame ?

— Elle avait l'air très souffrante. Elle était en voiture et accompagnée d'une petite fille.

Je savais très bien que c'était Irène. Mais je haussai les épaules et je m'en allai.

Dix pas plus loin, dans un autre café, la même scène se renouvela. Elle se reproduisit encore dans un autre endroit. Alors je me sentis ému par cette ténacité que mettait mon amie à me revoir.

Pourtant je ne m'attardai point et je m'acheminai vers le bureau de rédaction où je travaillais. Ma rancune ne pouvait pas ainsi mourir tout de suite !

Je ne demeurai pas longtemps tranquille. Dix minutes après mon arrivée au journal,

le groom m'annonça l'arrivée d'une visiteuse. Alors je me résignai.

Je trouvai Irène dans l'antichambre. Elle avait le visage livide, les yeux brûlants de fièvre. Et elle s'appuyait sur l'épaule de la fillette qui l'accompagnait.

Je crus qu'elle allait éclater en reproches. Mais elle se contenta de dire d'un air résigné :

— Enfin, vous voilà Valentin.

— Que voulez-vous ? lui demandai-je, en restant à distance.

— Vous parler. J'ai une voiture qui attend en bas, à la porte, venez avec nous.

— Soit.

Je pris mon chapeau et je la suivis. Je l'aidai à monter en voiture. Irène se laissa tomber sur les coussins en poussant un cri de douleur, vite contenu, étouffé, mais venant du fond de ses entrailles. Elle pâlit affreusement et porta son mouchoir à sa bouche.

La voiture se dirigea vers les quartiers maritimes. Lorsque nous eûmes dépassé les docks et franchi les remparts de la ville, Irène rompit le silence. Elle dit :

— Alors..., il faut que je coure après toi maintenant ?

— Oh ! il ne fallait pas vous déranger.

— Ah ! ne pas me déranger ! Il m'est défendu de sortir, de marcher ; chaque pas que je fais m'est une torture, et depuis ce matin je suis à ta recherche... Mais je croyais que nous nous aimions...

— Je ne savais rien de votre départ de la clinique.

— Et pourquoi m'as-tu abandonnée ?

A cette question je détournai la tête et je regardai le paysage poldérien avec ses canaux, ses digues et ses moulins à vent dont les ailes tournaient très vite sous le ciel immense. Qu'avais-je à répondre ?

Mais Irène reprit :

— Tu craignais, sans doute, que tout cela te coûterait de l'argent.

Alors j'éclatai à mon tour :

— De l'argent ! Que m'importe l'argent. Non, mais j'ai appris des choses..., des choses...

— C'est bien ! les bonnes âmes ont bavardé. J'étais par terre, j'étais finie, c'était le moment. Et qu'as-tu appris ?

— Tout...

— Tout quoi ?

— Que vous avez abandonné votre mari et vos enfants. Que vous avez fait et que vous faites encore des folies pour monsieur Boule... Est-ce que je sais ? Au fond tout cela m'aurait été égal. Mais ce que je ne peux admettre, ce que je ne peux pardonner, ce sont les mensonges. Vous ai-je menti, moi, en vous parlant de moi-même. Non, je vous aimais trop pour cela ! Mais vous..., vous n'êtes pas la femme que j'ai cru con-

naître. Vous m'avez menti, donc vous ne m'aimiez pas....!

Irène me regarda fixement.

— Je suis, dit-elle, encore toute blessée de toi et toute sanglante... et voilà ce que tu trouves ? Sois donc franc, à ton tour, et avoue que tu ne me veux plus parce que je ne suis plus ni forte ni belle !

La petite fille nous écoutait en ouvrant des yeux candides. La voiture roulait dans une large avenue bordée de hêtres au tronc droit et majestueux.

C'était vrai pourtant que cet acharnement qu'avait mis Irène à me revoir signifiait quelque chose. Je l'avais quittée méchamment. Aucun intérêt ne l'attachait à moi, — je n'étais pas riche et je n'avais jamais été bien généreux avec elle.

Alors ?... Alors pourquoi était-elle revenue ? Sinon pour la raison simple qu'elle me donnait. En dépit de ses tromperies elle

m'aimait, c'était certain. Pourtant je dis encore.

— Et Boule... ?

— Eh ! laisse donc Boule tranquille, je me moque assez de lui.

Je fis arrêter la voiture devant une auberge où nous prîmes du café et des tartines au fromage blanc. Nous rentrâmes en ville complètement réconciliés.

Ce dénouement me rendit assez vain. J'en parlais à mes amis sur un ton de supériorité railleuse.

— Voilà ! On n'a qu'à être rosse avec les femmes !

\*\*\*

Irène revint me voir, chez moi. Nos premières entrevues se passèrent en bavardages. Irène était encore trop malade pour pouvoir supporter mes caresses.

Mais elle était forte. Elle se rétablit vite, et alors elle me montra de nouveau les trésors de son corps incomparable.

Je fus frappé d'étonnement à l'aspect de son ventre marqué d'une profonde cicatrice. A côté de la trace violette, laissée par le bistouri, se voyait encore l'empreinte des agrafes qui avaient servi à joindre les chairs déchirées.

C'était comme si quelque stupide et brutal iconoclaste avait cherché à détruire, à mutiler, la statue vivante qu'était mon amie. Et, au fond, ce destructeur odieux, c'était peut-être moi.

Je me mis aux genoux d'Irène et je lui dis, pris tout à coup d'un grand remords :  
— Pardon ! Oh ! pardon mon adorée...

Et, naturellement, j'abandonnai vite mes airs avantageux. Je redevins, selon mon caractère, sincère et sentimental.

— C'est un si doux trésor que d'avoir une belle femme !

Irène, par contre, reprit sans tarder ses habitudes de froideur dédaigneuse et de dure tyrannie. A certains moments il me semblait que cela faisait partie d'elle et que ça lui était indispensable.

Je remarquai un changement dans le caractère d'Irène, elle n'aimait plus le travail.

A présent elle flânait, et elle ne pouvait se résigner à reprendre ses occupations à la Brasserie du Paon. Tous les jours, elle parlait d'aller au spectacle.

Et durant des après-midi entières, elle traînait dans l'arrière-boutique d'une épicerie de son voisinage ; une boutique un peu suspecte où l'on vendait des bières anglaises, des cigarettes et peut-être autre chose.

Irène s'y rencontrait avec de nouvelles amies, des amies que je ne lui avais jamais connues, et dont je ne parvenais pas à définir l'état social. Parfois Irène leur disait :

— Je parie une tournée de stout, de faire

venir Valentin ici en moins de dix minutes, quel que soit l'endroit où il se trouve.

Le pari tenu, elle téléphonait, chez moi ou à mon journal, selon l'heure. Aussitôt, je sautais dans un taxi et j'arrivais à l'épicerie dans le délai fixé.

Je payais à boire à tout le monde. Ce jeu amusait beaucoup ces dames.

Un soir, Irène vint me trouver à l'improviste. Elle me parut fort troublée. Elle me demanda :

— Connais-tu Georgette d'Alby ?

— La danseuse du Théâtre Royal ?

— Oui. Il faut que tu écrives un article contre elle...

— Un article... ?

— Oui, tu la démoliras, tu la feras renvoyer..., je le veux !

— Oh ! oh ! Et pourquoi cela ?

— Parce que...

— Ce n'est pas une raison.

— Tu feras ce que je dis...

— Nous verrons, répondis-je, pour terminer ce stupide entretien.

Je voulus lui donner quelques caresses, elle me repoussa brusquement. Si brusquement que je devinai que son geste n'était pas affecté et qu'il sortait du fond du cœur. Mon regard étonné apprit à Irène la bévue qu'elle venait de commettre. Elle voulut la réparer. Mais je lui en épargnai la peine en me montrant très froid à mon tour.

Je n'avais évidemment nulle envie de me prêter à ses querelles de femme, mais je désirais savoir pourquoi elle en voulait à cette Georgette d'Alby, petite danseuse médiocre, dont personne ne parlait jamais.

Je réussis vite à découvrir le secret de l'intrigue, et ce fut pour ma confusion. Monsieur Boule était amoureux de cette Georgette ! Il lui avait offert une bague en dia-

mant. Tous les soirs il l'attendait, après le spectacle, à la sortie des artistes.

Je ne dis rien de ce que j'avais appris à Irène. Je me contentai de la surveiller.

Une nuit je la vis accoster les deux amants et faire une scène épouvantable dans la rue. La danseuse s'esquiva.

Restée seule avec monsieur Boule, Irène se mit à pleurer. Ils ne se croyaient pas observés, car je m'étais caché derrière une auto en panne, dont le chauffeur buvait dans un bar voisin.

— Oh ! sanglotait Irène, me quitter..., me quitter!... Me quitter maintenant... Je suis encore toute blessée et toute sanglante de toi..., et tu oses ?...

— Va-t'en au diable, répondit l'homme, je connais ton jeu. D'ailleurs tu me trompes ; on m'a dit...

— C'est ça, les bonnes âmes ont parlé, j'étais par terre, j'étais finie, c'était le mo-

ment... Ah ! et moi qui croyais que nous nous aimions. Je t'avais donné toute ma vie... Je serais morte pour toi avec plaisir.

Dressé sur les ergots, monsieur Boule parut grandir malgré sa petite taille. Il se moucha, baissa la tête et suivit Irène. Derrière mon automobile, je faisais une singulière figure. Si, au moins, ces deux égoïstes m'avaient laissé la danseuse !

\*  
\*  
\*

Un jour que je racontais cette histoire à deux dames fort spirituelles, la poétesse C..., et la baronne de T., Madame C... me dit :

— En vérité les hommes s'étonnent et s'indignent de rien. Cette Irène était, à part ses grâces physiques que vous exagérez un peu sans doute ?...

— Oh ! non, rien n'en pourrait donner une idée !

— Soit. Cette Irène était une fille comme beaucoup d'autres : elle n'aimait pas d'être abandonnée.

— A moins, fit la baronne...

— A moins ?

— Ne disiez-vous pas qu'elle était en voiture, à votre recherche, depuis le matin ?

— Certes...

— La course a dû être longue. Qui a payé le cocher ?

— Mais... moi, naturellement.

— Alors cela me paraît simple, conclut madame de T...

Irène n'était qu'une fille de brasserie, mais je connais plus d'une marquise qui en eut fait autant ! Vous serez toujours jeune, mon pauvre Valentin -

## IV

### LAURETTE

*Monsieur, quel diable de style prenez-vous là ?*

*(Sganarelle.)*

En ce temps, j'habitais le Marché du Vendredi à Anvers.

Ma maison datait du xvi<sup>e</sup> siècle. Grâce à son pignon dentelé, son toit d'ardoises, ses fenêtres en meurtrières, sa porte bardée de fer elle avait l'air d'une forteresse. J'y vivais tout seul, comme Maître Renard tapi dans son Maupertuis.

Il m'était venu une certaine ambition pour le commerce. Acheter et revendre des antiquités me semblait un moyen facile pour faire fortune. Ma vie se passait à courir les ventes et les « mortuaires » pour m'approvisionner de meubles, de cuivres et de tableaux.

Mais l'imagination m'emportait presque toujours au-delà de mon but. J'achetais un grand nombre d'objets sans aucune valeur marchande. Tout simplement parce qu'ils me plaisaient. De préférence c'étaient des rapières, des dagues, des pistolets maures, des porcelaines rustiques et de vieux bouquins dont plus personne ne voulait.

Puis j'avais le cœur trop sensible, ce qui est une déplorable faiblesse pour un brocanteur.

Souvent de pauvres gens venaient m'offrir d'un air honteux et maladroit, leurs dernières frusques. Il faut alors savoir profiter de

l'occasion, afin de s'emparer des objets présentés pour un prix dérisoire. Mais cela, c'était un peu fort pour moi. Je ne suis pas un surhomme. Mon âme connaît la pitié. Au lieu d'y aller durement je me laissais attendrir, et je finissais par faire l'aumône à ceux qui n'étaient entrés chez moi que pour se faire voler.

Enfin, je me ruinais; mais je me ruinais proprement et tout en m'amusant beaucoup.

Mon intérieur était curieux et joli.

Dès qu'on était entré chez moi, l'on se sentait transporté hors du siècle. On avait la sensation d'être chez un bon gentilhomme du temps de Philippe II.

D'habitude je me tenais dans une chambre du premier étage, parquetée et lambrisée de chêne, éclairée par quatre fenêtres à vitraux verts sertis de plomb argenté. En hiver un feu de bois brûlait dans ma cheminée qui était haute et vaste, et dont le

---

manteau était revêtu de pierres de Delft, bleues et blanches, bleues, blanches et jaunes, alternativement.

Sur les murs, des armes de toutes sortes reluisaient en buissons rébarbatifs de lames aigues, de piques triangulaires, de cimeterres recourbés, de flamberges rayonnantes, de gantelets pareils à des feuilles de fer.

Ma bibliothèque ne contenait que des volumes anciens et précieux, des Elzevirs et des Plantins. Je possédais des traités d'escrime admirables, des traités italiens, espagnols, allemands, y compris le fameux livre de Thiébault, inventeur d'une méthode géométrique souveraine contre tous les coups et toutes les bottes secrètes.

Bref cette chambre était comme un donjon que j'avais élevé contre les ennuis et les banalités du dehors. Je m'y plaisais tant que j'y demeurais des semaines entières sans mettre le nez dehors, lisant, jouant avec mes

armes, riant tout seul parfois de ce que j'appelais ma malice.

J'avais même remplacé le laid costume de notre époque par un vêtement de mon invention, un maillot collant et des culottes de velours, ce qui me donnait l'air du chat botté après fortune faite. Ainsi, lorsqu'un camarade se présentait pour ferrailer, j'étais toujours prêt à me mettre en garde.

\*  
\*\*

Or, un matin quelqu'un vint frapper à ma porte. J'allai ouvrir et je vis Laurette.

Je connaissais Laurette depuis deux mois environ. Elle était demoiselle de magasin dans une pâtisserie du Rempart Sainte-Catherine.

Laurette monta dans ma chambre et s'assit près du feu, flambant sec et vif, car c'était au cœur de l'hiver.

---

— Eh bien, demandai-je, quoi de neuf, mon enfant ?

Laurette me regarda de côté. Elle était grande, brune et forte. Pas précisément belle, mais je l'aimais un peu, pas trop, à cause de ses yeux sombres et inquiets.

C'étaient des yeux de souris prise au piège. Les souris prises au piège ont des yeux sublimes de curiosité, de détresse et de résignation.

Laurette ne répondit pas tout de suite à la question que je venais de lui poser. Ce n'est qu'après un assez long silence qu'elle me demanda à son tour, et d'une voix craintive :

— Valentin, ne voudrais-tu pas me garder auprès de toi ?

— Ah bah ! Et pourquoi faire ?

— Mais je tiendrai ton ménage. Je surveillerai ta boutique. Je viens de me disputer avec ma patronne, à cause du patron : ça m'ennuie de chercher après une nouvelle place...

Je n'avais aucune raison pour repousser cette offre obligeante. L'isolement commençait à me peser. Je dis à Laurette :

— Ce sera comme tu voudras.

— Ah ! merci... Alors je vais chercher ma malle.

Huit jours après, Laurette était chez moi, comme chez elle.

Elle avait mis son linge dans mes tiroirs et arrangé ma chambre à coucher à sa façon.

Maintenant le marbre de ma table de toilette reluisait et il était rempli de flacons de parfum, de vaporisateurs et de pots de crème. Laurette avait de beaux peignoirs, de jolies chemises, quelques robes et des chapeaux garnis de fleurs et de plumes. Cela m'amusait de regarder et de toucher toutes ces affaires de femme. C'était comme si l'on m'avait donné une grande poupée, munie de tous ses accessoires. Puis cela m'intéressait de voir vivre un être humain de si près..

Laurette avait toutes sortes de manies qui m'étaient étrangères. Entre autres, la manie de l'ordre.

Elle ne pouvait souffrir qu'une boîte d'allumettes fut changée de place. Elle grondait pour un journal traînant dans un coin, pour un chapeau oublié sur un meuble.

Tant que cela ne regardait que les arrangements de ma cuisine, de ma chambre à coucher, cela m'était égal. Au contraire, il me plaisait de trouver mon lit bien fait, mes buffets reluisants avec toute la vaisselle bien rangée ; mais je prétendais, — en vain, du reste, que dans mon intérieur j'étais quelque chose de plus important et de plus précieux que mes meubles.

J'acceptai aussi très mal les changements que Laurette voulut introduire dans ma boutique et dans ma fameuse chambre du premier étage. Laurette traitait dédaigneusement mes armes, mes livres et mes objets d'art.

Elle m'apporta une chatte noire, un canari et un petit chien tout à fait hideux.

La chatte se nommait Gipsie ; elle était belle, souple et méchante. Le canari était un peu bossu, mais il chantait bien. Quant à monsieur Brusquet, le griffon, il se faisait pardonner sa laideur à force d'obéissance et de douceur. Le pauvre avait un grand front pensif et l'air souffreteux et triste d'un garçonnet trop intelligent.

J'ignorais pour quelles raisons, mais il me sembla dès le premier jour que ces animaux domestiques étaient de la famille de Laurette. Comme elle, ils étaient craintifs, méfiants, et ils avaient des yeux pleins d'angoisse et de curiosité.

Tous les quatre mirent beaucoup de temps à s'habituer à ma présence. Je leurs inspirais une terreur secrète. Pendant que je travaillais, assis à ma table, ils m'observaient à distance. Laurette en tournant silencieusement

autour de moi, le canari du haut de sa cage ornée de glaces et de pompons, Brusquet du fond de son panier et Gipsie de l'un ou l'autre des coins sombres où elle avait l'habitude de se tapir.

Un geste brusque, un mouvement vif, un éclat de voix mettaient invariablement ce singulier petit monde en fuite. Laurette s'esquivait, Brusquet cachait sa tête entre ses pattes, Gipsie disparaissait dans un glissement subtil de lézard, et l'oiseau se faisait invisible. Il avait pour cela un secret, comme cet anglais dont Wells a raconté l'histoire. Jamais je ne pus empêcher Laurette d'avoir un peu peur de moi.

Pourtant nous nous attachions, de jour en jour, plus étroitement les uns aux autres. Ce fut Gipsie qui la première rompit par un coup d'audace inouïe la gêne entre nous.

J'étais couché sur un tapis devant la cheminée et je fumais une cigarette égyptienne.

Gipsie avait peut-être déjà remarqué que j'étais toujours d'excellente humeur quand je fumais des égyptiennes bien blondes et bien sèches. Toujours est-il qu'elle sauta soudain sur ma poitrine d'un bond léger et leste, et qu'elle vint me lécher les moustaches. Au fait, elle aimait peut-être le tabac d'Orient, elle aussi.

Laurette eut un geste d'effroi; derrière son grillage doré, le canari se tut et lâcha une graine que nous entendîmes rebondir sur le sol, un gémissement, presque humain, sortit du paquet de hardes sous lequel grelottait le timide et maladif Brusquet. Qu'allait-il se passer ?

Il se passa que je pris Gipsie par le cou et que je lui rendis ses caresses. Alors elle s'étendit sur moi de tout son long, pareille à une panthère repue, et elle regarda autour d'elle d'un air dédaigneux, les yeux voilés de volupté. Ensuite elle bâilla, ouvrit sa jolie

gueule rose et féroce, et elle se mit à sa toilette, aussi tranquillement que si elle se fut trouvée assise sur une banale descente de lit.

— En voilà une effrontée ! s'écria Laurette.

— Elle a raison, répliquai-je, c'est comme ça qu'il faut en user avec moi.

\*  
\*\*

Quelque temps après, il me vint une idée.

— Ecoute, dis-je à Laurette, j'aimerais autant mettre un terme à ma vie aventureuse, si tu veux, je t'épouserai.

Une sorte d'épouvante dilata les yeux de Laurette. Je voyais bien qu'il y avait là pour elle, un bonheur inespéré.

— Pourquoi te moques-tu de moi ? demanda-t-elle.

— Mais je ne me moque pas. Cela m'a toujours ennuyé les amours et les liaisons

qui passent et dont il ne reste rien. Occupe-toi seulement de tes papiers et tu verras si je suis de parole.

Pour mon compte, je ne perdis pas une minute pour faire mes démarches.

A l'Hôtel de Ville, je trouvai tous les employés d'une amabilité exagérée. Du moment qu'un homme veut se mettre la corde au cou, il y a autour de lui comme un vaste complot pour l'y aider.

Laurette me confia qu'elle désirait se marier *devant l'église*. Je ne voyais aucun inconvénient à cela. J'allai tout de suite trouver ma tante Marie, boulangère, très versée dans les choses de la religion.

— C'est une belle chose, Valentin, me dit-elle. Va voir Monsieur Bastiaens, le curé de Notre-Dame. C'est à Notre-Dame qu'on baptise, qu'on marie et qu'on enterre tous les Van Derfel. Tu lui diras que tu viens de ma part, de la part de Madame Adriaens —

Van Derfel, — la boulangère de la *Courte rue des Longs Chariots* ; il t'accueillera bien.

— Oui ma tante.

— A propos, connais-tu encore ton catéchisme ?

— Ma tante, soyez tranquille. Je serai bientôt en état, pour l'honneur de la famille, à bien répondre au révérend M. Bastiaens.

Et voulant tenir ma promesse, je me mis sans attendre, en quête d'un *Nouveau Catéchisme de Malines* vu et approuvé par Monseigneur l'archevêque.

Je l'appris par cœur. C'était un bon petit livre qui expliquait bien les choses, sans fatiguer l'esprit. J'y relus, avec le plus vif plaisir, l'histoire de la création du monde, d'Adam et d'Eve, du Déluge, de l'Arche, de la Naissance de Jésus et beaucoup d'autres qui valent bien Peau d'Ane.

Quand je sus bien réciter les questions et les réponses, sans me tromper d'un mot, j'allai trouver monsieur Bastiaens.

Le curé était un bel homme qui sentait l'encens et le tabac à priser. Je lui soumis ma requête.

— A merveille ! dit-il. Je vous félicite, mon fils, de revenir à l'église dans une circonstance aussi solennelle. Mais il faudra vous confesser.

— Oui, mon révérend.

— Avez-vous encore quelque idée des enseignements que vous reçûtes lors de votre première communion ?

— Oui, mon révérend, je sais mon catéchisme sur le bout des doigts...

— Oh ! Oh ! voyons cela.

Il m'interrogea. Je répondis à tout sans me tromper d'une virgule.

— Cela est merveilleux, inouï ! s'écria le bon prêtre en me prenant la main. Jamais je n'ai vu un paroissien comme vous...

Il me regardait avec attendrissement. Son émotion était considérable. Il me pria de m'asseoir et m'offrit une prise.

— Oh ! répéta-t-il, c'est merveilleux, à votre âge ! Vous aimez donc bien Notre Cher Seigneur Jésus-Christ ?

— Oh ! oui, oh ! oui. Qui n'aimerait pas Jésus-Christ ? C'est comme une étoile qui se reflète dans les boues du monde...

— Voilà votre billet, répliqua le curé. Je vous souhaite beaucoup de bonheur dans le saint état du mariage.

Laurette qui s'était rendue, elle, à la paroisse Saint-Paul, s'en tira beaucoup moins bien que moi. Elle ne sut jamais répondre convenablement aux questions que son directeur de conscience lui posa.

— Voyons, mon enfant, lui demanda celui-ci, combien de personnes y a-t-il en un seul Dieu ?

— Vous voulez m'attraper, fit Laurette mais je ne suis pas si bête. Il est évident que s'il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a qu'une seule personne !

Le curé de Saint-Paul, qui croyait qu'elle se moquait de lui, faillit se fâcher.

— Enfin ! s'écria-t-il, vous êtes croyante ?

— Bien sûr que je suis croyante, sinon je ne serais pas ici...

— Vous êtes croyante, mais vous ne comprenez rien...

— Oh ! trancha Laurette d'un air excédé, on n'a pas besoin de comprendre pour croire.

Néanmoins, elle obtint l'autorisation de se marier sans autres difficultés.

★  
★★

Le lendemain nous nous rendîmes à la cathédrale pour y chercher l'absolution de nos péchés.

D'habitude les esprits forts se font remplacer au confessionnal par un pauvre diable — il y en a qui acceptent cet arrangement moyennant quarante sous. Mais je ne

suis pas si esprit fort que ça. Puis, j'ai horreur de faire les choses à demi. Du moment que j'avais accepté de me marier à l'église, je voulais que tout s'accomplît selon les rites.

La cathédrale était déserte, blanche, haute et froide comme une forêt de marbre. Quelques cierges brûlaient au pied du maître-autel, pareils à des tiges blanches fleuries d'une étoile. La célèbre toile de Rubens, l'Exaltation de la Croix était découverte.

La vue de ce chef-d'œuvre transporta mon âme au-delà des pensées humaines.

Un groupe compact d'hommes au torse herculéen, des géants désespérés et formidables, s'arc-boutaient sous le poids d'une croix colossale. C'était comme une arbalète monstrueuse, chargée de chair martyrisée, qu'ils essayaient de braquer vers l'abîme des cieux. Qu'était-ce encore ? Une supplication ardente ? Un appel véhément à la pitié ? Un mât de détresse, planté par les humains, ces

---

naufragés de l'infini, aux bords des gouffres du néant et de la mort ?

Je sentais bien, en ce moment, que seul l'Esprit peut agrandir l'homme et amplifier la vie. Et que l'esprit ne se peut nourrir que de beauté et de vertu. Ne valait-il pas mieux prier que de réfléchir, prier que de raisonner... jusqu'à l'absurde, ne fût-ce que pour garder notre cerveau vierge des basses pensées ?

Le soleil éclairait les vitraux de l'église et les rendait pareils à un feuillage lumineux rempli d'oiseaux et de fleurs. On y voyait des seigneurs vêtus d'écarlate, des chevaliers tenant haut leur épée, des dames qui portaient un faucon sur le bout de leurs doigts.

Et les lampes d'argent, les candélabres vermeils, les piliers, les portes, la chaire, les châsses, les reliquaires et les statues, tout était travaillé, ciselé, sculpté de merveilleuse façon. Qu'étaient devenus les auteurs de tant

de beauté majestueuse, de tant de grâce ?

Disparus ! Ainsi passent sur la terre dévoratrice, sans arrêt, des foules d'êtres anonymes, laborieux et sages. Ils sont le bon grain qui suffit à la moisson d'une année. C'étaient leurs ossements, peut-être, qui dormaient à mes pieds sous les larges dalles funéraires du sol ?

Pourquoi ne deviendrais-je pas semblable à eux ? Laissant derrière moi une œuvre simple et de bonne foi, et de doux exemples ?

On doit bien dormir à l'ombre des clochers quand on a bien vécu ; humblement sans orgueil, sans méchanceté, sans fourberie.

Cependant je voyais aussi, non loin de moi, un tombeau de marbre blanc qui se dressait fastueux dans l'ombre.

Ce tombeau était surchargé d'emblèmes héraldiques et d'allégories. Et la figure d'un vieillard au front sévère, vêtu d'une armure milanaise, y était accoudée. Le vieillard

tenait dans sa main un bâton de commandement. Il semblait se réveiller à l'appel d'un Ange penché sur son linceul.

Je ne comprenais pas le sens de l'inscription latine gravée à la base du monument. Pourtant j'eus un rire moqueur et je me dis :

— Cette épitaphe doit être menteuse, comme ces effigies. Non, ce soldat vêtu de fer ne ressuscitera pas d'entre les morts !...

Mais le prêtre entra dans le confessionnal. Je me préparai à lui révéler les mauvaises actions de ma vie. Il est sublime, songeai-je, d'aller vers un homme et de lui dire :

— Voilà ce que j'ai fait, voilà ce que j'ai pensé. Pouvez-vous me le pardonner au nom du Christ ?

Ayant pensé ces choses, j'entrai dans le confessionnal et jè me mis à genoux. Le rideau vert s'ouvrit et la face du curé toucha presque la mienne. Je fus un peu offusqué par sa forte haleine.

— Mon père, lui dis-je, je suis un homme de bonne volonté, j'ai toujours vécu selon la morale chrétienne, aimant mon prochain et pardonnant les offenses, mais sans me préoccuper des commandements de l'église.

— Ça ne suffit pas, répondit le curé. Croyez-vous fermement en Dieu ?

— Pas toujours, mon père, mais je n'ai jamais cessé de l'aimer ?

— Vous n'alliez jamais à l'église ?

— Non, mon père.

— Faisiez-vous vos Pâques ?

— Non, mon père.

— Continuez.

— Si j'ai bien compris mon catéchisme, je n'ai pas commis beaucoup de sortes de péchés. Je volais un peu mon père.

— Ah ! ah ! comment ça.

— Quarante sous par-ci, par-là dans son gilet, le matin, quand je manquais d'argent.

— Vous avez aussi péché contre la chair ?

— Oui, beaucoup, j'ai dormi avec toutes sortes de femmes.

— Quelles femmes ? Des femmes mariées... ?

— Deux femmes mariées...

— Avez-vous débauché des petites filles ?

— Non, mon révérend, j'ai toujours été pauvre. Je me contentais de filles de bar et de prostituées.

— Est-ce tout ?

— A peu près, mon père

Le prêtre parut déçu. Une expression d'ennui voila son visage morne. Puis il me demanda tout à coup, avec une petite lueur rouge dans les yeux.

— Ne vous êtes-vous jamais livré à des accouplements contre nature ?

— Qu'est-ce que cela signifie... ?

— Par exemple, avec des hommes ?

— Oh ! non !

— Avec des animaux.

— Oh ! non ! non ! Je ne suis pas si compliqué. Une bonne...

— Ça suffit. Récitez l'acte de contrition et repentez-vous. Revenez à l'église. Il faut lutter contre vos mauvais instincts en faisant usage des Saints Sacrements. Pour votre pénitence, vous récitez dix Pater et dix Ave Maria. .

Ce n'était pas cher ! Pourtant je sortis de mon réduit le cœur triste. J'avais pensé que cela aurait été plus mystérieux et plus auguste. Puis les prêtres ont tort de dîner avant d'aller ouïr leurs pénitents. Le moyen de prendre un homme qui sent le gigot à l'ail pour un représentant de Dieu sur la terre.

Mais déjà les ténèbres du soir envahissaient la vaste église.

Laurette vint me rejoindre le visage sérieux. Je m'aperçus qu'elle était impressionnée et qu'elle s'apprêtait à bien accomplir ce qui lui avait été prescrit.

Nous ne nous dîmes rien. Nous étions tous les deux en face de notre conscience. La mienne me parut assez claire. Une vertu y brillait, l'Espérance.

Et dans ma prière je souhaitai ardemment de vivre toujours sans haine et sans rancune, sans envie, sans colère. Les sublimes paroles du Pater m'exaltaient :

Notre Père qui êtes aux cieux que votre saint règne arrive...

Je répétais plus souvent qu'il me l'avait ordonné, ce cri délicieusement désespéré vers l'Inconnaissable.

Et pendant que ma pensée, des tréfonds obscurs de mon âme, s'exaltait vers la lumière encore invisible, mais déjà soupçonnée, mes yeux s'arrêtaient parfois sur ma future compagne.

Elle était là, bien sage sur sa chaise, la tête entre les épaules, comme une grande petite fille en pénitence.

— Elle est innocente, pensai-je. Elle ne sait rien. Rien de plus que son canari, sa chatte et son petit chien. Que vais-je faire de cette vie ? De cette vie que l'on va me confier ? Pourrai-je lui donner le savoir et le bonheur qui me manquent ?

Mais le suisse qui rôdait dans l'église, en frappant les dalles de sa canne de tambour-major, s'approcha de nous. Il nous pria sans excès de politesse de déguerpir. C'était un homme considérable, équipé à la manière d'un arracheur de dents.

— Viens, dis-je à Laurette, allons parler au Bon Dieu ailleurs.

Nous sortîmes de Notre-Dame. Déjà toutes les vitrines des boutiques et des restaurants étaient éclairées.

Au coin du Marché-aux-OEufs, nous achetâmes un cornet de pommes de terre frites. Nous les mangeâmes en nous disputant les brins, comme des moineaux. Nous étions

tout à coup devenus très contents et très gais. Je ne pouvais m'empêcher de songer à mon enfance. Aux bons samedis soir, quand ma mère me lavait, me frisait, me douchait et me mettait une propre chemise.

\*  
\*\*

Une semaine après eût lieu la cérémonie du mariage.

A l'Hôtel de Ville on nous donna un beau livret, relié aux armes de la cité. A l'église on bénit nos anneaux et l'on nous fit jurer une fidélité éternelle. Puis le bedeau m'attira à l'écart et me réclama deux francs soixante quinze centimes pour les frais.

Le soir nous allâmes dormir comme de coutume, mais cela nous parut tout de même quelque chose de neuf. La volupté était devenue une sorte de devoir, nullement déplaisant.

Je voulus profiter de mon état d'homme marié pour tenir maison.

Mon castel devint un centre d'art où les jeunes peintres d'Anvers venaient parler de littérature et les jeunes littérateurs de peinture.

Et j'offrais de la bière, du thé, des gâteaux, du café à profusion. Bientôt j'eus autant d'amis que Timon d'Athènes. Mais plus heureux que Timon, je ne fus pas trahi par eux tous quand vint la misère.

Cependant ils faisaient tous la cour à Laurette. J'avais trop de savoir-vivre pour me préoccuper de si peu de chose.

Parmi les habitués de ces réunions, il y avait un certain Gilbert. Il n'avait aucun génie, mais il nous servait agréablement de pâtre.

C'était un ancien sous-officier. Comme il était escrimeur, je l'avais attiré chez moi pour m'entretenir la main. Sans profit d'ail-

leurs, car il tirait sans aucune adresse et sans aucun esprit.

Mais il nous amusait grâce à sa faconde et à son étonnante physionomie. Il portait beau. Toujours vêtu d'une jaquette à longues basques, de pantalons à la hussarde, il arborait des cravates vert pomme ou rouge feu qui mettaient en valeur la couleur animée de son teint. Il était discrètement chauve et étalait, sous son grand nez aux narines démesurées, une superbe paire de moustaches.

— Je sais, ce que je sais, disait-il, mais j'estime que vous autres artistes, vous avez tort de vivre comme vous le faites. Vous jetez le manche après la cognée. Puis vous ne valez de l'argent, — c'est comme les cochons, — que lorsque vous êtes morts.

Il lisait les feuilles publiques et était au courant des questions du jour. Parfois même il allait jusqu'à affirmer que « l'histoire est un éternel recommencement » et

« qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil ». Il professait un vaste mépris pour les utopies humanitaires et pacifistes et décrétait, sans hésiter que « les trois quarts des hommes sont bêtes ». Il était partisan de la peine de mort, du fouet pour les apaches et de l'instruction obligatoire.

Pourtant la vie de Gilbert avait été aventureuse. Ses yeux ronds avaient contemplé les rives lointaines, les océans sans fin, mais n'avaient rien vu. Lors de la création du navire-école, il s'embarqua à bord du *Smet de Nayer* en qualité de moniteur. Et il avait été à Valparaiso, et fait naufrage en plein Atlantique !

Quelquefois nous lui demandions de nous lire quelques chapitres de son journal de voyage. Il ne s'y refusait jamais. Et alors il nous arrivait d'entendre des passages dans ce goût-ci :

*A hauteur des îles de... nous aperçumes*

*un requin. Ce monstre vorace que les matelots appellent, dans leur langage pittoresque le tigre des mers est quasi atteint de cécité absolue. A cause de ce détail, il est accompagné, NE VARIETUR, de deux poissons de taille lilliputienne...*

Ou bien :

*Il est beau d'admirer une tempête se déroulant sous les tropiques, quand Borée en colère hérissé la barbe de Neptune.*

Mais c'étaient surtout le sérieux et l'aplomb, la dignité du lecteur-auteur qui embellissaient tout cela.

Gilbert s'entendait singulièrement bien avec mon canari, avec monsieur Brusquet et avec Laurette. Seule Gipsie le fuyait et faisait le gros dos à son approche.

Quand j'étais là, la chatte sautait sur mes genoux et de là bravait son ennemi, avec des yeux fixes, durs et haineux.

Il finit par la détester et par en avoir peur.

— Vraiment, protestait-il, je ne comprends pas comment vous puissiez aimer les chats. Les chats sont faux.

— Non, non, ils sont fiers et indépendants. Je préfère le mépris hautain et indomptable de Gipsie à la basse servilité des roquets.

— Cela n'a pas de sens commun.

— Je l'espère bien.

— Puis, Gipsie est belle et de noble race, ça excuse tout à mes yeux.

— C'est vrai, intervint Laurette. Elle seule peut tout se permettre ici sans être battue ni grondée. Elle déchire les livres, met ses pattes noires sur le papier blanc des manuscrits et casse les statuettes ! Si j'en faisais autant, il me tuerait...

Ils continuaient à converser là-dessus, en gens sérieux, me laissant hors du débat, certains d'avance que je ne dirais que des choses extravagantes et contraires à l'opinion de tout le monde.

Gilbert donnait à Laurette des recettes pour soigner ses animaux et pour faire la cuisine. Il se liguait avec elle contre moi, lorsque je voulais établir quelque règle inattendue dans mon train de maison.

Une fois nous eûmes, Laurette et moi, une querelle là-dessus.

— Eh ! c'est un sot ! m'écriai-je. Il raconte toujours la même chose.

— Bah ! répliqua Laurette, c'est comme tous les autres. Tes amis ne peuvent discourir pendant dix minutes sans parler de Rembrandt, de Balzac ou de Shakespeare.

Enfin Gilbert devint notre familier. Il nous accompagnait dans nos promenades, au théâtre et au café.

Partout je l'accablais de railleries impitoyables. Il aiguissait singulièrement ma verve. Plus je le connaissais, plus je le trouvais comique. Je griffonnais sa caricature sur le marbre de la table où s'alignaient nos

consommations. Je prenais les gens à témoin avant de l'écraser de pointes, de sarcasmes et de bons mots.

Lui, il me servait de plastron sans se fâcher. Au contraire, il se prêtait à mon jeu et en riait le premier. Laurette en riait aussi, à faire craquer son corset.

Gilbert avait de bonnes manières. Tous les dimanches il apportait à ma femme, un bouquet de violettes ou d'autres fleurs et un sachet de bonbons.

Un soir, en entrant chez moi à l'improviste, je le trouvai couché sur mon divan.

Au dehors il pleuvait à torrents. J'avais les pieds humides et mon manteau était tout trempé.

Un bon feu brûlait dans ma cheminée. Laurette se tenait debout au milieu de la chambre, le visage inquiet.

— Brr ! criai-je, vite du thé !

Gilbert se redressa et se frotta les yeux.

— Ah ! dit-il, avec un drôle de regard, je m'étais endormi...

Je me mis à rire, car je croyais qu'il était confus à cause de sa toilette dérangée. Sa belle cravate était dénouée, et son pantalon avait perdu son pli correct et militaire.

— Allons, allons, répétai-je, vite du thé bien chaud et bien sucré.

— J'étais fatigué, continua Gilbert. J'ai couru toute la journée. Depuis mon retour d'Amérique j'ai de ces somnolences. Il faudrait que je voie un médecin. C'est d'habitude en hiver que ça me prend. C'est ridicule, madame, vous auriez dû me réveiller. C'est aussi la faute de mon chef de bureau. Il a voulu absolument que je prenne l'apéritif avec lui. Rien n'est plus nocif que ces alcools variés. Ils intoxiquent l'organisme petit à petit. La mémoire s'en va et les artères se durcissent comme des tuyaux de pipe. Au fond qu'est-ce que cela signifie ? On dit

« jeunesse qui veille, vieillesse qui dort signe de mort ». Or, je ne suis ni jeune ni vieux. Alors je ne sais pas si...

Il y avait longtemps que j'avais tourné le dos à Gilbert, pour tirer mes souliers. En entendant cet interminable verbiage, je me retournai brusquement et je le regardai en face.

Il devint très pâle et s'arrêta net de parler.

Cela me rappela, tout à coup, une scène identique où j'avais joué le même rôle que lui. Il pleuvait aussi, et le mari était mon meilleur ami, presque un frère.

Je mis la main sur une des dagues de ma panoplie. J'eus un moment de vertige. Puis je répétai encore une fois et d'une voix calme :

— Voyons, Laurette, donne-moi ce thé. Faudra-t-il encore le réclamer dix fois ?

Laurette courba la tête et sortit doucement.

## CLAIRE

Un soir Gilbert m'entraîna au Club des Maîtres d'Armes civils et militaires.

En entrant dans la salle d'armes, j'aperçus un vieux camarade de régiment que j'avais perdu de vue depuis longtemps. Il s'appelait Leduc. C'était un bel homme, au profil d'aigle avec des yeux gris et pénétrants. Sa taille dépassait la mienne d'une bonne tête et demie.

Il m'invita tout de suite à tirer avec lui à l'épée de combat. L'invitation fut faite d'une manière un peu fanfaronne qui me

---

déplut. Je courus au vestiaire pour m'équiper.

Je me sentais souple, ce soir-là, les pieds légers comme si j'avais chaussé les sandales de Mercure.

Je choisis une épée bien équilibrée en arrière par son lourd pommeau, et j'allai m'aligner sur la planche, devant Leduc.

A peine en garde, je sentis que j'avais affaire à forte partie. Leduc tirait avec beaucoup d'adresse et de ruse. Il était patient, tenace et possédait à fond quelques ripostes foudroyantes, qu'il plaçait au bon moment. Je m'aperçus qu'il fallait ici m'aider de toute mon agilité et de toutes les ressources de mon esprit, de mes nerfs et de mes muscles.

J'adoptai un jeu fuyant rempli de feintes et de parades inattendues. Je sortis quelques-uns de ces tours qui sont dans les vieux traités où s'instruisaient les maîtres spadassins, des bottes qui ne valent rien au fleuret, mais

qui sont excellentes dans la lutte irrégulière et brutale mise à la mode par les partisans de l'épée de combat.

Leduc touché deux, trois fois, — par un coup de *seconde*, qui n'est plus dans les manuels modernes, frappé sous le bras après la parade, au masque après un esquivement de corps, sur un dégagement de sixte en quarte, *in-quartata*, comme disaient les Italiens, se fâcha.

— C'est un travail de coupe-jarret ! s'écria-t-il. On n'a jamais vu ça...

— Ce n'est pas moi, répliquai-je, qui ai mis l'épée triangulaire à la mode. Je préfère cent fois le fleuret et sa science et sa courtoisie. Mais puisque tout le monde veut faire de l'escrime de duel, — positivisme, voilà de tes coups ! — il la faut faire à fond.

— Ah ! dit Leduc, du moment que nous tirions pour toucher, vaille que vaille, il fallait le dire. Je me serais défendu en consé-

quence. Re commençons cela en trois coups de bouton...

Nous reprîmes tous les deux du champ. Les autres escrimeurs de la salle vinrent se grouper autour de nous.

Leduc avait adopté une garde sévère, la pointe horizontale, le bras presque tendu, l'avant-bras caché par la coquille de son arme. Il était fortement assis sur ses jambes.

L'assaut s'engagea tout de suite très vif. Leduc avait l'avantage sur moi, de la taille et de la force physique ; mais j'étais beaucoup plus leste, plus vif et plus subtil que lui.

Je brisais continuellement ses feintes et ses attaques par des changements de main, de quarte en septime, de sixte en octave, ou plus clairement de haut en bas. Il y eut plusieurs corps-à-corps et même des bousculades. A la fin, Leduc me blessa à la gorge, au défaut du masque, par un coup d'arrêt ;

je venais de lui entailler le poignet avec ma coquille.

Nos épées étaient faussées. Les spectateurs se jetèrent entre nous, car ils nous croyaient en colère.

Alors nous nous démasquâmes en riant et nous nous tendîmes la main.

— Peste ! s'écria' Leduc, quelle abeille ! Ça pique... Allons boire un verre...

Nous sortîmes ensemble de fort bonne humeur.

Leduc m'entraîna dans un bar où il était connu. Une belle patronne, une princesse d'auberge, couverte de bijoux, trônait derrière le comptoir. Leduc me paya une bouteille de bière anglaise.

— Tu es un vrai diable, disait-il, un vrai diable. Te souviens-tu de ce bon Max ?

C'était une vieille histoire.

En parlant de Max, Leduc faisait allusion à un *brave* Allemand qui tenait autrefois un

cabaret dans le voisinage du Fort X..., où nous étions en garnison.

Nous allions chez lui à cause de sa femme, Hilda, une superbe blonde aux yeux de velours. Ce fut moi qui réussis à devenir son amant en titre. Et Max n'osait..., ou ne voulait rien dire.

Ce lointain souvenir, évoqué par hasard, et je crois sans intention, nous mit sur le chapitre des femmes infidèles et des cocus contents.

Avec moi, affirma Leduc, cela ne serait pas si facile. J'ai été infirmier à l'hôpital de S..., où j'ai assisté à des séances d'hypnotisme. Eh bien, au moindre doute j'endormirais ma femme, et elle me dévoilerait toutes ses actions. Ainsi je suis bien certain de ne jamais entrer dans l'illustre confrérie... !

— Doucement, répliqua l'hôtesse, il ne faut jurer de rien.

Mais Leduc s'entêta. Dès lors il me parut un peu ridicule.

Cependant nous nous quittâmes fort bons amis. Leduc insista pour que je revinsse toutes les semaines au cercle.

Il me reconduisit jusque chez moi. Devant ma porte, il renouvela, encore une fois, ses protestations d'amitié.

Il me plaisait. Il avait bonne mine et parlait non sans éloquence. Chose singulière pourtant, nous ne pûmes jamais faire calmement de l'escrime ensemble.

Chaque fois que nous nous trouvions face à face, sur la planche, le visage masqué de fer, nous ne pouvions nous empêcher de nous jeter sauvagement l'un sur l'autre.

\*  
\*\*

Un soir d'été, en revenant du Port, j'aperçus Leduc assis à la terrasse d'un café, en compagnie d'une jeune femme. Je m'approchai du couple, le chapeau à la main.

— Tiens, voilà Valentin, dit Leduc.

Et se tournant vers sa compagne, il ajouta :

— Tu sais, c'est le poète Valentin, je t'ai parlé souvent de lui...

Pour moi, il compléta d'un air triomphant :

— Ma femme.

Madame Leduc leva vers moi son visage délicat.

Elle avait une blouse de soie blanche et une toque noire. Je ne sais si c'était à cause de la lumière atténuée tombant des vitrines du café, mais le visage de Madame Leduc me parut d'une couleur et d'une finesse extraordinaires.

C'était de l'ivoire transparent. De l'ivoire dont l'éclat poli se mariait admirablement avec la blondeur prodigieuse des cheveux. (Je pourrais employer ce terme un peu extravagant et un peu précieux : du blond fou.) C'était une tête menue sur un cou frêle,

écrasée par un triple diadème de torsades d'or. Cela charmait le regard tout en l'éblouissant !

Et mes yeux rencontrèrent les yeux de la jeune femme. Ces yeux me semblèrent craintifs et étonnés. Et, eux aussi, possédaient une teinte inattendue de violettes fanées, qui contrastait et s'harmonisait à la fois avec la couleur chaude, automnale de la chevelure.

Divin enfantillage de l'Amour ! Dès cet instant, j'eus cette pensée, si familière à tous les amants :

— Je la reconnais, elle m'a reconnu !

Pourtant je chassai cette douce rêverie loin de mon esprit, Leduc était un superbe gail-  
lard ! Elle devait l'aimer. Puis il ne semblait réellement pas appartenir à l'espèce des maris faciles.

Il avait été aux colonies. C'était un homme audacieux et fort. Sans nul doute, il descendrait un amant de sa femme, aussi tranquil-

lement qu'on descend une panthère à l'affût.

Et néanmoins, il me parut qu'elle me regardait avec complaisance, avec une insistante sympathie. J'en voulus douter. Et je m'efforçai de me montrer froid, peu agréable. Mais toujours elle reprenait la conversation et essayait de me faire parler.

Elle dit quelques mots au sujet d'un roman qu'elle avait lu. J'allais lui répondre, lorsque Leduc nous coupa la parole un peu impatienté. Je vis que l'attitude de sa femme lui déplaisait.

\*\*\*

J'eus plusieurs fois l'occasion de voir madame Leduc à partir de ce jour.

Elle s'appelait Claire. Elle venait souvent au Club des Maîtres d'Armes pour nous voir tirer. A chacune de ces rencontres, il me sembla que la jeune femme recherchait ma

compagnie. Elle trouvait des prétextes bizarres pour bavarder avec moi.

Une fois, par exemple, elle me demanda :

— Est-il vrai, monsieur Valentin, que vous vous occupez d'astrologie ?

— Grands dieux, madame, qui vous a raconté cela ?

Dans la salle, quand je me mesurais avec Leduc, l'épée aux doigts, je ne pouvais jamais m'empêcher de penser :

— Serait-il de taille à me tuer en duel ? Voyons, en un coup... ?

Peut-être qu'une idée semblable le travaillait. Et c'était cela, sans doute, qui rendait nos rencontres si âpres, si violentes, si emportées ? Les étincelles jaillissaient de nos lames froissées. Plusieurs fois nous faillîmes nous blesser.

La beauté de Claire était précieuse. Pour en définir le caractère je pourrais dire : c'était une beauté du temps de Marie-Antoi-

nette ! Claire eut été adorable dans le touchant costume « à la victime » que portaient les ci-devant pour aller à l'échafaud. Son visage était à la fois noble et triste.

Je n'étais pas seul à m'en apercevoir. Claire était entourée d'une cour d'adorateurs, timides, — à cause de ce terrible mari, mais empressés. Ils se contentaient de soupirer discrètement, de faire les galants, car elle était un peu hautaine, et l'œil de Leduc était partout : un œil glacé, pénétrant et prompt d'oiseau de proie.

J'avais tôt remarqué que ces soupirants se ménageaient entre eux, comme les prétendants de Pénélope. Mais lorsque je me présentai pour entrer dans leur cercle, je fus accueilli par une hostilité très marquée. A tel point que cela faillit dégénérer, plus d'une fois, en querelles de cabaret. Cette hostilité insolite et générale me parut être un indice troublant.

Un autre indice me fut fourni par Laurette.

D'habitude lorsque Laurette, — qui n'était ni envieuse, ni extraordinairement jalouse, me disait d'une femme : — celle-là me déplaît, je dressais toujours l'oreille. Cela signifiait pour moi, que j'avais quelque chose à espérer de la femme visée.

Or, dès qu'elle eût fait la connaissance de madame Leduc, Laurette se montra beaucoup plus hargneuse que de coutume.

— Je la trouve antipathique, affirmait-elle.

— Mais elle est gentille.

— Non ! Elle est dissimulée, hypocrite : une vraie sainte Nitouche !

— Quelle folie... ! Ça me paraît, au contraire, un être très droit et très fin.

— Ni droite, ni claire, en dépit de son nom. Pas propre même, ni au physique ni au moral.

Et avec une animosité soudaine, dont je ne

l'aurais pas crue capable, Laurette ajouta :  
— Une vraie nature de fille, dont un homme avisé ferait tout ce qu'il voudrait.

Alors je m'indignai et je la fis taire.

Je restai longtemps sans adresser à Claire la moindre parole qui aurait pu dévoiler le secret penchant que j'avais pour elle. Mais j'allais parfois la voir, à l'heure où je savais que Leduc n'était pas chez lui.

Elle m'accueillait toujours avec un air de surprise un peu joué. C'était habituellement à la tombée du soir. L'éclat de la lampe mettait ses boucles d'or en feu.

Et nous nous efforcions de ne parler que de choses très banales et très inoffensives. Mais malgré nous, nos discours glissaient toujours vers les brûlantes questions du sentiment.

Souvent mes yeux s'arrêtaient sur son éblouissante chevelure. Cela me coupait la parole. Alors Claire baissait la tête

comme pour m'offrir un peu de cette lumière féerique qui auréolait son front. Nos silences étaient encore plus redoutables que tout ce que nous aurions pû nous dire. Les bruits du dehors, le tic-tac de la pendule, le frémissement des choses invisibles, bougeant dans l'ombre, parlaient pour nous. Tout criait, tout murmurait et répétait : Je t'aime, je t'aime, je te désire, doucement, douloureusement. Oh ! très fort... très fort aussi !

D'ailleurs, c'était comme un complot. Les *autres* s'efforçaient à nous apprendre ce que nous voulions peut-être ignorer.

Quand Leduc entra pendant que j'étais là, il ne manquait jamais de crier d'une grosse voix, en poussant la porte :

— Attention les amoureux, que je vous pince en flagrant délit, et vous verrez... !

Il prenait cela pour une bonne plaisanterie et ne voyait pas que cette simple idée,

---

que nous pourrions être amants et souffrir ensemble, nous émouvait tous les deux profondément.

\*

\*\*

Je poussai Laurette à se lier avec madame Leduc et à la prier de venir de temps en temps chez nous.

Il n'y avait là rien de perfide. Tout en aimant madame Leduc, je ne cherchais ni n'espérais devenir son amant. L'aventure m'effrayait beaucoup pour elle et un peu pour moi. Je croyais qu'une tendre amitié aurait pu me suffire.

Laurette elle-même ne craignit rien de fâcheux. Elle me dit seulement, d'un ton un peu railleur :

- Avoue que tu as là un fort caprice...
- Mais non, elle m'intéresse.
- Tu la crois plus intelligente que moi,

plus distinguée... Les hommes sont des enfants. Ils ne peuvent voir un jouet neuf sans avoir envie de l'ouvrir.

— Non, répliquai-je, je t'en prie, agis en compagnie intelligente. Tu me connais bien. Je t'aime, maintenant, très profondément. Tu es mon épouse, tu portes mon nom, toute ma vie t'appartient... Seulement il faut m'en laisser un peu. Ne pas te mettre en travers des petites affections que je pourrais avoir, à côté. Je suis...

— Va, va, fit Laurette, ne bafouille pas. On te la donnera ton âme sœur ; je ne suis pas si sotté que j'en ai l'air.

Et elle tint parole.

C'est ainsi qu'il advint que Claire apparaissait parfois à nos réunions d'artistes.

Elle s'y montrait timide et réservée, ne se mêlant jamais aux discussions, mais écoutant avec un plaisir visible nos interminables bavardages sur les derniers salons et les derniers livres parus.

Ensuite, il arriva qu'elle vint chez nous en dehors de nos jours convenus, en amie. Laurette qui était à sa cuisine, l'envoyait dans la fameuse chambre où je me tenais d'habitude.

Claire s'asseyait sur le divan pendant que je continuais d'écrire. De temps en temps je m'arrêtais et je levais mes yeux vers sa blonde chevelure. Elle souriait alors, et je reprenais ma besogne.

Laurette montait pour nous apporter du thé et des gâteaux. Comme Leduc, elle ne manquait jamais de défier le destin :

-- Ah ! je vous y prends les amoureux...  
Attention !

Cela me fâchait et me rendait honteux à la fois.

\*  
\*\*

Un jour Claire vint sonner chez moi pendant que Laurette n'y était pas.

---

Laurette était sortie pour aller au cinéma avec Gilbert.

D'abord Claire ne voulut pas entrer. Mais j'insistai tellement qu'elle céda.

Elle me suivit dans mon cabinet de travail. Je lui offris du vin et des cigarettes.

Nous restâmes longtemps ensemble, ne disant que des choses insignifiantes, selon notre habitude. On eût cru que les mots nous faisaient peur.

Mais le crépuscule voila la pièce d'une ombre grise. Alors j'allai m'asseoir à côté de Claire, sur le divan. Je voyais, sous sa blouse de linon, son sein se soulever rapidement.

Jamais je ne lui avais dit que je l'aimais. Elle me semblait un être si immatériel, si pur, que je craignais toujours, en dépit des apparences, de l'offenser. Il n'y avait aucune familiarité, aucun laisser-aller entre nous.

Et cependant, cette fois-là, je lui pris la main. Aussitôt Claire se tourna de mon côté

et je vis son blanc visage sourire, et comme s'éclaircir encore dans la demi-obscurité. Eperdu j'osai un geste inouï. Je posai mes lèvres sur les boucles d'or, — elles étincelaient même dans la nuit, de sa féérique toison.

Et ce fut quelque chose de tout à fait semblable à elle, exquis, suave, inexprimable. Claire avait des gestes, des mots, des cris dont elle possédait seule le doux et délicieux secret. Tout était inattendu et dans son amour et dans ses beautés cachées. La joie me bouleversa un peu et me fit perdre la tête.

Nous nous oubliâmes dans une sorte d'extase.

Mais soudain quelqu'un frappa à la porte de la rue. Ce fut le réveil brusque. Nous nous regardâmes épouvantés. Je descendis vite, et j'ouvris. C'était Laurette.

— Ah ! c'est toi... ? balbutiai-je.

Je l'avais oubliée.

— Vite ! J'ai perdu ma clef. Je suis toute trempée.

En effet, il pleuvait à torrents. Et Laurette entra en me bousculant presque. Elle courut à sa chambre.

Je rejoignis Claire.

— C'est ma femme.

— Ah ! mon Dieu... !

— Eh ! ce n'est rien. Elle se met en peignoir, elle va descendre.

En effet, peu après, Laurette apparut un peu pâle. Elle donna la main à madame Leduc.

— As-tu fait une bonne promenade aujourd'hui ? Où as-tu laissé Gilbert... ? lui demandai-je.

— Je me suis embêtée, répliqua Laurette sèchement, en prenant un livre dans la bibliothèque. Gilbert est un idiot. Je l'ai envoyé promener.

— Ah bah ! te voilà de bien méchante humeur. Qu'as-tu ?

— Mais je n'ai rien. J'ai les pieds mouillés, voilà tout. Crois-tu que c'est drôle d'avoir les pieds mouillés ? Aussi il y a quinze jours que je te dis que mes bottines prennent l'eau.

Claire se leva embarrassée.

— Il est tard, dit-elle. Il faut que je me retire.

Laurette ne répondit rien. Je reconduisis madame Leduc jusqu'à la porte.

Avant de s'en aller, Claire murmura en me regardant avec des yeux remplis de crainte :

— Laurette paraît fâchée, est-ce que... ?

Je haussai les épaules.

— Laurette ? Quelle idée. Elle est à cent mille lieues de là. D'ailleurs je suis le maître...

Nous nous embrassâmes encore, longuement. Puis elle partit.

\*  
\*\*

J'étais remonté dans mon cabinet et je m'étais couché sur le divan. Je suis tellement accoutumé à vivre de souvenirs que je préfère presque le bonheur passé au bonheur présent. Pour dire la chose d'une façon peu jolie mais exacte : j'adore ruminer mes joies.

Et c'est pourquoi j'étais là, bien tranquille, le corps engourdi, mais l'esprit éveillé, tout rempli de ce qui venait de m'arriver, lorsque Laurette jeta avec violence son livre dans un coin. Elle se mit à marcher de long en large, comme un personnage de tragédie pendant une scène pathétique. Je la regardai avec stupeur.

Tout à coup elle éclata :

— Non, non, non ! ça ne se passera pas comme ça !

— Quoi ? demandai-je. Quoi ?

— Ça ! ça ! ça ! cria-t-elle.

Je me mis sur mon séant. J'étais abasourdi. Laurette en révolte était pour moi un spectacle prodigieux, inconcevable. Jusque là sa volonté ne s'était jamais opposée ouvertement à la mienne.

— Mais enfin, de quoi s'agit-il ?

Laurette croisa ses bras sur sa poitrine.

— Crois-tu, commença-t-elle, que je n'aie rien vu.

— Vu quoi ?

Alors elle éclata :

— Tous les deux ! Vous étiez pâles tous les deux. Tu venais de la...

Elle dit la chose brutalement. Son visage était décomposé par une haine sans nom. Comment, c'était là Laurette<sup>e</sup> ? La pauvre et humble Laurette ? La plaintive Laurette qui était venue s'asseoir à mon foyer, un jour de détresse ? Laurette qui m'avait demandé

asile ? Laurette que j'avais *osé garder*, parce qu'elle m'avait semblé inoffensive et surtout obéissante.

Une colère subite, beaucoup trop grande, enflamma tout à coup mon cerveau. Je bégayai :

— Hein..., quoi ? Tu oses me demander compte de mes actes ? Tu oses me parler, sur ce ton, à moi ? A moi qui n'ai jamais obéi à rien ni à personne ? Tu...

— Je suis ta femme !

— Et après ?

— Ta femme légitime !

— Et après ?

— Ton épouse ! Tu es à moi. Tu es MON mari, MON homme. Je ne veux pas qu'on me prenne MON mari !

Elle ne pouvait pas mieux dire pour me rendre fou de rage.

— A toi ! hurlai-je, en bondissant sur mes pieds et en marchant vers elle, à toi !

TON homme. Malheureuse ! ne répète pas ces choses où je me sauve d'ici, à l'instant, pour ne plus jamais revenir ! A toi ? Moi, appartenir à quelqu'un ? Etre à quelqu'un ? Qui t'a appris... ? qui t'a enseigné ces stupidités... ?

— Tu n'as pas le droit de te mettre au-dessus de la loi commune.

Laurette ne se rendait pas compte que tout ce qu'elle disait, et que toute femme m'aurait dit à sa place, ne faisait que m'irriter davantage. Elle ne connaissait que la règle commune et voulait m'y plier. Je n'avais pas assez de sang-froid, en ce moment, pour accepter ses remontrances. Je voulus encore user de mon autorité et de la peur que je croyais lui inspirer :

— C'est assez, grondai-je. Allez dans votre chambre et laissez-moi. Vous reviendrez quand vous serez redevenue ce que vous étiez encore hier...

Mais Laurette qui jamais ne s'était permis de discuter avec moi, de me contredire, de ne pas se soumettre entièrement à mes ordres, maintenant me résistait.

Elle me résistait âprement, avec une flamme sauvage dans ses yeux noirs.

Elle s'était adossée au mur, la tête baissée. Je vis qu'elle avait la tête lourde, épaisse et dure. Je pouvais la tuer elle ne céderait pas.

— Bien, criai-je, en retournant à ma place, c'est ainsi... ! Eh bien vous verrez ce que le mariage compte pour moi. Encore un mot désobligeant, pour moi ou pour qui que ce soit, et je quitte cette maison... Et, sachez-le, quand je pars, c'est sans retour ! Vous pourrez alors vous promener avec l'ami Gilbert autant que vous voudrez. Maintenant servez-moi du thé, il est l'heure.

— Je ne suis pas votre servante.

— Vous n'êtes que ça, et c'est déjà bien joli...

Laurette secoua la tête et ne bougea pas. Une nouvelle flamme de colère me brûla l'esprit :

— Sortez, criai-je, sortez ou...

Alors ma femme frappa du pied et elle se mit à dire des insultes ignobles et basses.

— Et tout ça pour une salope, une faïnéante, une putain... Ah ! elle est délicate ! Ah ! elle a une nature artiste... Une gueuse, oui, une...

— Ah ! sortez ! grondai-je encore, ramassé sur moi-même, tous les muscles tendus, prêt à bondir sur elle, pour la déchirer, l'anéantir, sortez !

— Non, non, je ne m'en irai pas. Je ne me laisserai pas dominer. Ah ! tu peux me battre. Mais moi j'irai chez Leduc. Et je lui dirai tout. Leduc est un sauvage, c'est une brute. Il la traînera par les cheveux, ta Claire... Il la rossera... ! Nous verrons bien...

Devant cette menace directe, ma colère se

brisa. J'étais anéanti. Laurette, cet être obscur, que j'avais toujours considéré un peu comme une sorte d'esclave, me tenait. Elle avait trouvé de quoi me faire reculer à mon tour.

— Non, dis-je, d'une voix subitement adoucie, tu ne feras pas cela... ?

— Si, je le ferai...

— Tu n'oserais pas.

— C'est ce que nous verrons.

Alors je m'aperçus que j'avais devant moi une impitoyable ennemie. Ce fut un grand écroulement.

Il y avait un an que j'aimais Claire, en silence. Et depuis la possession fugitive de ce soir, cet amour s'était amplifié en une sorte de frénésie tendre et triste. Je sortais, presque affaibli, d'un abîme de bonheur. L'amour que je n'avais jamais connu au fond, que j'avais souvent blasphémé, venait de me montrer son adorable visage. Et tout

cela allait être détruit sur l'heure, n'aurait pas de lendemain, parce que cela ne plaisait pas à Madame Van Derfel. Le beau titre, en vérité, madame Van Derfel !

— Ainsi, demandai-je, tu vas me prendre mon amie ?

— Tu ne la verras plus.

Je réfléchis un instant. Puis j'essayai de l'adoucir en faisant appel à ce qu'on nomme les bons sentiments :

— Voyons Laurette, voyons, c'est fou, entre nous. Songe un peu, réfléchis. Je t'ai donné le meilleur de ma vie. Tu me connais. Tu sais combien je suis triste et seul, au fond. Je n'ai rien et je n'attends plus rien de l'avenir. Mais que t'importe que mon cœur veuille battre encore un peu, que mes yeux cherchent encore à se réjouir ? Est-ce donc fini, pour nous, toute la jeunesse et ses folies et ses espoirs ? Souviens-toi. Je suis entré ici, un soir, et j'ai vu... J'ai vu et je

n'ai rien dit. Je n'ai rien dit parce que je n'aime pas de reprendre ce que j'ai une fois donné : l'asile où je t'ai recueillie. Comprends-moi. Tu es ma femme, ma chair, ma sœur, la compagne qui restera jusqu'au dernier jour... Comprends-moi bien. J'ai eu beaucoup pitié de toi. Maintenant je te demande d'avoir un peu pitié de moi, à ton tour... ?

— Fais ce que tu veux, mais pas avec *elle*!

— Elle, elle, mais qu'as-tu donc contre elle ?

— Je ne veux plus la voir, voilà tout...

— Mais comprends donc, m'écriai-je, repris par un nouvel accès de violence, mais comprends donc combien ces continuels je VEUX, je ne VEUX PAS sont monstrueux ! De quel droit oses-tu imposer ta misérable volonté aux autres. De quoi est-elle faite cette volonté présomptueuse qui anime ton épaisse et ténébreuse cervelle ? Tu ne sais rien, tu

ne connais rien et tu *veux* ! Qui t'a appris cela ? Où as-tu appris cela ? Dans les romans feuilletons, au cinéma, à l'école gardienne ? Je VEUX ! C'est insensé, c'est énorme ! Ai-je jamais dit je VEUX, moi, à ton cœur, à ton âme ? J'aurais eu trop peur de te rendre inutilement malheureuse !

Laurette haussa les épaules.

— Tout ça, c'est faux, dit-elle. Tout le monde me donnerait raison.

— Ah ! nous y voilà ! Tout le monde. Alors il faut vivre selon la morale de tout le monde ?

— Et pourquoi pas ?

— Vraiment ! Vraiment ! mais si j'avais suivi cette morale, il y a longtemps que je t'aurais chassée de mon foyer. Je ne t'y aurais même jamais accueillie. Les gens sages n'épousent pas leur maîtresse. Ah...

Soudain les paroles me manquèrent. Je me mis à pleurer. Ma détresse était trop

grande aussi ! J'avais l'air d'avoir tort et pourtant l'attitude de Laurette était abominable de noirceur et d'ingratitude. Non, ce n'était pas la jalousie qui la poussait. Elle obéissait à un vil instinct de propriété, à un stupide sentiment de vanité féminine blessée. En voyant mes larmes, elle pâlit. Je crus qu'elle allait céder ; mais elle n'eut qu'un cri de rage qui me bouleversa :

— Oh ! fit-elle, tu pleures ! Tu pleures pour elle, toi qui n'as jamais pleuré pour moi !

Cependant après ce mot atroce, elle sortit vite de la chambre. Et elle fit bien, car j'allais la tuer.

\*  
\*\*

Deux jours après je reçus un mot de Leduc. Il m'invitait à passer chez lui, pour une communication importante qu'il avait, — écrivait-il, — à me faire.

La lecture de ce billet me rendit soucieux. La forme en était polie, mais je me souvenais de ce que Leduc m'avait raconté, — le soir que nous avions tiré pour la première fois ensemble, à propos de ses talents de magnétiseur.

C'était une vantardise évidemment, mais, d'autre part, Claire me semblait être une femme bien nerveuse, bien impressionnable ?

Je m'habillai. Au moment où j'allais descendre pour sortir, Laurette entra dans ma chambre. Elle avait la mine inquiète. Nous nous boudions depuis notre dernière dispute.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Une lettre de Leduc.

Laurette pâlit. Elle dit très vite :

— N'y va pas...

— Bah ! Et pourquoi pas ?

— Leduc te déteste, dans le fond. C'est un violent, il te tuera...

— Me tuer... ? Et pourquoi donc ?

Laurette courba la tête. Ses yeux noirs s'attachèrent aux miens, anxieusement. Elle ouvrit la bouche comme pour parler, mais elle n'exprima point sa pensée.

— Eh bien, dis-je, quoi... ?

— N'y va pas, voilà tout.

Je haussai les épaules et j'ouvris la porte. J'avais allumé une cigarette et je marchais lentement. Il y avait beaucoup de monde dans les rues.

A hauteur de la rue des Lions je fis un crochet pour aller dire bonjour à mon père et à mes sœurs.

Je trouvai toute la famille à table pour le goûter de quatre heures.

Mon père critiqua ma toilette :

— Quelle cravate ! s'écria-t-il. Attends, je vais t'en chercher une autre.

Il sortit et revint un instant après avec tout un choix de nœuds souples, frais et clairs.

— Le linge, professa-t-il, c'est tout l'homme.

Mon père était un vrai dandy. Il ne pouvait s'accoutumer à mes vêtements excentriques, à mes chapeaux de mousquetaire, à ma chevelure désordonnée.

— Comment veux-tu, continua-t-il, inspirer confiance à tes clients ? Ils entrent dans ta boutique, et, au lieu d'un honnête marchand, ils voient un brigand calabrais ou un gueux de mer. Sois de ton époque que diable ! Nous ne sommes plus au temps des Espagnols...

Pendant qu'il me parlait ainsi, je pensais à Leduc. Tout homme moderne qu'il était, Leduc allait peut-être m'occire, tout à l'heure. Le temps est une grande illusion.

Mon père me parla aussi de ses affaires. Sa *maison* venait de créer un nouveau type de moteurs pour la navigation fluviale. C'était une machine à hélice de bronze, munie d'ailettes reversibles.

— C'est un véritable bijou, déclara mon père en me montrant les catalogues. Regarde quelle élégance et quelle précision. Puis ça ne coûte pas cher. Dans quelques années, il n'y aura plus de halage sur les canaux. On ne verra plus de ces pauvres gens attelés comme des bêtes de somme à leur péniche...

— Le pittoresque y perdra, dis-je, non sans étourderie.

— Ah ! protesta mon père, nous y voilà ! Vous êtes tous les mêmes... Quand vous avez dit le *pittoresque*, vous croyez avoir tout dit. Est-ce que l'objet de la vie est le pittoresque... ? Vous ne pensez qu'à jouer... D'ailleurs je le veux bien, mais choisissez au moins des jouets neufs.

Ces paroles me firent réfléchir. Une clarté singulièrement vive traversa mon esprit. Par une association d'idées assez difficile à suivre, j'eus, en ce moment, la sensation très nette du côté ridicule de mon existence. Quel

personnage avais-je représenté jusqu'ici ? Que signifiaient toutes ces piteuses aventures galantes, dont au fond j'étais fier ? N'étais-je pas le maladroit imitateur d'une foule de héros fâcheux de romans déplorables ? On a toujours dans la tête quelques brèches que l'on ne surveille pas assez, et c'est par là que la bêtise entre. Mais le vin était tiré, il fallait le boire.

Je quittai les miens et je repris le chemin du rendez-vous.

Je savais bien que rien de bon ne m'attendait chez Leduc, mais j'y allais tout de même. J'y allais fatalement, irrévocablement, poussé par les convenances, l'usage, le respect humain et cent autres raisons toutes aussi peu valables.

Derrière moi, un petit apprenti flâneur ne quittait pas mes talons. Ce moucheron sifflait la marche funèbre de Chopin. Cette coïncidence me troubla. La vie vraie, pensai-je, est pourrie de littérature.

Leduc vint m'ouvrir lui-même. Il me dit d'une voix calme :

— Viens donc là-haut, nous serons mieux pour causer.

Je voyais bien qu'il avait le visage décomposé par la colère, sous son masque d'indifférence feinte. Mais j'obéis à son désir.

Il m'attira de la sorte dans un cabinet étroit et obscur où nous pouvions à peine remuer. Et j'avais derrière moi un guéridon rempli de bibelots et de potiches ; si je reculais c'était la catastrophe.

Leduc ferma la porte. Il resta un moment immobile, comme hésitant. Puis il se retourna vivement et marcha droit sur moi, la main cachée dans la poche de son veston.

— Pardon, est-il vrai que ma femme a passé l'après-midi chez vous avant-hier ?

— Mais parfaitement...

— Vous étiez seul ?

— Oui.

— Combien de temps est-elle restée chez vous ?

— Je ne sais pas au juste, une heure peut-être.

— Ah ! vous mentez ! cria Leduc, éclatant soudain, vous mentez... Vous l'avez gardée trois heures au moins, vous êtes...

Et comme je fis un geste violent, il sortit de sa poche un revolver. Un énorme revolver ! Un vrai revolver de mari, au canon nickelé et chargé de plomb.

— Si c'est comme ça, protestai-je, je ne dirai plus rien.

— Plus rien ? C'est ce que nous verrons... En attendant, je vous conseille de bouger ; un geste et je tire...

— Tirez...

— Ah ! vous avez cru vous moquer de moi, comme des autres. Non, mon petit ! Empochez toujours ça...

Il me frappa de la crosse de son arme sur la tempe.

J'étais désarmé. Sauter sur l'homme c'était risquer un tas de choses : me faire tuer, renverser les vases, les chaises, le guéridon, casser les glaces. J'étais plus confus, plus ennuyé que furieux. Leduc profita de cette minute d'hésitation pour m'accabler davantage :

— Un sale cochon ! hurla-t-il. Un être vil et bas. Un lâche, voilà ce que vous êtes. Une âme de catin... Vrai, on dirait que ça vous amuse d'être battu.

Alors je me rappelai la phrase traditionnelle des héros de Dumas fils :

— Je suis à vos ordres, monsieur.

Hélas ! cette belle réplique tomba à plat. Leduc tenait le bon bout et ne voulait pas le lâcher.

— Me battre ! Ah ! non, je n'ai pas envie de m'exposer à vos coups de Jarnac. Ce serait trop facile.

Cette reculade me rendit ma jactance. Il me semblait que mon rôle devenait moins ingrat. Je risquai une bravade...

— Alors si vous préférez m'assassiner sans défense, allez-y, mais faites vite et pas tant de façons.

Je croisai mes bras fièrement sur ma poitrine.

Leduc abaissa son arme, et murmura d'une voix altérée.

— J'ai un doute et ce doute vous sauve...

Mais il ajouta aussitôt après, avec un accent sauvage :

— Ah ! ne riez pas ! J'ai vu rire vos yeux...

— Au diable, dis-je alors, que voulez-vous, à la fin ? Madame Leduc est venue chez moi. Nous avons bavardé. Est-ce un crime ?

Leduc mit son revolver en poche.

— Causons, fit-il.

\*  
\*\*

Il s'agissait surtout d'innocenter la malheureuse Claire. Que deviendrait son existence si Leduc conservait ses soupçons ?

Je me mis à lui expliquer les choses longuement, minutieusement. Leduc me laissa aller. Bientôt j'en arrivai à chercher des excuses un peu basses, un peu honteuses :

— Voyons, voyons, vous faites un éclat pour rien. Comment pouviez-vous vous imaginer que j'aie jamais pu penser à prendre le pas sur un homme tel que vous ? Je suis au fond un pauvre être, un faible, un malade. La solitude m'épouvante. Madame Leduc était pour moi une amie. Je lui disais du bien de vous, oui, du bien de vous. Nous n'avions que des conversations innocentes. Il y avait entre nous une parenté d'esprit, de douceur et de faiblesse...

— Je vous entends venir, raila Leduc. C'était votre âme sœur. Seulement on n'embrasse pas son âme sœur sur la bouche...

— Quelle folie ! Qui a osé vous raconter cette infamie ?

— Ma femme elle-même. J'ai des moyens à moi, — vous ne l'ignorez pas, pour tout savoir !

— Non, cela n'est pas possible ; Madame Leduc n'a pu...

— C'est ce qui vous trompe. D'ailleurs, si vous voulez, je la confronterai avec vous...

— Ah ! non...

— Mais si !

Et tout de suite, Leduc ouvrit la porte et cria d'une voix dure, impérieuse :

— Claire !

Elle apparut en peignoir, les cheveux ébouriffés, toute délicieuse, jolie et lâche. Elle ressemblait à une grande fille battue et contente d'être battue. Je compris qu'elle

était perdue pour moi. Son mâle venait de la reprendre.

— Répondez, lui dit Leduc, que s'est-il passé entre vous deux ?

Claire baissa la tête, d'un air mutin, plein de ruse et de grace féminines...

— N'est-ce pas qu'il s'est mis à vos genoux et qu'il vous a caressée ? insista Leduc.

— Un peu..., murmura-t-elle à mon grand effroi.

— Alors... ? fit Leduc en me regardant avec des yeux brûlants de colère, alors... ?

— Ah !... balbutiai-je déconcerté, que voulez-vous qu'un *galant homme* réponde à ma place. Je ne veux pas contredire madame Leduc. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je suis à vos ordres...

— Oui. C'est entendu. En attendant voilà tout ce que j'ai pu tirer de *votre complice*. Un doute subsiste..., et ce doute vous sauve..

Cette scène pénible et ridicule finit par

me donner le haut de cœur. Une sorte de lassitude générale me tomba sur les épaules. J'eusse préféré que Leduc reprit son revolver et nous massacrât tous les deux.

Il parut deviner ma pensée.

— Non ! s'écria-t-il, je ne mettrai pas un drame dans ma vie. Vous ne rirez plus de moi, ça me suffit. Maintenant vous pouvez partir, je vous chasse. C'est fini. Je vous sépare. Vous ne la verrez plus jamais...

Une affreuse détresse m'envahit devant cette menace inévitable, fatale, mais à laquelle, pourtant, je n'avais pas songé. Claire elle-même, malgré sa peur, sa soumission, sa lâcheté adorable, poussa une légère plainte, vite réprimée. Elle fit un geste irrésistible, vers moi ; et je vis un dernier éclair d'or traverser ses cheveux, inonder sa tête frêle et lourde, trop lourde pour son cou délicat. Alors, je devins suppliant et j'essayai encore une fois de lutter contre l'impitoyable loi des hommes.

— Non, non. Ne nous séparons pas irrévocablement pour un enfantillage. Ecoutez, Leduc, les apparences sont contre moi...; mais j'ai toujours eu pour votre femme le respect le plus réel, le plus...

— Et ça, hurla Leduc, en me tendant une lettre, griffonnée au crayon sur une feuille de papier chiffonné, et ça...

Je reconnus l'écriture. C'était une lettre de Laurette. Une lettre infâme remplie de gros mots et d'injures.

Laurette y accusait crûment Claire. Elle l'avait surprise dans mes bras, les cheveux dénoués, les jupes retroussées ! Elle mentait avec perfidie et avec cynisme. Et cela était plein de ratures et de fautes d'orthographe. J'entrevis un gouffre de haine, d'implacable méchanceté.

J'étais anéanti...

— Ma femme est une misérable !...

— C'est complet, répliqua Leduc avec

mépris. Voilà qu'il salit son épouse à présent. Allez vous pouvez f.... le camp, vous me dégoutez.

Je sortis à pas lents, le visage blessé, brûlant de honte. Je traversai la ville sans rien voir.

Pourquoi n'avais-je pas eu le courage d'accepter la mort ? Je rentrai chez moi et je montai dans ma chambre.

Laurette, qui était là, osa me demander :

— Qu'as-tu ?

— Rien. J'ai failli me faire assassiner. Ta lettre à Leduc a fait son effet. Va-t'en.

Laurette regarda mon front tuméfié, courba la tête et s'en alla.

\*  
\*\*

Je me mis à table et j'envoyai à Leduc une provocation en règle.

— Nous verrons, lui écrivis-je, si, à armes

égales, l'on vous trouvera aussi audacieux que dans un guet-apens.

Cette fanfaronnade soulagea ma conscience. Je me jetai sur mon divan pour essayer de dormir. Le sommeil est un bon remède pour la douleur comme pour la faim.

J'étais là d'une demi-heure, quand je reçus la visite de Gilbert.

— Tu tombes bien, lui dis-je, entre.

— Oh ! chez toi, on tombe toujours bien. C'est la maison du bon dieu...

Je me mis à rire. Gilbert s'effara de mon air ironique :

— Qu'as-tu ?

— Rien...

— Où est Laurette... ?

Je regardai Gilbert pendant un moment dans les yeux, très fixement. Puis, je répliquai d'une voix absolument calme :

— Vous allez me faire le plaisir de laisser Laurette tranquille. Me prenez-vous pour un

imbécile ? Là-dessus, je vous salue et vous autorise à aller chercher fortune ailleurs...

Cette brusque sortie écrasa Gilbert d'une stupeur comique. Il se produisit sur sa face quelque chose comme un tremblement de terre. Enfin, il retrouva son aplomb.

— Cher ami, commença-t-il...

— Oh ! il n'y a pas de cher ami. Vous êtes son amant. Remerciez le ciel que je ne vous casse pas la tête, et bonsoir...

Par une réaction obscure et bizarre, ça m'amusa de jouer au mari outragé, à mon tour. Je ressentais une certaine volupté à tenir le cœur d'un homme dans mes mains et de dire à cet homme :

— Vous aimez cette femme ? A partir d'aujourd'hui, vous ne l'aimerez plus. Elle est à moi. Allez-vous en ; je vous chasse de ma maison !

Gilbert prit un air digne :

— Je suis à vos ordres, monsieur !

— Zut ! zut ! assez de roman-feuilleton, et de comédie. « A vos ordres ». Je disais la même chose il y a un instant. Mes ordres sont que je ne veux plus vous voir chez moi.

Alors Gilbert fit, point par point, ce que j'avais fait avec Leduc.

Sa voix se mouilla ; il essaya de me prendre par la douceur.

Il avait envie de pleurer. Il me semblait que je voyais et que j'entendais agir et parler devant moi ma propre caricature.

— Ah ! gémit-il, de vieux amis, comme nous ! Se brouiller pour des niaiseries... Je respectais votre femme. Et se déchirer maintenant, se haïr, se séparer à propos de quoi ! Quelques mots légers, un petit flirt...

Jusque-là j'avais cru qu'il y avait un abîme entre l'âme de ce pauvre diable et la mienne. Mais comme elles se ressemblaient !

Je dus faire un effort sur moi-même pour ne pas lui montrer la pitié qu'il m'inspirait.

Ceux qui croient aux règles et aux lois sont bien heureux. Surmontant cet inqualifiable accès de faiblesse, je répétai mon ordre, d'un air menaçant cette fois :

— Allez-vous en !

\*  
\*\*

Je m'étais placé à la fenêtre pour le voir partir.

Au coin de la rue il se heurta à Laurette. Laurette revenait, je ne savais d'où, le visage en feu, le chapeau en bataille.

Gilbert voulut l'arrêter, lui parler. Elle l'envoya promener d'une façon qui me fit rire. Mais mon front me faisant très mal, je me recouchai.

Laurette entra en marchant sur la pointe des pieds. Elle rangea quelques objets autour d'elle, en évitant le bruit autant que possible. Il lui était venu, tout à coup, un air très tranquille. C'était l'inoffensive Laurette d'autrefois.

— Eh bien, lui demandai-je, d'où viens-tu ?

Elle me regarda avec ses yeux sombres, méfiants de bête peureuse et dévouée :

— D'où je viens... ?

— Oui.

— Veux-tu le savoir ?

— Eh oui...

— Je viens de chez Leduc, voilà ! J'ai tout cassé chez lui. Ah ! il a voulu te frapper.. Te tuer ? Bien ! il y a mille personnes devant sa porte. Je l'ai appelé sale cocu, à la face de tout le monde.

Je réfléchis un peu, puis je dis :

— Fais-moi du thé et donne-moi des gâteaux secs aux raisins. Tu sais bien que je veux du thé tous les jours, à cinq heures.



## VI

### RENÉE

*Il se rit des blessures celui qui  
n'a jamais été frappé.*

*Roméo.*

Je vivais seul à Bruxelles, dans une triste chambre garnie. J'avais tout perdu et tout quitté.

Le premier jour que je me réveillai dans cette chambre, j'eus envie de me laisser mourir de faim dans mon lit. C'était un endroit désolant.

Une morne lumière traversait avec peine

les vitres sales de la fenêtre, masquée par un mauvais rideau troué et jauni. Le papier des murs avait une couleur brunâtre, parsemée de taches suspectes. Deux horribles statuettes de plâtre doré déshonoraient la cheminée, dont le marbre était brisé. Un pot à eau ébréché, des chaises dépaillées, une table boiteuse complétaient la pauvreté banale de l'ameublement. Une odeur d'intolérable misère sortait de tous les coins et de tous les placards.

Et j'allais vivre là-dedans. Pris d'un immense dégoût. Je me levai avec peine et je m'habillai vite pour sortir.

J'avais quelques amis à Bruxelles. J'allai les voir, un à un. Mais avertis, sans doute, de ma détresse, ils me reçurent tous très mal.

A la tombée du soir, après une longue journée de démarches inutiles, je me promenais tristement le long de la grille du Parc, quand quelqu'un me toucha l'épaule.

Je me retournai et je reconnus Gérard Desenfans, avec lequel j'étais loin d'être lié intimement.

Je l'avais rencontré à Ostende, pendant un dîner d'artistes et d'hommes de lettres. C'était un grand garçon aux membres trop épais, trop lourds, mais au visage distingué, plein de douceur.

— Vous êtes bien Valentin van Derfel ? me demanda-t-il.

— Certainement. Je suis heureux de vous revoir.

— J'ai lu, dit-il, votre petite brochure sur *l'Art de manier l'Epée*, c'est charmant. Comment vous arrangez-vous pour renouveler un si vieux sujet ?

Je lui pris la main avec vivacité. Une joie soudaine dilata mon cœur.

— Ah ! m'écriai-je, vous ne savez pas quel plaisir vous me procurez ! Imaginez-

vous que depuis ce matin je rôde en ville, comme un chien perdu. J'ai fait des bêtises et depuis tout le monde me tourne le dos. On me fait comprendre que je suis un maladroit, un garçon peu sérieux, un raté... Votre compliment, est la première bonne parole que j'entends depuis un mois...

Desenfans me regarda d'un air pensif. Une grande bonté luisait dans ses yeux honnêtes.

— Vraiment, répliqua-t-il, vous me semblez tout bouleversé. Il y a longtemps que je vous suis. Rien n'a paru de vous sans que je ne l'aie lu. Je vous admire. Puis-je vous être utile ?

— Je serai franc. Je cherche un emploi, n'importe lequel.

— C'est à examiner. Savez-vous faire quelque chose, en dehors de la littérature ?...

— Peuh !... Je me connais en antiquités. Je nage comme un poisson, je monte à che-

---

val, je tire du pistolet, je dessine des caricatures et je suis prévôt de pointe et de contre-pointe.

— Si nous vivions sous Charles IX, ou seulement au temps de Pétrus Borel ça pourrait aller. Connaissez-vous l'anglais ?...

— Non, je lis Shakespeare tantôt en allemand, tantôt en français, comme ça j'ai une idée assez exacte de ses à-peu-près et de ses calembours.

— Je vous demandais cela parce qu'on cherche un traducteur à la *Petite Capitale*, le journal du père Colard. Suivez-moi toujours à la rédaction. Le secrétaire accepte volontiers des échos et des articles.

C'est ainsi que je devins collaborateur de la *Petite Capitale*.

Au bureau de rédaction, Desenfans était mon voisin de table. Au bout d'un mois, nous étions les meilleurs amis du monde.

Je ne connais rien qui vaille une bonne

amitié. C'est peut-être vanité de ma part, mais, comme les héros de la tragédie classique, je ne puis vivre et agir à mon aise sans avoir à mes côtés un confident patient, discret et fidèle.

Desenfans remplissait admirablement ce rôle. Il écoutait mes histoires, l'exposé de mes projets, le récit de mes ennuis, de mes inquiétudes avec une bonne grâce angélique. Jamais il ne se lassait des thèmes interminables que je brodais sur mon *moi* encombrant.

Je ressentais pour lui un sentiment d'affectueuse reconnaissance. J'eusse voulu me dévouer pour lui, à mon tour, lui rendre service, mais je n'en avais pas les moyens.

Je lui avais raconté mes aventures avec Laurette et Claire. Il me gronda là-dessus sans sévérité excessive :

— Vous êtes romanesque, méfiez-vous. Certes il ne faut pas être plus sage que

de raison ; mais il est bien inutile de compliquer sa vie en y semant, soi-même, des obstacles sans nombre. Puis, avouez que le rôle d'homme à femmes n'est pas si brillant qu'on veut bien le dire. Etre un bouc à chèvres folles ne vaut ni plus ni moins que d'être un goinfre ou un ivrogne.

— Je le sais, répondis-je, mais ce n'est pas ma faute. Il y a quelque chose en moi que je ne comprends pas. Au fond, je n'ai rien d'un séducteur, ni au physique ni au moral. Je suis aussi laid que le duc de Richelieu et aussi mal fait que Lauzun. Les femmes ne m'aiment pas, mais elles se servent de moi pour tromper leur mari ou leurs amants.

— Bah ! quelles femmes... ?

— Mais toutes, malheureusement ! Je ne puis fréquenter un ménage sans y semer la discorde. Un exemple entre cent. J'avais un ami d'enfance. Il était beau, et il avait peut-être du génie. Cet homme épousa une pau-

vre fille du peuple, en dépit de l'opposition de ses parents à lui. C'était un vrai mariage d'amour. Lise, — je vous donne ce nom parce qu'il ne vous dit rien, était folle de son mari. Lui adorait sa femme et souffrit pour elle, sans se plaindre, tout ce qu'un artiste pauvre souffre lorsqu'il est mal parti. Il eut le courage, pendant la première grossesse de Lise, de renoncer pour un an à la sculpture et d'accepter un emploi de commis chez un épicier en gros. Pour lui-même, il eut plutôt accepté mille morts qu'une pareille dégradation.

Il partait travailler tous les jours très tôt et rentrait le soir harrassé, le visage ravagé, accablé de dégoût et de tristesse.

J'étais très jeune alors. J'allais souvent chez mon pauvre ami. Quand il n'était pas là, je prenais un livre et je l'attendais. Une après-midi je pris sa femme. Je me suis souvent reproché ce crime. Mais maintenant

que je comprends mieux certaines choses, il me pèse moins. Lise avait préparé l'aventure bien avant que j'y eusse même pensé. Ce fut une vilaine liaison. Lise était belle. Elle avait une crinière fauve comme la robe d'une lionne. Quand nous étions fatigués de faire la bête, le mari rentrait. Il nous regardait avec ses grands yeux profonds et il s'asseyait devant la cheminée. Une fois pourtant, il parla :

— C'est étrange, murmura-t-il. Qu'y a-t-il donc, Lise ? Maintenant, chaque fois que je rentre, le foyer est éteint.

— Vous êtes un fameux conteur, sourit Desenfans. Homme de lettres ! Mais ma femme désire faire votre connaissance. Ainsi frisez vos moustaches et suivez-moi. Je vous emmène dîner.

\*  
\*\*

Desenfans m'introduisit dans son salon et aussitôt il cria à haute voix :

— Renée, voici notre héros !

Un rideau de soie rouge s'écarta et elle apparut dans l'encadrement d'une porte obscure. Dieu ! qu'elle était jolie ! Jolie, si ce mot usé comme une vieille pièce de monnaie, vaut encore quelque chose.

Elle me rappelait Honorine. Mais elle était à Honorine, ce qu'une perle vraie est à une perle fausse, un diamant pur à une imitation en strass.

Sa distinction était exquise.

Je voyais ses mains qui eussent enthousiasmé le peintre des mains élégantes : Van Dyck.

Renée était grande, frêle et élancée. Des bandeaux noirs, plus que noirs, enca-

draient l'ovale parfait de son visage. Ce qui était particulier en elle, particulier et émouvant, c'étaient ses yeux et je ne sais quoi de viril dans son masque, pourtant délicieusement féminin. Ses yeux très beaux, très longs, très arqués et très clairs n'étaient ni des yeux d'enfant ni des yeux de femme. C'étaient des yeux attentifs, pénétrants au regard surhumain. Des yeux douloureux et conscients : des yeux d'homme de génie !

Je les sentais peser sur moi, me scruter, chercher ma pensée au fond de mon cœur. Je me dérobaï à cet examen en m'inclinant très bas. Alors le visage de Madame Desenfans s'éclaira d'un sourire malicieux, et elle me tendit le bout de ses doigts. Pendant une seconde, je sentis, le contact d'une petite main méfiante, prompte et froide.

Nous dînâmes très gaiement. Je me trouvais heureux dans la compagnie de ces deux

êtres charmants. Pour une fois, pensai-je, en regardant mes nouveaux amis, la vie a bien réussi les choses. Elle a uni l'homme le plus droit et le plus honnête à la femme la plus droite et la plus honnête qui existe.

La sympathie qui m'entourait, me rendit moins maladroit que de coutume. Je ne fis pas trop le fanfaron ni le vantard. Madame Desenfans se moqua, avec beaucoup de grâce, de mes infortunes galantes et de mes faux airs de bravache. Je l'aidai de mon mieux. Car j'aime autant dire du mal de moi que du bien : ce qui m'ennuie, c'est de ne rien dire du tout. Il paraît que cela dénote un tempérament lyrique.

Il était passé minuit lorsque je repris le chemin de mon domicile. Mes pensées s'en allaient au hasard :

Quel trésor, une pareille femme. Elle est spirituelle comme un garçon ; je veux dire un garçon intelligent. Desenfans affirme

qu'elle écrit. Elle doit écrire très bien, si elle écrit comme elle parle. Cela existe donc, cette merveille des merveilles, la beauté physique et le talent réunis? Pourquoi n'ai-je rencontré que des garces stupides et méchantes sur ma route? Si elle était à moi...

Alors ma rêverie glissa des images pures aux images indécentes. J'allai très loin dans cette voie. Si loin que je me mis en colère contre moi-même.

— Tu n'es qu'un cochon, monologuai-je, Rien qu'un cochon. Tu ne peux toucher à rien sans le salir. Il y a quelque chose de pourri dans ta carcasse. Un homme me tend la main: ma première idée est pour l'égorger Et pourquoi, bon dieu ?... Quel honneur, quelle gloire y a-t-il à prendre les femmes des autres ! A être un niais héros de vaudeville, une caricature, un parasite d'alcove ? Où avons-nous appris cela ? D'où vient cette suggestion grotesque, universelle et malpropre ?

Honteux de moi-même je résolus de me bien conduire chez Desenfans.

Pendant mes visites suivantes, au lieu de faire l'avantageux, comme j'en avais un peu trop la manie, j'exagérais plutôt mes faiblesses et mes ridicules. J'avouais mon âge. Je parlais de mes infirmités, de mes rides ; je faisais l'homme fini, l'homme malade. Je m'étais cassé deux dents ; je ne manquai aucune occasion pour m'étendre sur cette disgrâce. Seulement je l'enjolivais un peu. A m'en croire, j'avais perdu ces dents dans un accident de salle d'armes. (Je n'avais pas le courage d'aller jusqu'à avouer la carie !) Si je l'avais osé, j'eusse insinué que je ronflais la nuit...

Ainsi, nous vécûmes pendant de longs mois en amis parfaits. Rien d'anormal ne se passa entre nous. Plus j'apprenais à le connaître, plus je constatais que Gérard était le plus loyal et le meilleur des hommes.



Mon admiration pour madame Desenfans augmentait de jour en jour.

C'était une femme vraiment supérieure. Exactement le contraire de tout ce que j'avais connu jusque-là.

J'adorais sa simplicité. Elle n'était femme que par la grâce et la beauté. Pour le reste, c'était un caractère inattendu d'adolescent joyeux et ironique.

Gérard, qui était fier d'elle, la poussa à me lire quelques-uns des contes qu'elle avait écrits.

C'étaient des contes exquis où brillait un talent rare. L'insouciance avec laquelle elle travaillait ajoutait au charme de son génie. Renée n'avait rien d'un bas-bleu, d'une intellectuelle, d'une affranchie. On eut dit qu'elle était plus fière de ses mérites de

femme d'intérieur que de son talent d'artiste. Jamais Gérard n'avait pu la décider à faire imprimer quoi que ce fut. Ce rossignol chantait pour le plaisir de chanter.

Madame Desenfans mettait de l'originalité dans tout, mais sans le faire exprès et sans excentricité de mauvais ton. Ses toilettes étaient peu voyantes, au goût du jour ; mais en y regardant d'un peu près, on y découvrirait toujours je ne sais quoi, dans l'arrangement des étoffes et des couleurs, qui n'appartenait qu'à elle. Sa cuisine même, — elle ne dédaignait pas les humbles travaux domestiques, — avait du style. Je la taquinais là-dessus.

— Voyons, disais-je, en m'asseyant à table, quels mets diaboliques et ensorcelés allons-nous manger ce soir ? Les plats de madame Desenfans sont à l'art culinaire ce que les vers futuristes sont à la poésie.

— Vous êtes un bourgeois maigre, répon-

dait-elle. C'est ce qu'il y a de plus terrible dans l'espèce !

Je m'aperçus d'une chose assez pénible. Gérard aimait les lettres avec fanatisme. Il ne rêvait que d'écrire des livres graves, harmonieux et purs. Les vastes sujets le hantaient. Mais il n'avait aucune sorte de tempérament. La Muse le maltraitait, comme les femmes maltraitent leurs amants trop soumis et trop respectueux.

Renée ne pouvait ne pas voir cela. Elle avait des yeux si pénétrants, un esprit si vif si prompt ! Alors elle devait, certainement, avoir un peu pitié de cette âme, belle certes, mais si totalement impuissante.

Que pouvait-elle penser de son mari ?

Un soir que je me trouvais chez Desenfans, nous nous étions réunis tous les trois au salon. Je causais avec Gérard à bâtons rompus. Renée était au piano et laissait errer ses doigts distraitemment sur le clavier sonore.

Je me mis à parler du traité de Lavater sur l'art de lire dans les physionomies.

— Cela est démodé, dis-je, mais il y avait du vrai dans ces théories. Il est faux que l'apparence soit trompeuse. Toute forme correspond à une tendance et cette forme est toujours la même.

— Ceci n'est pas clair.

— Attendez, Lavater est allé trop vite. Il a fait de l'empirisme. Qu'appellez-vous une science exacte ? Une suite de comparaisons ? Une méthode d'investigations. Mais il y a d'autres façons de mesurer, d'analyser et de comparer que celles que nous sommes habitués d'employer. Par exemple, si j'étudie les dimensions des corps je fais de la géométrie, leurs propriétés, de la physique, leur composition, de la chimie, pourquoi n'examinerais-je pas les objets visibles d'après leur aspect ? Rien n'est plus instable qu'un globe, rien n'est plus stable qu'un cube par-

---

fait, tout ce qui est pointu est pénétrant ; voilà la base de mon système. Si je le poursuis à fond, j'aurai bientôt de quoi expliquer l'univers.

— Vous êtes un poète, sourit Desenfans. Plus poète que philosophe et encore moins savant que philosophe.

— C'est peut-être une erreur. Si une forme, un aspect pouvaient exprimer deux choses différentes, la nature serait illisible. La joie, la force, le mouvement, la tristesse, la colère, la peur, la perfidie n'ont qu'un visage. Une même ligne les dessine, pour tous les objets, inanimés ou animés. C'est avec raison que l'on dit : une mer furieuse, un tigre furieux, une morne plaine, une morne figure, un roc orgueilleux, une femme orgueilleuse. Et même il y a là quelque chose qui tendrait à prouver que ce n'est pas nous qui faisons notre masque, mais notre masque qui nous fait...

— Eh ! quelle tête ! s'écria Gérard, — vous touchez à tout et vous ne creusez rien. Que signifie ce chaos ?

— Rien si vous voulez. Mettons que j'essaie de vous expliquer le mécanisme d'un instinct. Pourquoi les plantes vénéneuses ont-elles un air rébarbatif ?...

— Tout ça, c'est de la littérature, de la jolie littérature, mais de la littérature.

Je regardai Gérard, légèrement impatienté. Il me parut un peu bête, en ce moment.

— En tout cas, conclus-je, que vous me croyiez ou non, une chose est certaine, c'est que je lis dans les formes comme dans un livre ouvert. Jamais je n'ai été trompé par les traits de personne. Il me suffit de regarder un homme pour savoir ce qu'il vaut et ce qu'il pense. C'est d'ailleurs, une triste faculté. Et bien loin d'en faire un usage continuel, je m'aveugle d'habitude volontairement.

— Comment, dit Renée en se retournant, vous devinez les pensées ? Devinez donc la mienne en ce moment.

Elle se retourna et m'offrit son visage.

Elle était placée de telle façon que Gérard ne pouvait la voir. L'aspect de son masque me frappa d'étonnement.

Je ne lui connaissais pas ces traits ardents et passionnés. Ses longs yeux étaient large ouverts et profonds comme des gouffres bleus. Il en jaillissait des effluves lumineuses, magnétiques. Et dans ce masque était gravé ce cri, ce désir, cet ordre presque :

— Devine et comprends si tu oses.

— Qu'avez-vous ? me demanda Desenfans distrait. Vous venez de pâlir ?

— Oui, répliquai-je, je ne me sens pas bien. Permettez-moi de me retirer...

\*\*

Dès que je fus sorti je me jurai de ne plus fréquenter l'intérieur de Gérard.

Je ne veux plus d'aventures, me dis-je, et je n'en aurai plus. Quand bien même...

Comme je voyais tous les jours Desenfans au journal, je restai dans les meilleurs termes avec lui. Je lui fis croire que j'avais entrepris un grand travail qui ne me laissait pas une soirée de liberté. Mais parfois je devais lutter contre de terribles envies qui me prenaient d'aller sonner chez lui.

Le souvenir de Renée, s'était fixé dans ma mémoire d'une façon aigüe.

Mes affaires s'étaient un peu rétablies. Il y avait à la *Petite Capitale* un joyeux garçon nommé Dehoux. Dehoux aimait les dîners fins, les bourgognes généreux et les femmes faciles. Mais il n'aimait pas Desenfans, qu'il

traitait d'être mou, nul et vague. Nous devînmes bientôt une bonne paire d'amis. Il me fallait un compagnon de cette sorte pour m'étourdir. Pendant que je traînais avec lui, dans les restaurants et les bars de nuit, je ne pensais pas à grand'chose.

Dehoux ne me ressemblait pas du tout. Il était gros, trapu et d'apparence insignifiante. Au commencement, je croyais que j'allais l'étonner facilement et le surpasser en toutes choses. Au bout de quelques sorties, je fus détrompé. Dehoux séduisait tout le monde. Il paraissait bien plus sympathique et plus spirituel que moi. Toutes les femmes raffolaient de lui. Toutes sans aucune exception.

J'essayai de m'expliquer ce phénomène. J'eus beaucoup de peine à y parvenir. Jamais Dehoux ne sollicitait rien d'une femme. Elles s'offraient toutes à lui, se jetaient à sa tête. Il les traitait avec une sorte de mépris souriant.

C'était un de ces hommes dont les femmes disent, à moitié pâmées d'admiration : quelle vache, quelle rosse, quel mauvais sujet, selon la classe de la société à laquelle elles appartiennent. Jamais elles ne s'offusquaient de ses propos, qui étaient souvent grossiers. Elles lui pardonnaient tout, ses plus cyniques abandons, ses trahisons et tout le reste. J'étais fort jaloux de lui. Il fallait voir avec quelle hauteur ses admiratrices m'envoyaient promener lorsque j'essayais de le diminuer un peu à leurs yeux.

Ce qui m'étonnait particulièrement, c'était que les femmes le trouvaient beau. Il n'y avait vraiment rien de beau en lui. C'était un type de mâle qui existe tiré à plusieurs millions d'exemplaires. Je l'ai déjà dit, on ne le *voyait même* pas dans une foule tant il était ordinaire ! Pourtant je dus avouer, plus tard, qu'on lui découvrait beaucoup de qualités physiques en y regardant d'un peu près.

Ses cheveux étaient bien plantés, sur une tête ronde. Aucune disproportion ne troublait l'harmonie tranquille de sa figure. Il avait de très belles dents et des yeux un peu veloutés.

Jamais il ne se fatiguait à faire de l'esprit. Il ne contredisait personne et savait écouter. Quand il parlait à une femme, quels que fussent la situation, le monde ou les origines de celle-ci, il ne sortait jamais que des compliments vulgaires, un peu lestes.

— Vous avez une peau, chère madame, d'une blancheur... Osez dire qu'avec des lèvres pareilles vous n'êtes pas une petite passionnée ? Je voudrais bien savoir si vous êtes blonde partout ?

Elles riaient et répondaient :

— Voulez-vous bien vous taire !

Si j'en avais dit autant, la plupart m'auraient assommé.

Dehoux était un homme gai. Je crois que c'était là le plus gros de ses atouts.

Un jour, nous discutâmes là-dessus. Nous étions las de fumer des cigarettes et de boire du champagne.

— Mon cher, professa Dehoux,— l'amour c'est comme la poésie. Il y a des hommes très instruits, très savants, très lettrés, d'admirables critiques qui n'ont jamais été fichus de faire un vers convenable. Ils adorent la Muse, ils la respectent, ils la vénèrent, mais la Muse ne veut pas d'eux. Elle préfère se laisser faire par le premier vaurien venu, pourvu que ce vaurien ait du génie. Qu'est-ce qu'un homme de génie ? Un taureau intellectuel. En amour, pour réussir, il suffit d'être un mâle...

— Mais je t'assure que...

— Oh ! je n'en doute pas. On connaît tes prouesses. Mais tu n'agis pas en mâle. Tu as l'esprit gâté par la lecture. Tu crois à *l'amitié des femmes*, aux femmes séduites par un trait d'esprit, un dévouement sublime, une

noble attitude, aux femmes qu'on ne bat pas, même avec une fleur, etc... Laisse donc tout cela. Sois bon coq, — coq hardi à la rencontre, et les poules te passeront tout, même tes défauts physiques, si tu en as. Tu es un romantique. Une vraie femme, et il n'y a que celles-là qui comptent, aime tout de l'homme qui lui plaît : le parfum amer de ses moustaches imprégnées de nicotine, sa flanelle et ses ronflements ! Il faut aussi avoir bon appétit, — comme Casanova, — ne pas les contredire et jamais, au grand jamais, prendre avec elles un air ironique. Il n'est rien qu'elles détestent autant qu'un air ironique. Si tu te conduis de la sorte, les pires mésaventures ne pourront pas te diminuer à leurs yeux. Pas même une histoire dans le genre de celle que conte Balzac dans la Physiologie du Mariage, — il s'agit de ce galant auquel un mari perfide fit prendre une drogue un peu avant le rendez-vous. Si

bon mâle tu es, ta complice en pareille occurrence, te consolera et se lèvera en chemise pour t'apporter des cataplasmes. Elles ne détestent pas de soigner leur amant, comme un petit enfant soumis aux faiblesses humaines.

Je haussai les épaules en écoutant ce discours. Mais quelque temps après je le mis en pratique et je m'en trouvai bien.

Je réussis à séduire une petite chanteuse de la Scala. Cette enfant me donna de bonnes nuits. Elle était toute potelée, toute ronde et fraîche. Une vraie poupée brune aux yeux bleus et dont la peau blanche sentait le son.

Je l'avais prise pour m'amuser, pour me distraire. Elle me témoigna une affection que je n'avais jamais rencontrée chez aucune femme. Naturellement j'abusai tout de suite de sa gentillesse. Antoinette passait la plupart de ses soirées à m'attendre en vain.

Je lui manquais de parole dix fois par jour.

J'eus alors, moi aussi, la satisfaction de m'entendre dire sur un ton mélancolique et caressant :

— Que tu es méchant, Valentin.

Je me jouais de cette pauvre fille, parce que je ne l'aimais pas. Jamais je ne perdais la tête auprès d'elle. Et c'est ce qui me permettait de suivre, point par point, la souveraine méthode de mon ami Dehoux. Un de ses grands préceptes, que je me gardais bien d'oublier, était celui-ci :

Il faut toujours trahir les femmes, être aussi menteur et aussi faux, qu'elles sont menteuses et fausses, mais sans jamais te découvrir. Si ta maîtresse te demande :

— Où as-tu été hier ? Pourquoi n'es-tu pas venu ?

Il faut bien éviter de répondre la vérité. Par exemple : ça ne te regarde pas. J'avais affaire ailleurs.

---

Non, il faut prendre un air navré :

— Ah ! mon petit chéri quelle déveine. Des parents me sont tombés sur le dos à l'improviste. Ils ne voulaient pas me lâcher. Et moi qui ne cessais de penser à toi ! etc.

De cette manière on peut se moquer d'elles autant et aussi longtemps qu'on veut.

Gérard me regardait mener cette vie folle, avec tristesse. Il ne me faisait aucun reproche, mais son regard parlait pour lui. Je le rencontrais parfois au théâtre, accompagné de Renée.

Toujours ces rencontres me troublaient très fort. D'habitude madame Desenfans portait des toilettes de soirée sombres, lamées d'argent. Le diadème qu'elle mettait dans ses cheveux durcissait un peu son visage expressif de page florentin. A sa vue, l'amour me montait à la tête comme une bouffée d'ivresse. Je n'avais plus aucune envie de rire et de faire la fête. Souvent, je

souffrais tellement que j'en devenais amer, et alors j'essayais de dire à Renée des méchancetés subtiles, cachées sous les compliments comme une guêpe dans les fleurs.

Renée ripostait sur le même ton. Elle était adroite. Ses pointes railleuses touchaient en coups de stylet. Dehoux, qui était toujours là, m'entraînait.

— Allons boire. Que signifie ce jeu ? On dirait que tu es amoureux de cette vipère ?

— Celle-là se moquerait de toi...

— Je n'en voudrais pas!... Ça une femme ? C'est une sorcière. Elle doit avoir du venin dans ses ongles...

Je le suivais, nous buvions, nous louions des filles, mais tout cela ne me guérissait pas. D'ailleurs ça m'aurait fait de la peine de guérir d'elle.

\*\*

Une fois je montai chez Desenfans à l'improviste. Mon cœur avait eu raison de ma tête.

Gérard n'était pas là. Je trouvai Renée dans son petit salon. Elle lisait un livre.

— Vous voilà ? Vous devenez rare.

Elle était un peu décoiffée. Je vis qu'elle avait un front très haut, légèrement disproportionné pour un visage féminin.

Je balbutiai quelques vagues excuses.

— Vous avez bien fait de venir, poursuivit madame Desenfans, je vais partir.

— Partir ?

— Oui, pour les Ardennes. Gérard ne vous en a-t-il pas parlé ?

— Non... Serez-vous longtemps.

— Oh ! mais tout l'été, et même l'automne...

Alors j'eus un cri. Un cri doux et plaintif qui m'échappa malgré moi :

— Et je resterai tout ce temps là sans vous voir ?

Il y eut une minute de silence. Renée baissa la tête. Puis elle répondit très bienveillante et très calme :

— Mais vous viendrez là-bas. C'est arrangé.

— Ah ! mon voisinage, ne vous effraye donc pas ?

— Au contraire...

Je n'en voulus pas entendre davantage. J'étais inexprimablement heureux. Je pris congé de madame Desenfans et je me dirigeai vers le Parc. Là, assis sur un banc sous les grands arbres, je goûtais voluptueusement mon bonheur.

Il faisait beau. Une odeur de printemps, de jeunes pousses et de bourgeons frais embaumait les allées. Des enfants, des garçon-

nets et des fillettes aux mollets nus, jouaient sur les pelouses. Des fleurs nouvelles couvraient les parterres. Tout me semblait simple, pur et beau.

— Elle aime ma compagnie, répétai-je. Qu'ai-je à désirer davantage ? C'est elle, oui c'est bien elle qui a voulu cela...

\*  
\*\*

Un mois après j'arrivai à B.-sur-Meuse, à la tombée de la nuit.

Renée se trouvait sur le quai et m'attendait. Elle me parut un peu pâle, un peu énervée.

— Je suis venue pour vous montrer le chemin, me dit-elle. Tout seul vous ne le trouveriez jamais.

Nous allions sortir de la gare, lorsque Gérard nous rejoignit. Il me serra la main avec énergie :

— Ah ! te voilà enfin...

Puis se tournant vers sa femme, il ajouta :

— Je ne savais pas que tu avais l'intention d'aller à la rencontre de Valentin ?

Elle donna une réponse évasive. J'allumai une cigarette.

Nous arrivâmes bientôt à la maison de campagne de Desenfans. Autant que j'en pus juger dans l'obscurité, c'était une bâtisse carrée et basse, à demi-cachée sous le feuillage touffu d'un bouquet d'arbres. Une fenêtre attirait le regard par sa paisible clarté.

Desenfans s'était créé là un intérieur joli, familial. Les chambres étaient spacieuses, remplies de lumière. Les meubles simples et peints et lustrés de couleurs vives. Un bon dîner de campagne nous attendait dans la salle à manger.

Mes intentions étaient pures. J'étais bien résolu à me conduire en ami véritable et en

---

hôte facile à vivre... Je mis, ce soir là, le cadenas sur tous les vilains défauts de mon esprit.

Desenfans et sa femme avaient depuis longtemps, l'habitude de me traiter en enfant gâté. Je crois que l'excellent Gérard fut un peu fâché de me voir si sage.

Il s'informa de mon installation. Ne manquait-il rien à ma chambre à coucher ? Il recommanda à Renée de me servir à déjeuner très tôt le matin.

— Doucement, protestai-je. Je ne suis pas un maniaque.

— Ah ! sourit Gérard, on ne loge pas toujours un peintre *exigeant* !

— Par exemple !

Nous veillâmes très tard, bavardant de tout et de rien, en bons camarades.

Je passai une nuit heureuse. Quel plaisir de dormir sous son toit !

A l'aube je me mis à ma fenêtre. Le soleil venait à peine de dissiper les brouillards du matin. Au loin je voyais la Meuse argentée baignant le pied des rochers et des montagnes couronnées de forêts. La voie ferrée suivait les méandres du fleuve. Un petit train à locomotive verte apparut en sifflant, dans un roulement sonore de jouet mécanique. Tout cela me sembla contenir la promesse de quelques jours de vie reposante et tranquille.

— Debout ! cria Gérard en heurtant à ma porte. Vite déjeunons. Nous allons à la pêche.

Après le repas, nous sortîmes. Renée avait un chandail blanc et des souliers clairs. Elle était adorable ainsi, plus garçon que jamais.

Nous prîmes place dans un canot. Je m'emparai des rames.

— A l'autre rive, dit Gérard.

Je tirai ferme sur les avirons. En face de moi les deux époux souriants étaient assis l'un à côté de l'autre, presque enlacés. La barque me parut lourde.

Nous abordâmes au pied des rochers, dans un endroit désert. Entre les pierres quelques plantes bizarres poussaient portant des fleurs jaunes, d'un aspect repoussant.

Gérard entra tout de suite dans les roseaux pour jeter sa ligne.

Je m'éloignai un peu en compagnie de Renée.

— C'est le vrai pays des fées, par ici, lui dis-je. Il y a des cavernes de *Nutons*, des ruines de châteaux gigantesques et des arbres ensorcelés. La plupart des montagnes portent un nom fantastique. Ce sont les quatre fils Aymon, les Dames de Meuse, le cheval Bayard et ainsi de suite. Vous y êtes bien à votre place...

— Et pourquoi cela ?... .

— Parce que je vous tiens pour un peu magicienne. Vous changeriez, à l'instant, en sirène, comme Mélusine, que ça ne m'étonnerait pas. Quel dommage que je ne puisse pas être votre chevalier.

— Vous avez beaucoup trop d'imagination.

— Les chevaliers ne sont pas dangereux.

— Je ne le sais pas...

— Non. On est sûr de leur dévouement. On leur fait accomplir mille choses impossibles et on ne leur accorde jamais rien...

— Je voudrais avoir de ces fleurs, fit Renée, en désignant les vilaines touffes jaunes qui jaillissaient des crevasses rocheuses du sol.

Je me précipitai.

— Mais prenez garde. On dit que les vipères font leur nid dans ces buissons.

— Ça m'est égal. D'ailleurs si une vipère me mord, c'est elle qui en mourra...

Le bouquet fait, je l'offris à Renée :

— Voilà, c'est une petite scène digne d'Octave Feuillet.

Nous marchâmes encore un peu. Renée restait silencieuse. J'étais tourmenté par le désir de parler :

— Pourquoi la sincérité est-elle impossible entre un homme et une femme ?

La femme est toujours la proie qui se dérobe, qui se sent traquée par le mâle. Il faut toujours qu'elle ruse. L'éducation, l'intelligence n'y font rien. C'est bien à cause de cela qu'une véritable et franche amitié ne peut exister entre deux êtres de sexe différent...

— Vous croyez ?...

— Oui, j'entends une amitié comme il y a des amitiés d'homme à homme. On vit à cœur ouvert ; on peut tout s'avouer sans se blesser ; quand il y a doute sur un point, on s'explique sans arrière-pensée.

Renée souriait, mais gardait ses lèvres serrées. Je ne parvenais pas très bien à exprimer ce que je voulais lui dire. Je continuai :

— Avec une femme, voyez-vous, on ne sait jamais. Parfois elles vous prennent pour dupe. Souvent elles prononcent des *oui* qui veulent dire *non* et des *non* qui veulent dire *oui*. Je voudrais avoir une amie qui eut quelque chose de viril dans le caractère. Cette amie s'expliquerait franchement avec moi au sujet des sentiments que je lui inspire, sans que je ne fusse obligé à lui arracher des aveux.

Ce jeu, — d'arracher des aveux, de faire tomber une femme dans un piège, est acceptable, peut amuser même, lorsqu'il s'agit d'une créature que l'on sent en dessous de soi, qu'on méprise un peu. Mais avec une égale ! Quand on a devant soi une âme qui vaut la vôtre, et même plus que la vôtre... Comment lui exprimer certaines choses,

comment faire, sans y être autorisé, certains gestes qui sont ridicules et odieux si l'amour, le véritable et grand désir, ne les excuse pas ?

— Vous voulez renverser les rôles, répliqua Renée doucement.

Cette réponse me désorienta. Je restai muet, nous retournâmes sur nos pas.

Gérard s'était aventuré au milieu de roseaux et était fort attentif aux mouvements de sa ligne. J'eus une pensée abominable : « S'il tombait, pourrait-il en sortir ? »

Et comme si elle m'avait deviné, madame Desenfans murmura :

— Il n'a pas peur de l'eau. D'ailleurs, il nage comme une anguille.

— Ça vous amuse ? demandai-je, dès que je fus à hauteur de mon ami.

D'un geste vif il tira la ligne à lui. Un petit poisson de nacre se tordait au bout du fil.

— Oui, assez. Mais ce qui m'ennuie c'est de détacher la proie de l'hameçon. Il y en a qui ont la gueule prise d'une façon épouvantable. Il faut déchirer les chairs. On sent une vie désespérée qui se crispe de douleur dans vos doigts. Ces poissons ont des muscles terriblement puissants. On croirait des bêtes énormes, froides. Et ils ne veulent pas mourir. Il m'est arrivé d'en tuer à coups de talon pour en finir. Veux-tu essayer ?

Gérard jeta le poisson sur l'herbe. Ce minuscule paquet de vie agonisait d'une façon atroce. C'étaient des bonds exaspérés et des écarquillements d'yeux à rendre fou.

— Non, dis-je, en me reculant, tue-le toi-même.

— Nous ne sommes pas assez féroces, conclut Gérard. Quand j'ai essayé de chasser, c'était la même chose.

Nous allâmes visiter le *Trou des Nutons*. Les nutons ce sont des gnômes.

Dans le pays de Meuse on appelle trou aux Nutons toutes les grottes qui, — aux dires de savants, ont servi d'abri à l'homme des cavernes. — J'écris « aux dires des savants », parce que je ne suis pas plus certain de la science que du Bon Dieu.

Pour arriver à cette merveille, il y avait deux chemins. Le premier assez facile, mais parsemé de broussailles épaisses et de ronces, le deuxième dangereux, montant en escalade le long de la paroi rocheuse de la colline dont nous devions atteindre le sommet.

Renée et moi nous prîmes la première voie. Gérard qui aimait faire preuve de qualités sportives se décida pour la route périlleuse.

Pendant l'ascension, Renée me précédait. Elle était leste comme un chamois et s'accrochait aux branches sans avoir peur de blesser ses jolies mains. Parfois nous devions ramper à genoux. Cela nécessitait des mou-

vements hardis, dont j'étais loin de me plaindre. J'ai un jour lu, dans je ne sais plus quel auteur, qu'une jeune fille ne doit jamais précéder un homme lorsqu'elle grimpe sur une montagne. Cela est vrai. Encore qu'actuellement les dames portent des petits caleçons qui permettent bien des choses. Enfin, je vis les jambes de Renée jusqu'à ses jarretières. Infantillages de l'amour ! Je les aurais vues ainsi à la mer, à l'heure du bain, que cela ne m'aurait nullement ému.

Nous arrivâmes essoufflés au but.

C'était une sorte de terrasse naturelle, taillée à même le roc, d'où l'on découvrait la vallée environnante, toute verte, avec, au fond, les eaux limpides de la Meuse.

La caverne était devant nous, s'ouvrant, comme un grand four ou un soupirail de cave, au bas d'un mur de granit. Cela était assez conventionnel et rappelait le décor de

*Siegfried.* Qu'est-ce que Faffner attendait pour sortir ? J'imitai le fameux air du cor.

— Ta, ta ! ta, ta, ta, tata !

Renée s'était assise sur une pierre plate, à l'entrée du trou. Dans sa robe blanche, elle faisait penser à quelque prêtresse du temps des Druides.

— Que devient Gérard ? demanda-t-elle. J'allai voir.

Mes yeux plongeaient dans une sorte de précipice. Gérard montait péniblement en s'accrochant aux anfractuosités de la montagne. J'entendais le gravier rouler sous ses pieds. Il était à plus de cinquante mètres au-dessus du sol. J'eus un peu le vertige en le voyant dans cette position dangereuse.

Je criai pour l'encourager. Puis je me mis à plat ventre pour lui tendre la main au moment où il arriverait à hauteur de la crête. En me couchant ainsi, je plaçai ma main sur un gros bloc de pierre, posé sur le re-

bord de la plate-forme. De nouveau, et malgré moi, des pensées détestables traversèrent mon esprit :

— Si je poussais cette pierre ?... Qui le saurait... ? Il l'attraperait sur la tête et roulerait jusqu'en bas. On le retrouverait le crâne fracassé. Renée serait libre et...

Gérard leva vers moi ses yeux clairs. Je ne sais si c'était une hallucination, mais il me sembla que ses yeux, — remplis de bonté et d'indulgence, me reprochaient mes secrètes et mauvaises spéculations. Et ils avaient aussi l'air de dire :

— Valentin, Valentin, ne tue pas ton frère.

Enfin, par un dernier effort, Desenfans parvint jusqu'à moi. Je lui tendis les deux mains et je le tirai de là. Pourtant ce qu'il y avait de méchant en moi, ce que les Chrétiens appellent le Tentateur, eut encore le temps de murmurer :

— Lâche-le. Il tombera.

— Ouf ! soupira Gérard en s'approchant de Renée, j'ai cru y rester.

Elle ne répondit rien.

— Cette curiosité, dis-je, en montrant la caverne, n'en est pas une...

— Comment ! s'exclama Gérard, tu ne vois pas cela avec ton imagination habituelle ? Il faut penser au déluge, aux grandes migrations, aux inventeurs de la hache de silex et du feu...

— Je déteste ce genre de romans !

— Moi, j'aime beaucoup venir ici. Sais-tu que ça m'a donné une idée de pièce de théâtre ? « Un savant découvre cette grotte. Il la fouille. »

— Il en tire des ossements, c'est fâcheux comme accessoire.

— Le savant a une femme et un ami...

— Eh ! du moment que c'est comme ça, raillai-je, inutile de continuer. Je vois ta

pièce d'ici. Tu n'as pas trouvé une pièce, tu as trouvé un décor.

— Ecoute-moi jusqu'au bout. L'ami est un artiste.

— Il aime la femme ?

— Oui, mais il ne le dit pas. Il aime d'ailleurs beaucoup son ami, le savant. Alors ils travaillent ensemble...

— Attends, j'y suis. L'atmosphère lourde qui s'exhale de cette grotte les enivre. Ce sont trois êtres civilisés. La lutte pour la femme survient et les voilà, tout à coup, dressés les uns contre les autres comme des êtres féroces et violents de l'obscur âge de pierre. C'est ce qu'on appelait, il y a dix ans, une idée profonde...

— Mais il me semble ?...

— Voyons Gérard, comment peux-tu tomber dans ces *originalités banales*. Si tu faisais cela, on t'accuserait d'être le dernier Ibsenien sans compter la *Cité morte* de d'Annunzio.

Ton histoire est une histoire de bibliothèque. On dirait un canevas de mélodrame inventé par Larousse.. Dans la vie de pareilles choses ne se passent pas. Tiens, nous sommes ici à trois, devant la caverne : deux mâles et une femme. As-tu déjà eu envie de me tuer ?

— Et toi ? me demanda Gérard simplement et en souriant.

\*  
\*\*

Le lendemain j'annonçai brusquement à mes hôtes que je désirais rentrer à Bruxelles. Gérard ne fit rien pour me retenir. Un peu avant la séparation, j'eus l'occasion de dire quelques mots en particulier à madame Desenfans.

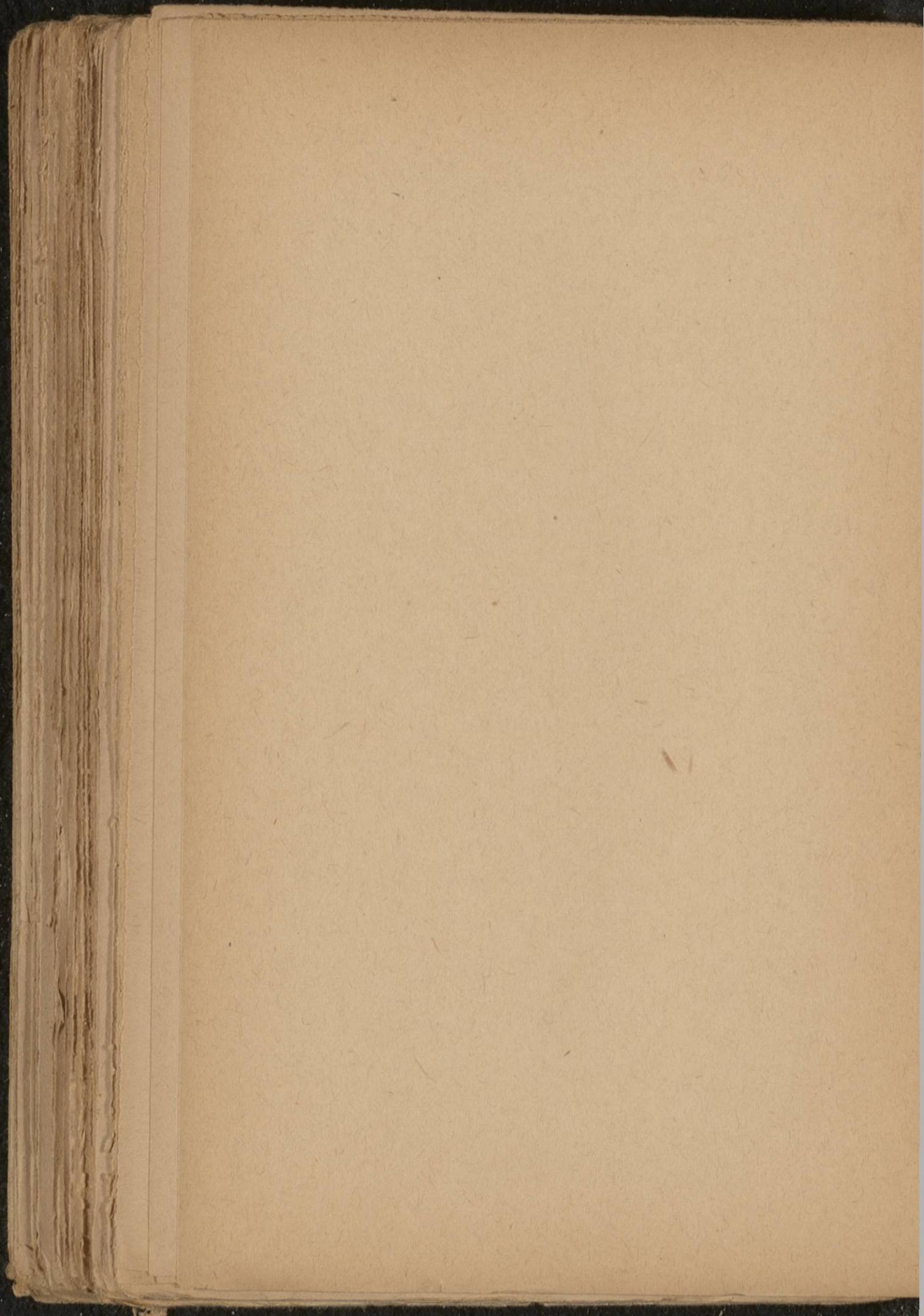
— J'espère, murmurai-je, d'une voix mal assurée, que vous ne garderez pas un trop mauvais souvenir de moi. Soyez cer-

---

taine que j'ai pour vous un attachement sans bornes...

Elle m'écouta avec un visage froid, railleur que je ne lui connaissais pas. Que voulait-elle. Qu'avait-elle voulu au fond ?

Je quittai la *Petite Capitale*, — où je m'ennuyais, avant la rentrée de Gérard. L'hiver suivant tout le monde disait que nous étions brouillés. En vérité, nous ne faisons que nous éviter. Mais il n'y avait entre nous aucune rancune.



## VII

### LA PASSANTE

#### *Le festin de Pierre ?*

En flânant sur le boulevard des Italiens je me disais :

— C'est très beau, une ville moderne, le soir.

J'admirais les hautes maisons éclairées, pareilles à de gigantesques boîtes de cristal remplies d'or, d'étoiles, de perles monstres et de chapelets de lumière. Des lettres, des images, des caricatures, des triangles, des cercles et des serpents de feu flamboyant sur les toits. Le ciel violet ressem-

blait à une voûte colossale, toute bariolée de réclames.

Une femme me frôla. Elle allait à petits pas, un peu embarrassée par ses hauts talons.

J'admira la grâce de sa silhouette. Elle avait un petit chapeau orné d'une immense aigrette noire. Sa jupe courte, découvrait des chevilles fines et racées, vêtues de soie transparente. Elle était chaussée de cothurnes. Je la suivis.

— Voilà bien, pensai-je, une de ces héroïnes dont rêva ma jeunesse. C'est peut-être Manon, c'est peut-être Marguerite Gauthier, Sapho ?... On parlait peut-être d'elle dans ses romans que nous admirions à l'étalage du bouquiniste d'Anvers ? En tout cas, ce doit être une femme chère. Ses mains étincellent de bagues et de pierreries !

A hauteur de la rue Caumartin, la belle m'arrêta.

— Ecoute, fit-elle, si c'est pour *me faire*, viens. Sinon lâche-moi, je n'ai pas de temps à perdre.

Son visage me parut intéressant. Cerclés de fard, ses yeux luisaient un peu terribles et prometteurs. Je n'eus pas la force de résister à l'attrait de sa beauté brutale.

Nous entrâmes dans un hôtel. Lorsque j'eus payé la femme de chambre, la fille s'assit sur le lit. Elle se mit à rire d'un air contraint.

Un manteau de glace m'était tombé sur les épaules. Je me demandais pourquoi, poussé par quel désir, et par quel espoir, j'avais recommencé, pour la millième fois, ce geste idiot de ramasser une catin dans la rue, pour me tromper avec elle, à raison d'un louis l'heure.

Je savais exactement ce qui allait suivre. Toute la scène banale et pénible... Et pourtant, j'attendais. J'attendais... quoi ? Je ne

l'ai jamais su. On dirait qu'il y a en nous un très vieux désir que les femmes ne peuvent plus satisfaire.

— Fais-moi mon petit cadeau, dit la femme.

— Voilà...

— Ça te froisse pas, dis ?... La plupart des types sont si vaches...

— C'est bon, ça va, fis-je, en allant au plus pressé.

Maintenant je la voyais mieux. Sans son paradis et ses accessoires de toilette, elle avait l'air d'un pauvre voyou, exterminé par la noce. Je sentais sa peau rude, rèche et malsaine. Il y avait un trou au talon de son bas de soie...

— Est-ce que je ne te plais pas ? me demanda-t-elle.

— Mais si, mon petit. Tu es belle comme un amour, mais qu'est-ce que tu veux, je me tasse, je me fais vieux...

— Oh ! protesta la fille, sans malice, tu n'es pas si vieux que ça...

— Comment, m'écriai-je, tout saisi, pas si... ?

J'avais dit cela pour rire, que je me faisais vieux.

Bien sûr que je n'étais pas vieux !

Mais elle continuait avec candeur.

— Evidemment, tu n'as plus vingt ans. Seulement il y a des hommes de quarante ans qui sont encore très bien. Quel âge as-tu au juste ? Tu grisonnes un peu.

— Devine... ?

J'espérais encore qu'elle allait dire trente ans. Hélas ! elle ne me fit pas grâce d'une année.

— Au moins quarante, prononça-t-elle.

Alors, j'allai me mettre devant l'armoire à glace, d'un air tragique.

La lumière tombant d'en haut, creusait mes traits. Je me vis tout à coup tel que

j'étais, et non pas comme je croyais être. Non pas un homme jeune, mais un homme mûr, bien mûr, aux tempes ridées, au visage las, déjà marqué d'ineffaçables blessures.

Déjà j'appartenais au passé. Ma vie avait dépassé son sommet et allait vers son déclin. Une nouvelle génération d'amants emplissait le monde du bruit de ses rires, de ses baisers et de ses querelles. Et pour cette génération j'appartenais à la famille des Gérontes, des galants décatés ! A quoi avais-je employé mon temps ? Où étaient les fruits de mes amours sans nombre ? Que faisais-je dans cette laide chambre d'hôtel ? A quelle hantise, à quelle maladie mentale, à quel vice, à quelles suggestions avais-je obéi en y venant ?

Je regardai ma compagne.

Elle se rhabillait pensive.

— Est-ce que ça t'amuse, lui demandai-je, ce métier ?

— Quelle question, répondit-elle, en haussant les épaules. Je préférerais être la femme d'un ouvrier, être battue et avoir beaucoup d'enfants. Mais je suis partie comme ça; il n'y a plus qu'à continuer. Toi, quel est ton métier ?

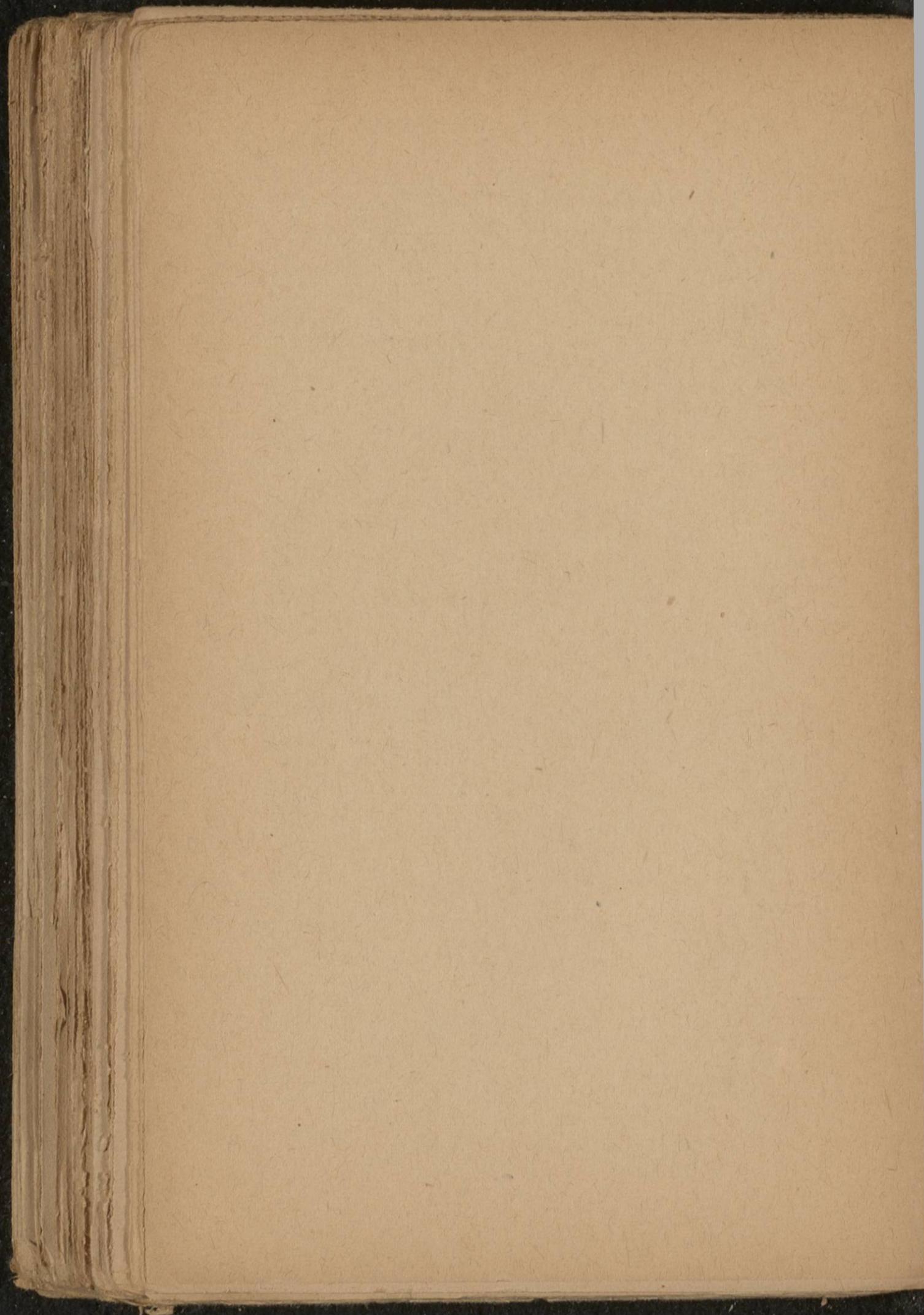
— J'écris des romans.

— Eh ! si tu connaissais ma vie, tu en ferais un beau de roman ! Un roman extraordinaire, un roman merveilleux. Veux-tu que je te raconte ?...

— Non, dis-je, c'est inutile. Je sais à peu près ce que c'est. J'ai passé par là. Ta vie et la mienne, c'est la même chose.

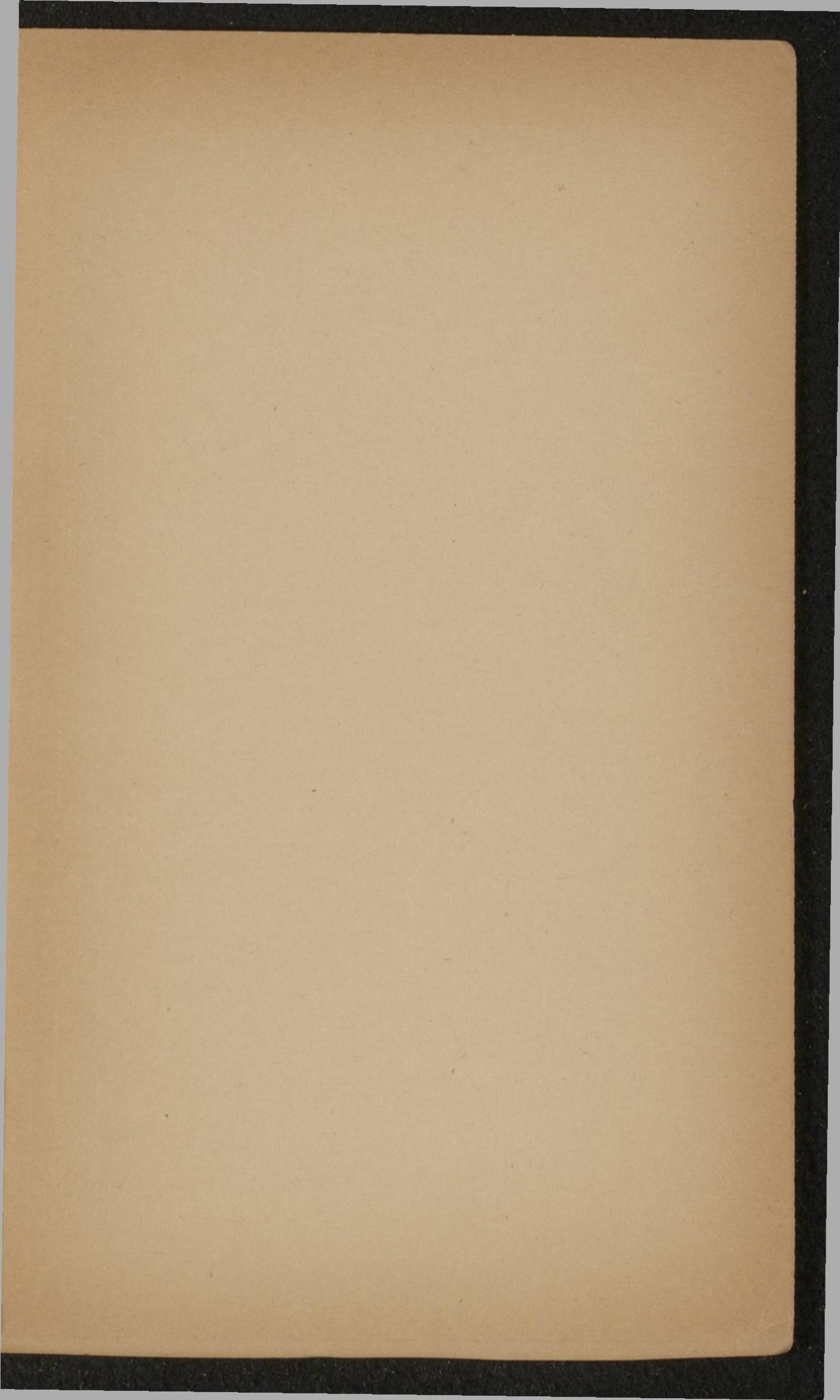
— Alors, adieu. Embrasse-moi encore une fois et donne-moi dix sous pour le métro. Merci. Tu es chic avec les femmes, toi, ça ne se voit plus beaucoup...

FIN



IMPRIMERIE SPÉCIALE  
DE LA  
LIBRAIRIE ALBIN MICHEL  
22, Rue Huyghens, 22  
PARIS





**ALBIN MICHEL, Éditeur, 22, rue Huyghens**



Horace VAN OFFEL. L'Oiseau de paradis. . . . .	1 vol.
— Les Nuits de Garde. . . . .	1 vol.
— Le Tatouage bleu. . . . .	1 vol.
Henri MALHERBE. La Flamme au poing . . . . .	
(Prix Goncourt 1917). . . . .	1 vol.
Alexandre ARNOUX. Abisag ou l'Église transportée par la Foi. . . . .	1 vol.
Edmond JALOUX. L'Incertaine . . . . .	1 vol.
Francis de MIOMANDRE et Tommy SPARK La saison des Dupes . . . . .	1 vol.
René BOYLESVE. Tu n'es plus rien . . . . .	1 vol.
Jeanne LANDRE. L'École des Marraines . . . . .	1 vol.
— Loin des Balles . . . . .	1 vol.
WILLY. Sombre histoire . . . . .	1 vol.
WILLY et Jeanne MARAIS. La Virginité de Mlle Thulette. . . . .	1 vol.
Lucie PAUL-MARGUERITTE. Le Singe et son violon (Illustrations 2 couleurs de Ch. Martin). . . . .	1 vol.
Paul MATHIEX. La Folie d'aimer. . . . .	1 vol.
Rodolphe BRINGER. M. Le Vicomte et son Pote . . . . .	1 vol.
G. de la FOUCHARDIÈRE et R. BRINGER. L'homme qui réveille les morts. . . . .	1 vol.
René BRIVES. Mémoires d'u Dingo . . . . .	1 vol.
Gaston CHOISY. L'Allemagne secrète. . . . .	1 vol.
Arnould GALOPIN. Sur le Front de Mer . . . . .	1 vol.
Jos. SCHURMANN et Guillot de SAIX. Marius Manfouty 1 <sup>er</sup> prix du Conservatoire . . . . .	1 vol.
Gaston DERYS. La Mariée malgré elle. . . . .	1 vol.
Marcel de BARE. La Maîtresse insoumise. . . . .	1 vol.
Pascal FORTHUNY. Le Vendeur d'huile et la Reine de Beauté. . . . .	1 vol.
Magdeleine CHAUMONT. L'Éveil . . . . .	1 vol.
— La Vie Libre . . . . .	1 vol.
— Baiser Suprême. . . . .	1 vol.
— Mon bien-aimé . . . . .	1 vol.
Marcel NADAUD. Chignole . . . . .	1 vol.
— Les Derniers Mousquetaires. . . . .	1 vol.
— Ma P'tite femme . . . . .	1 vol.
Jeanne MARAIS. Pour le bon motif . . . . .	1 vol.
— Pour la Bagatelle . . . . .	1 vol.
MANFREDINI. Dessins et Légendes 1914-1918 . . . . .	1 vol.
Marcelle ADAM. Dans l'ombre d'une femme. . . . .	1 vol.

**Chaque volume franco, 4 fr. 50**